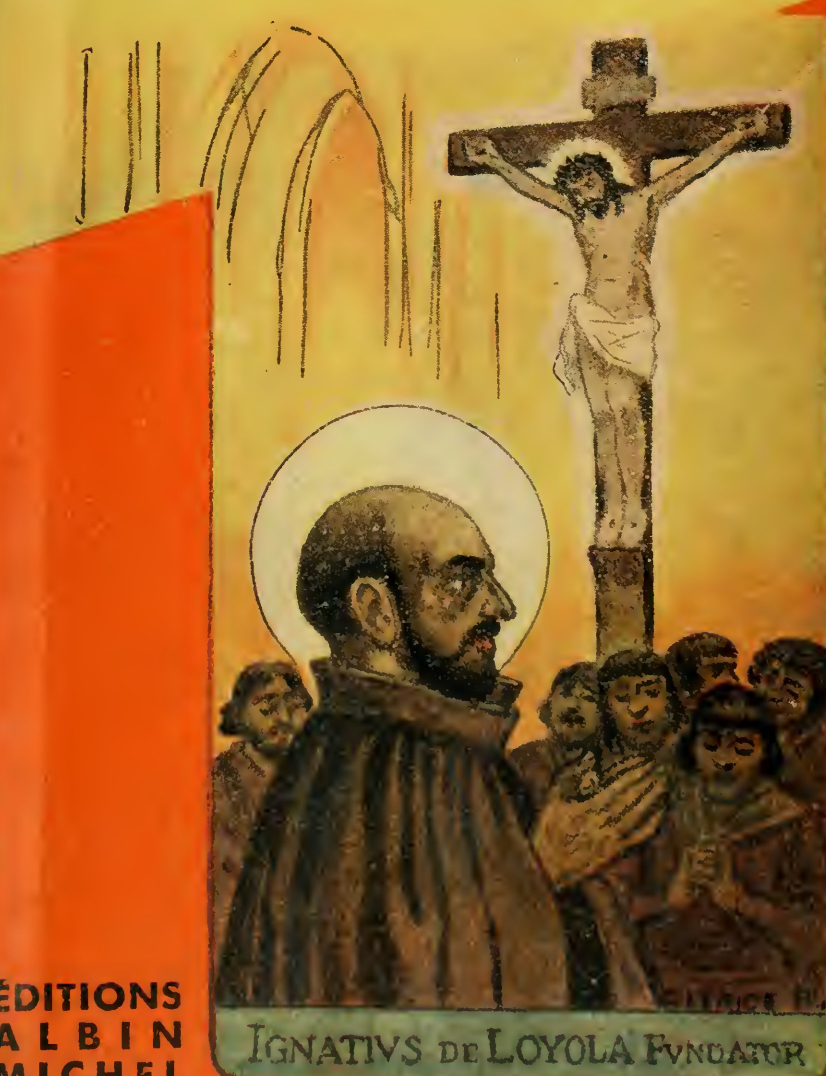
ŒUVRES DE PAUL FÉVAL

JÉSUITES !



ÉDITIONS ALBIN MICHEL

JÉSUITES !

SEULE ÉDITION DES ŒUVRES DE
PAUL FÉVAL
SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGEE

Les Merveilles du Mont-Saint-Michel.
Les Etapes d'une Conversion : I. *La Mort d'un père.*
— II. *Pierre Blot.*
— III. *La première communion.* 3e récit de Jean.
— IV. *Le Coup de grâce,* dernière étape.
Jésuites !
Pas de divorce !
La Fée des Grèves.
A la plus Belle : I.
— II. *L'Homme de Fer.*
Château pauvre, voyage au dernier pays breton.
Le dernier Chevalier.
Frère Tranquille : I.
— II. *La Fête du Roi Salomon.*
La Fille du Juif Errant. — Le Carnaval des Enfants.
Le Château de Velours.
La Louve : I.
— II. *Valentine de Rohan.*
Le Loup Blanc.
Le Mendiant noir.
Le Poisson d'Or.
Le Régiment des Géants.
Les Fanfarons du Roi.
Le Chevalier de Kéramour : I.
— II. *La Bague de Chanvre.*
Le Chevalier Ténèbre.
Les Couteaux d'or.
Les Errants de Nuit.
Fontaine-aux-Perles.
Les Parvenus.
La Reine des Epées : I.
— II. *Chérie !*
Les Compagnons du Silence : I.
— II. *Le Prince Coriolani.*
Une Histoire de Revenants : I.
— II. *L'Homme sans bras.*
Roger Bontemps : I.
— II. *Le Rôdeur gris.*
La Chasse au Roi : I.
— II. *La Cavalière.*
Le Capitaine Simon. — La Fille de l'Emigré.
La Quittance de Minuit : I.
— II. *Les Libérateurs de l'Irlande.*
L'Homme du Gaz.
Corbeille d'Histoires.
Chouans et Bleus.
La Belle Etoile.
La Première aventure de Corentin Quimper.
Contes de Bretagne.
Romans enfantins.
Veillées de la Famille.
Rollan Pied-de-Fer.
Le Maçon de Notre-Dame.
Diane et Cyprienne.
L'Aventurier.
Les Filles de Penhoël.

PAUL FÉVAL

JÉSUITES !

SEULE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS, 22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS

Imp d'Editions,
9, rue Edouard-Jacques,
Paris.— 11-30

JÉSUITES !

CAUSERIE PRÉLIMINAIRE

I

Ce siècle eut beaucoup d'esprit. Quand j'arrivai de ma province, je tombai dans un milieu tout étincelant de scepticisme où les saillies abondaient à ce point qu'on en était incommodé. Ces charmants compagnons faisaient des journaux ou dirigeaient des théâtres. L'un d'eux, le grand Boniface du *Constitutionnel*, avait inventé le serpent de mer pour être utile à son pays. Je me souviens qu'une fois Gavarni dit à un tout petit ami de ce grand Boniface et de M. Thiers : « On en reviendra peut-être quelque jour à s'occuper du bon Dieu. »

Cela fit rire énormément. C'était sous Louis-Philippe : l'idée de parler du bon Dieu sans rire parut hardie jusqu'à l'héroïsme. Ce pauvre bon Dieu ! La lyre de Béranger l'avait exilé à Yvetot pour toujours.

Quand le serpent de mer mourut de vieillesse, Roqueplan fut le premier qui osa insinuer que les Jésuites pourraient remplacer cette bête illustre avec quelque avantage.

— Hommes noirs ! usés ! répondit le géant Boniface, que la postérité ne connaîtra pas assez.

Mais *Jérôme Paturot* n'amusait plus personne et le roman-feuilleton naissait. Le bon gros docteur Véron avait besoin d'une tête de Turc. Sans en rien dire à Boniface, il se permit de réfléchir lui-même. Il avait fondé la Pâte Regnault, inventé la *Revue* et gouverné l'Opéra : ce n'était pas le premier docteur venu. Il avait pour spécialité d'engraisser les idées qu'il achetait maigres au marché.

Jésuites ! ce nom qui devient de plus en plus sonore et qu'on entend maintenant de partout est étroitement lié à mes plus lointains espoirs de fortune, à mes plus vieux souvenirs littéraires. Je crois que j'étais prédestiné à faire un livre sur ce sujet qui rajeunit en vieillissant, car j'en ai commencé un autrefois et voilà que j'en médite au moins deux aujourd'hui. S'il est vrai de dire que les livres ont leur légende, *habent sua fata*, celle du mien ou des miens paraîtra peut-être curieuse.

II

J'étais tout jeune encore dans les lettres, je courais éperdûment après le succès populaire et je l'obtins dans une certaine mesure : j'eus mon instant de vogue comme un autre au milieu de mes confrères et amis Alexandre Dumas, Balzac, Frédéric Soulié, Eugène Sue.

Ce dernier venait de publier son célèbre roman le *Juif-Errant* qui n'était que l'idée de Roqueplan, engraissée par le docteur Véron et mise au four sur commande. Le docteur Véron n'avait rien contre les Jésuites, ni Eugène Sue non plus. Le docteur Véron était un bourgeois triple, triple menton, triple embonpoint, triple estomac ; il avait une peur horrible des révolutions et faisait des révolutions dans l'intérêt de son commerce, sans trop s'en apercevoir ; conservateur frénétique, il débitait en tout bien tout honneur de la graine de barricades ; il appartenait à la catégorie de ces industriels implacables qui, pour un sou, dépavent les villes, brûlent les palais et violent les cathédrales : non pas eux-mêmes, grand Dieu ! ils sont bien trop prudents pour cela, mais par la confiture de pétrole qu'ils débitent quotidiennement.

Homme éclairé, d'ailleurs, quoiqu'il méprisât l'orthographe, ne manquant pas d'esprit, donnant de remarquables dîners et désapprouvant, comme étant peut-être un excès, tout assassinat d'archevêque... Il a laissé des neveux.

Eugène Sue ne ressemblait pas à cela. Quoi qu'il fût à cent piques au-dessous de Balzac comme peintre ou d'Alexandre Dumas comme conteur, il possédait d'incontestables et très

grandes qualités de metteur en scène. Il avait été admis un instant dans le monde exclusif du faubourg Saint-Germain et s'en était montré très fier ; pourquoi il l'avait fui, je l'ignore, mais les portraits qu'il fait de ce monde sont si noirs de rancune que l'idée d'un « désagrément » subi s'en dégage : le prince Eugène aussi passa à l'ennemi pour une bouderie.

Eugène Sue était un des plus déterminés aristocrates que j'aie connus : un vrai sybarite qui souffrait du pli d'une feuille de rose. Quand l'énorme succès de ses *Mystères de Paris* l'eût condamné à la démocratie, le docteur Véron vint le trouver et lui dit : « il y a une fortune à faire en attaquant les Jésuites. » Et il mit cent billets de mille francs sur la table.

Voilà toute l'histoire du *Juif-Errant*, racontée par le docteur Véron lui-même dans les annonces du *Constitutionnel*, et telle fut la haute philosophie qui présida à la confection de cette machine à faucher les Jésuites : le docteur Véron avouait volontiers, plus tard, que le rasoir, acheté si cher, n'avait rien fauché du tout, sinon la prairie aux abonnés.

Je demande la permission de placer ici l'anecdote qui m'est personnelle. Au plus fort du bruit qui se faisait autour de saint Ignace, battu de verges par le feuilleton et de ses enfants mis en hachis pour les gargottes, je reçus la visite du directeur d'un très grand journal parisien qui me dit, à moi aussi : « Il y a une fortune à faire avec les Jésuites. »

Et quand je lui eus objecté que le *Constitutionnel* avait pris les devants, il me répondit en haussant les épaules : « C'est rond, c'est vieux, ça réchauffe la prêtrophagie de tout le monde. Il faut d'autre cannelle : j'en ai acheté tout un grenier ! »

Et il ajouta sur le ton de la confidence : « J'ai une chambre pleine de DOCUMENTS ; cinq manuscrits sur le Père Guignard et Jean Châtel, un exposé foudroyant de la conspiration des Poudres, le détail des persécutions dirigées contre cet infortuné abbé de Saint-Cyran, claquemuré au château de Vincennes, deux tomes inédits du premier Arnauld, assommants, mais pleins de fiel, une proclamation de Titus Oatès, une dépêche du duc de Créqui, une lettre de Fénelon, trois du Régent, et des bonnes, celles-là ! deux du cardinal de Noailles : j'ai toute l'affaire Pombal, superbe ! Ah ! coquin de Malagrida ! pauvre marquise de Tavora ! ou bien peut-être que c'était une autre dame... Un gros cahier du duc de Choiseul, contenant les consultations des avocats jansénites et plus de cent lignes de notes de la main de Mme de Pompadour, de sa propre main, authen-

tiques ! émaillées de jolis pataquès ! qu'en dites-vous ? Et un billet de Louis XV, très-drôle, où il y a de la morale, et une page, une vraie page égratignée par le cure-dent historique de M. de la Chalotais dont Voltaire disait : « Ce brimborion est « plus fort que le levier d'Archimède, puisqu'il a soulevé le « monde sans point d'appui ! » Nous donnerions un *fac-simile* de la page et un portrait en pied du cure-dent... Enfin, j'ai des trésors, une mine, une carrière ! Et je vous offre... »

Mais chut ! Il importe peu de savoir ce qu'il m'offrit : je ne valais pas grand'chose. J'avais vingt-cinq ans et une des vanités les plus dodues qui se puissent rencontrer. J'étais altéré de tapage et même de scandale que je confondais très loyalement avec la gloire. Je ne connaissais d'ailleurs les Jésuites que par les *Provinciales* et l'Encyclopédie : j'acceptai, non sans un vif désir de faucher plus efficacement qu'Eugène Sue et d'abattre du moins tout ce que sa mécanique aurait laissé debout dans le jardin de Loyola.

Me voilà donc à l'œuvre ! et de bon cœur ! Et certes, mon directeur de grand journal ne m'avait point leurré, il possédait des trésors de paperasses, des bottes de pamphlets, des meules de ce qu'il appelait des « documents ». Tout le long du jour, ses garçons de bureau voyageaient de chez lui chez moi avec des quartiers de Jésuites sous le bras, dans des paniers, dans des serviettes ; mon directeur m'en apportait lui-même plein ses poches ; en outre de cela, il m'écrivait des lettres qui pesaient quatre timbres : la poste n'en pouvait plus !

Ce n'était pas un prince excessivement lettré que mon directeur, mais si bon enfant ! et si convaincu ! et si acharné à notre besogne ! Je me souviens d'une de ses phrases, écrite sur sa carte, accompagnant l'envoi d'un griffonnage, attribué à Mme de Pompadour : « ...tracé par cette main de velours qui expia Latude en caressant Voltaire ! » Que voulez-vous ! Il avait de vagues et funestes entraînements vers le style ! Mais *velour* était écrit sans *s*.

Nous travaillâmes un mois, tous les deux, je puis le dire, comme des nègres : lui surtout. Il y allait avec une passion inouïe, bien plus, il est vrai, contre Eugène Sue et le *Constitutionnel* que contre les Jésuites. Il en était venu à regarder que le docteur Véron lui ôtait de la bouche chaque morceau de Jésuite servi en feuilletons à l'appétit des abonnés du *Constitutionnel*. « Commençons à paraître, me disait-il, avec larmes, commençons vite, il n'en restera plus ! »

Quelle erreur ! Il en restait encore, il en restera toujours, puisque, après trente ans écoulés, quatre ou cinq cent mille Français et Françaises déjeûnent encore tous les matins des rogatons de la cuisine d'Eugène Sue, remise à la casserole par les tristes marmitons qui ont remplacé piteusement ce grand gibelottier de chair chrétienne.

Au bout du mois, par un beau jour de printemps, j'écrivis à mon excellent directeur : « Je pars pour la Bretagne, après avoir fait un feu de joie avec les feuillets de *notre* livre. Je vous renvoie vos « documents » et votre argent ; excusez-moi ; il m'a semblé que j'avais accepté par légèreté, par ignorance, surtout, un travail de mauvais aloi, qui ne peut convenir à un brave porte-plume, indifférent comme je le suis, en matière de religion, mais tenant à ma probité littéraire comme à la prunelle de ses yeux. Notez bien que je n'attaque point l'honneur ni la probité d'autrui ; les opinions sont libres ; je parle seulement de ce qui est à moi.

« J'ai tardé peut-être plus qu'il ne fallait à vous écrire ceci, excusez-moi, je désirais tenir ma promesse, mais à force de me renseigner, j'ai reconnu par la lecture même de vos *documents* que je calomniais, à tant la ligne, non pas seulement des innocents, mais des citoyens utiles, des bienfaiteurs de l'humanité, des soldats de la science, de pacifiques conquérants, des apôtres, des héros, des saints dont le crime est d'avoir fait honte à toutes les autres réunions d'hommes en produisant à la force de leurs bras, avec leur sueur, avec leur sang une œuvre de civilisation qui est la plus étonnante peut-être de nos temps modernes. J'ai lu cela chez vous dans une assez belle page de d'Alembert. Décidément pareille besogne ne peut me convenir. »

J'écrivais ces lignes trente ans avant ma conversion.

Or, vous allez voir que mon directeur n'était pas un homme d'entêtement. Il tomba chez moi comme une bombe, pendant que je faisais mes malles, et s'écria dès le seuil :

— Bravo! approuvé l'écriture! Vous avez raison! c'est un point de vue beaucoup plus original ! et au moins, comme cela, nous ne nous traînons pas à la remorque de *Constitutionnel !* Nous allons faire pour le coup sensation dans Landerneau ! L'idée religieuse n'est pas morte, vous savez ? Ah ! mais non ! Ma femme penche vers l'eau bénite. Je crois aux femmes. Demi-tour à droite et sur toute la ligne ! Et allez donc !... Mais il faut que ce soit sérieux ! et solide ! et bâti à chaux et à sable !

avec du comique en masse ! Les *Provinciales* à rebours ! Pas d'injures, par exemple, ça a fait son temps : une impertinence sereine ! Et des documents ! Des faits ! des faits ! de l'esprit, du diable-au-corps, de la poudre, des mouches, quelques martyrs, pas trop, beaucoup de jolies personnes, le diacre Pâris, si on veut ! Et des militaires, étourdis, mais honnêtes ! Et du nerf ! de la passion ! du tambour ! des castagnettes ! Dix volumes ! ou quinze ! ou vingt ! On plantera votre lettre comme un écriteau en tête du premier chapitre. Je vous la rendrai ; vous pourrez l'arranger, la ressaler et l'allonger... Moi, je trouve cette idée-là jolie comme tout. Un jeune écrivain qui s'embarque pour *éreinter* en long, en large et à la papa ces vampires du monde moderne, les Jésuites, *mal éreintés* par un journal de la vieille libérâtrie, servant à ses lecteurs plein son bonnet de coton d'antiques mensonges et de calembredaines faisandées, et qui s'aperçoit tout à coup — j'entends le jeune écrivain — que Rodin est la crême des principes de 89 et que le P. d'Aigrigny s'est moqué d'Eugène Sue en se faisant passer près de lui pour un rat mort... C'est crâne ! c'est superbe ! ça n'entre pas tout à fait dans notre rainure politique, mais nous comptons avoir plusieurs rainures, et on n'est pas mis en prison pour jouer du paradoxe avec intelligence... Voici le titre : *La revanche de Rodin !* Dix mille écus d'affiches ! Des hommes-annonces qui porteront l'enseigne du journal le long des boulevards. Un défi en règle à Voltaire ! des ballons-affiches avec pluie d'étoiles-prospectus ! Béranger chansonné ! Toute une cavalerie de distributeurs équestres ! Et le clergé pour nous ! Et des petits papiers discrets, lancés chez tous les concierges du xe arrondissement, avec vignettes ! On pourra même intéresser les Jésuites eux-mêmes... ils sont rudement adroits ! Ils nous donneront un de leurs nombreux galions, chargés à couler bas de quadruples pistoles, valant 87 francs 38 centimes la pièce, et un bon de cinq cent mille roupies sur n'importe lequel de leurs comptoirs de Cambaje, de Bimilipatnam ou d'Ellichipour. Ça tient-il ?

Ceci était dit en riant pour ne pas trop se compromettre, même vis-à-vis de moi, mais connaissez-vous le rire du directeur qui bat les buissons, ne sachant pas trop encore s'il flaire, en fait de gibier d'affaire, un éléphant ou un lapin ? Il y avait une émotion sous son ironie, toute prête à tourner en enthousiasme. Son journal était vaste, mais neuf. La voile pouvait être orientée à tous vents favorables. Et jamais les

principes de 89 n'ont entravé aucune spéculation : au contraire.

Moi, pendant qu'il me parlait, je voyais passer devant mes yeux tout ce que j'avais trouvé dans ses « documents » : la procession humble et magnifique de ces grands hommes qui, depuis les premières années du XVIe siècle, ont opposé, vainqueurs ou martyrs, leur poitrine découverte à tous les mensonges, à tous les despotismes, à toutes les révoltes, à toutes les férocités, à toutes les bestialités, et je me demandais comment quelqu'un avait pu fabriquer Rodin, polichinelle sinistre avec les morceaux du chevaleresque Loyola, de François Xavier, l'apôtre miraculeux de la tendresse, de Canisius, l'oracle, de Laynez, le flambeau, de Tolet qui mit l'absolution et la couronne au front du meilleur de nos rois, de Mathieu Ricci, le vainqueur de l'impossible, de Claver, l'esclave des esclaves, de François-Régis, de Ravignan... que sais-je ? il n'est pas temps d'énumérer ici, et les noms héroïques abondent à ce point qu'il faudrait de longues pages pour en inscrire une faible partie : noms d'hommes d'Etat comme Bellarmin, noms d'orateurs comme Bourdaloue « frappant », au dire de Mme de Sévigné, « comme un sourd » sur le terrible orgueil de Louis XIV, noms de savants, de pères de l'Eglise, de maîtres lumineux: véritables bienfaiteurs de la jeunesse et devant qui les ténèbres s'enfuirent en criant « au voleur ! »

Je me demandais quelle rage pousse les ennemis de la vérité à tromper la foule, quelle malédiction entraîne la foule à voir par les yeux des aveugles au lieu de tourner tout uniment son regard vers le grand jour de l'évidence.

Je me disais : « Il serait utile et il serait facile de crier casse-cou à tous ces colins-maillards dont on a bandé les yeux avec l'effronté haillon du sophisme et qui vont pataugeant, titubant, trébuchant dans la boue épaisse de leur ignorance, augmenter l'auditoire des prédicateurs de cabaret. Cela serait utile : toutes les femmes de tous ces malheureux qui boivent le pain sec de leurs enfants parce qu'on leur a arraché leur cœur avec leur Dieu, me remercieraient. Cela serait facile : les faits indéniables abondent; ils parlent, ils crient, ils éclatent sous le boisseau dont on les couvre systématiquement. Cela serait en outre opportun, car voilà bien longtemps vraiment que Diogène se promène en plein soleil avec sa lanterne pour nier le jour. Et cela serait beau parce qu'on braverait le risque d'être lapidé à la fois par le cynisme, par l'absinthe, par la chanson, par le fait-divers, par tous les petits commerces énormes qui vendent

le vice, le crime, l'énervement, la défaite, et qui mettraient instantanément la clé sous la porte de leurs boutiques si, par impossible, Jacques Bonhomme s'éveillait un matin regardant droit et voyant clair devant lui. »

Je me disais ces choses, confondant, comme vous le voyez, peut-être parce qu'elles sont inséparables, la cause des Jésuites et la cause de Dieu qui fut, qui est et qui sera toujours la cause de Jacques Bonhomme, malgré Jacques Bonhomme lui-même et ses empoisonneurs.

Et pourtant, je renvoyai mon directeur impartial, vivante affaire, cherchant son million à droite comme à gauche, sans amour, sans haine, sans conviction, mais avec un enthousiasme, toujours prêt, soit pour ceci, soit pour cela, soit pour le blanc, soit pour le noir, selon le vent, la marée et l'*opportunité:* image de l'activité profondément vaine qui est la vie même de notre temps, à la fois si intelligent et si bouché.

Je refusai tout, le mal par instinct de probité, par dégoût, par gentilhommerie ; le bien par lâcheté. J'eus peur.

III

J'eus peur de me mettre à dos tous les gens qui font le succès, j'adorais le succès et n'avais pas d'autre Dieu que le succès. J'eus peur de mes ennemis, j'eus peur surtout de mes amis. Dire tous les témoignages involontairement favorables aux Jésuites que j'avais trouvés, en cherchant leur condamnation, dans la montagne des paperasses noircies par leurs plus acharnés adversaires, c'eût été « se compromettre » à jamais.

Je suis fait de telle sorte que je ne peux pas m'arrêter à mi-route. Si j'avais laissé prendre seulement le bout de mon petit doigt dans l'engrenage, tout ce qui est de moi y aurait passé. Etant données ma nature et les hardiesses de l'âge que j'avais alors, je ne pouvais voir la chose que comme une bruyante provocation, jetée à la face d'une iniquité consacrée, devenue « opinion publique » depuis Pascal, cette malheureuse et grande dupe de la perfidie calviniste, emmitouflée dans la grave défroque des « solitaires » de Port-Royal.

Ce mensonge, cette erreur, s'il faut être poli, même avec les marchands d'outrages, avait acquis, grâce aux différentes couches d'oppositions superposées en résidu solide et formant guano depuis trois siècles, une importance pour ainsi dire officielle : car l'opposition devient toujours gouvernement avec le temps pour bien prouver aux badauds qu'elle n'est opposition que pour devenir gouvernement, et que les grands mots sonores qui entretiennent la maladie sociale ne contiennent rien absolument, sinon la convoitise de quelques vulgaires ambitieux,

troublant l'Etat pour remplacer par un habit brodé leur redingote percée au coude ; ce mensonge, disais-je, ou cette erreur, accrédité dans la maison même des rois par leurs favorites, par leurs ministres, par leurs parlements, par une portion heureusement minime du clergé, par les poètes, par les avocats, par les philosophes, par les petits marquis, par tous les jouisseurs, en un mot, de l'opposition de palais, d'alcove ou de ruelles qui creusèrent le trou révolutionnaire sciemment ou à leur insu, avait pris, dans le libéralisme, physionomie d'arche sainte à laquelle il n'était pas permis de toucher. Depuis les docteurs qui calomnient dans de beaux gros livres avec reliures à dos brisé jusqu'aux sans-gêne qui découpent l'insulte en feuilletons, qui la boulangent en petits-fours pour la « chronique », qui la charbonnent en barbouillages pour la caricature, tout le monde donnait aux Jésuites son coup de pied obligatoire comme on se fait vacciner, comme on tire à la conscription. J'avais vu cela bien des fois : ne pas cracher sur le Jésuite, c'était malpropre.

Quand une mauvaise plaisanterie arrive à ce monumental état de « respectabilité », elle vaut une douzaine et demie d'axiomes à cause de l'innombrable armée des simples qui la gobent comme toute autre mouche, et à cause du bataillon, moins naïf, des farceurs qui l'ont faite, qui l'exploitent et qui par conséquent l'entourent d'une dévotion intéressée.

J'eus peur de mes journaux, j'eus peur surtout de mes lecteurs qui m'aimaient et que j'aimais. La chair de poule me vint à mesurer la masse du préjugé populaire. Et je m'enfuis en ricanant pour ne pas entendre ma conscience, et en me criant à moi-même : « Cela ne te regarde pas ! »

Mais combien de fois, entre cette heure de ma déroute et le moment où je fus rendu à la vérité et aux devoirs qu'elle impose, combien de fois la proposition de mon accommodant directeur ne revint-elle pas solliciter ma pensée ? Je m'occupais des Jésuites malgré moi ; je lisais avec une avidité singulière tout ce qui avait trait aux Jésuites. Quand on les attaquait *bien*, j'étais content jusqu'à certain point ; cela donnait raison à ma prudence, mais dans mon magasin de souvenirs, je trouvais toujours, malgré moi, quelque « document » pour parer les bottes les mieux portées ; et, il faut bien le dire d'ailleurs, ordinairement c'étaient de pauvres escrimeurs que ceux qui me tombaient entre les mains. A frapper sur les Jésuites, le métier est devenu si bon que MM. les éditeurs acceptent les

pamphlets de toutes pattes ; ils ne daignent plus choisir et quand le moins décrotté des gribouilleurs ne sait à quelle platitude se vouer il n'a qu'à écrire le mot JÉSUITES en tête de sa « copie » pour attirer un libraire né malin, d'abord, et ensuite un ou deux milliers de lecteurs spéciaux qui bouquinent du matin au soir pour déterrer le nouveau *crime* du Jésuite. L'affaire est sûre par elle-même et si riche que des princes de la plume n'ont pas honte de coudoyer tous les matins, sur ce terrain de cocagne, la foule des dépeceurs subalternes, et qu'on les voit, manches retroussées, plonger leurs bras jusqu'aux épaules dans ce ruisseau où il y a tant d'argent, si facile à gagner.

Cependant, Dieu me cherchait. Mon chemin errant croisa un jour la voie droite et si belle où marchait le R. P. Olivaint, couronné martyr à peu de temps de là par quelques égarés appartenant à ce peuple de Paris qu'il aimait si ardemment et qu'il avait secouru toute sa vie. Mes deux fils aînés étaient confiés aux Jésuites et les deux autres suivirent quand ils eurent l'âge. Comprenais-je bien dès lors toute la grandeur de l'Institution ? Je ne le crois pas, car en somme, je ne connaissais encore des Jésuites que l'hymne, entonné à leur louange par l'impuissante colère de leurs calomniateurs. Il me fallait mieux que cela, je dormais dans ma prospérité mondaine, j'avais besoin d'un châtiment pour m'éveiller et d'une douleur qui désillât mes yeux par les larmes. J'eus le châtiment ; la douleur inconnue, tombant sur moi à l'improviste, me terrassa, et dans ce moment solennel où l'âme des blessés hésite et chancelle, appelée d'un côté par le repentir et la vie, de l'autre par la révolte et la mort, je fus assisté par un Jésuite, qui coucha son crucifix sur mon agonie et me ressuscita du désespoir.

Et je vins un jour, le plus beau de mes jours, m'agenouiller dans une chapelle de Jésuites, devant la tombe où repose la dépouille mortelle de ce doux, de cet humble, de ce fier esprit, de cet apôtre, de ce Jésuite, Pierre Olivaint, qui était entre l'autel et moi et qui priait pour moi au moment où je recevais le pardon de mon Dieu dans la sainte hostie.

J'ai dit cela déjà : ici et là, partout ; ne me reprochez point de le répéter, ce serait inutile. Je le dirai, je le répéterai dans la joie reconnaissante de mon cœur, jusqu'à la dernière heure de ma vie !

Ma conversion est ma noblesse, ma gloire et ma victoire en

ce monde où nous sommes, avant d'être mon salut dans l'autre. Aussi, je recueille avec un soin pieux tout ce qui touche de près ou de loin à ma conversion. J'en ai fait un livre, j'en ferai d'autres livres, disant et répétant : *Quia fecit mihi magna qui potens est.* N'ai-je donc pas le droit et le devoir de chanter le *Magnificat* de ma gratitude immortelle ?

Dieu, souverainement sauveur et secourable, ce n'est pas d'un même effort que vous subjuguez les âmes ; vous présentez à chaque esprit et longtemps à l'avance, pour franchir l'abîme, la planche qui précisément lui convient. J'étais un frivole et j'étais un subtil ; vous aviez mis sur ma route à moi tout petit cette toute petite aventure, frivole et subtile : ce fait des « documents » amoncelés pour écraser vos serviteurs et qui, remués au hasard par la main d'un mercenaire (je parle de ma main à moi), cherchant son arme et ses munitions pour un mauvais combat, dégagèrent tout à coup, du sein de la calomnie laborieusement emmagasinée et concentrée, un souffle de vérité. Je ne crois pas que rien au monde eût pu me frapper plus efficacement que ce coup de théâtre. Fabricant de péripéties et de surprises, je me trouvais en face d'une surprise et d'une péripétie ménagée par la main même de Dieu. Je n'étais pas encore converti, parce que je ne voulais pas être converti, mais j'étais averti. L'artillerie empruntée par moi à l'incrédulité, au jansénisme, au protestantisme et au néantisme, à tout ce qui gagne les trente deniers qu'on n'emporte pas avec soi au-delà de la mort, avait fait comme ces canons chinois qui, dit-on, crachent leur charge par la culasse. J'avais découvert cela avant même de livrer bataille, et dès le polygone, en faisant l'exercice à feu. Et j'avais eu si peu de peine à reconnaître la méchante qualité de ces armes, que je ne pouvais même plus croire à la bonne foi de ceux qui s'en servaient.

Certes, on doit faire la part de la prévention, de l'entêtement, de l'aveuglement, de la haine, de toutes les passions qui infirment notre misérable nature, mais il y a des évidences si criantes qu'il faut se boucher les oreilles pour ne point entendre le témoignage de ceux qui voient, quand même on a pris la précaution de se crever les deux yeux pour ne point voir soi-même. On est de tel parti, on subit l'influence de telle humeur, et depuis que noblesse n'oblige plus, c'est hélas ! « commerce qui engage ».

Il n'y a qu'à prendre dans un coin les gens qui accusent les

sœurs de charité de mettre les petites filles sur le gril, et ils avoueront volontiers comme de bien bons enfants qu'ils sont que cette façon de parler est tout uniment de leur part une aimable métaphore.

Seulement à la prochaine foire aux martyrs, on vendra probablement quelques sœurs de charité. Et au fait, je ne crois pas qu'on en ait encore fusillé : c'est une lacune. — Et si vous saviez, Messieurs les dénonciateurs du dévouement, quel brûlant cantique de miséricorde elles entonneront en votre faveur, les braves filles, le jour où votre plume qui crache aussi chinoisement par derrière et par côté leur aura ouvert, violemment, mais bien malgré vous, la porte du saint paradis !

Puisque nous en sommes à causer ensemble une minute en passant, mes chers amis d'autrefois, que j'aime toujours et pour qui je prie tendrement, le matin et le soir, sans exiger, pour ce, la moindre reconnaissance, je me souviens que je vous trouvai bien indignés, bien affligés, bien effrayés surtout, il y a six ans, au lendemain des événements terribles qui stupéfièrent Paris, la France et le monde. Je crois pouvoir affirmer que l'assassinat des ôtages (y compris même les Jésuites) vous inspirait un sentiment très voisin de l'horreur, et vous protestiez avec indignation quand la logique de certains d'entre nous établissait une connexion entre ces catastrophes et le charmant esprit de vos articles.

Cela vous déplaisait. Vous ne vouliez pas convenir qu'un chassepot de sanglant ivrogne pût être bourré avec votre style.

Et pourtant, pendant trois mois au moins, vos articles prirent une teinte... Oh ! mais une teinte presque édifiante !

Je conçois cela. Etant enfant, il m'arriva de mettre le feu, chez nous, en jouant avec des allumettes, et pendant trois mois aussi les allumettes m'inspirèrent beaucoup de répugnance.

Au bout de trois mois, je fis comme vous, je rouvris la boîte aux allumettes. Et bien ! vous me croirez si vous voulez, la même cause produisit le même effet, et quelque chose flamba encore chez nous. Heureusement que notre maison était assurée. O mes amis, la France l'est-elle ? A votre place, je m'en informerais avant de jouer avec le feu.

IV

Voici donc trente ans écoulés depuis le jour où il me fut proposer d'attacher les Jésuites au pilori ou de les hisser sur un piédestal, au choix de mon impartialité, par cet excellent et très habile directeur de grand journal. J'aurai mis trente années, non pas à faire ce livre que j'intitule Jésuites ! avec un point d'exclamation, mais à gagner le courage qu'il fallait pour en écrire la première ligne.

Plût à Dieu que j'eusse dépensé, en effet, cette meilleure moitié de ma vie à faire la lumière, dans la mesure de ma faiblesse ! Mais il n'en a pas été ainsi, j'ai semé ma longue route de pages frivoles avec lesquelles jouait le vent. Le nom de Dieu y est honoré vaguement, la religion y est saluée partout inutilement, et à peine est-il quelques-unes de ces pages que je puisse relire avec une pleine consolation. J'ai perdu trop de jours. Trente ans ! Jésuites ! Ah ! combien souvent et longtemps j'ai employé ce mot à la légère, sinon injurieusement, avant de le considérer comme le plus beau titre d'honneur qui puisse être appliqué à un serviteur de Jésus.

Je le reprends ici dans son acception d'insulte acceptée humblement et fièrement, contenant le nom outragé de Dieu et infligée à Dieu bien plus encore qu'aux hommes de Dieu. J'appelle mon livre *Jésuites !* comme je l'appellerai *Larrons !* ou *malfaiteurs !* comme Voltaire appelait Jésus ou son Eglise *infâme !* C'est toujours le nom trois fois saint du Sauveur des hommes conspué à la face des hommes, avec la complicité des

hommes, par la postérité de ceux qui fondèrent le christianisme malgré eux-mêmes en clouant le Christ sur la croix.

Tout ce qui se fait contre Dieu est à la gloire de Dieu.

Je ne crains pas qu'on m'accuse de confondre ceci avec cela et de faire peser sur l'Eglise, en mêlant deux causes qui ne se peuvent séparer, la miraculeuse « impopularité » de la Compagnie de Jésus.

Cette impopularité, en somme, n'est-elle pas la plus grande popularité qu'il ait été donné aux siècles d'aimer ou de haïr, après la gloire même de Dieu et la sainteté de l'Eglise ?

Et ne peut-on pas dire même que c'est, en plus petit, la propre popularité de Dieu et de l'Eglise ?

Ah ! je suis prêt d'avance à retirer de ce livre toute parole qui n'aurait pas l'approbation entière du Père commun, mais d'avance aussi je sais que Dieu et son Eglise sont des maîtres qui ne désavouent point leurs serviteurs. Les Jésuites ne sont ni Dieu ni l'Eglise ; ils partent du cœur de l'Eglise pour arborer le Cœur de Dieu au front et aux flancs de l'Eglise.

Si accablante que soit leur croix, faite de glorieux opprobres et portée à travers les mépris du monde, que peuvent être cette croix auprès de la Croix de l'Infâme par excellence, buvant la honte et la douleur sans bornes, telles que doivent être une douleur et une honte de Dieu !

La Compagnie de Jésus attire à soi une plus grande part des haines ameutées contre l'Eglise parce qu'elle bivouaque plus près de l'ennemi, posée comme elle l'est, depuis l'heure de sa naissance, en grand'garde aux avant-postes de l'armée de Dieu; elle prend le gros lot dans l'héritage légué par la parole même du Christ à sa famille d'apôtres, menace précieuse et terrible promesse (1), parce qu'elle fut instituée expressément pour opposer sa poitrine nue à la révolte enfantée par la double apostasie de Luther et de Calvin, l'un brutal insurgé, l'autre despote, fanatique jusqu'au bûcher : tous deux prophètes et artisans des convulsions qui secouent la terre en nos temps condamnés, comme si la barbarie caduque de la science et de l'intelligence, ivresse des civilisations énervées, devait l'emporter encore en fait de ruines sur les sauvages, mais robuste barbarie de nos

1. « Heureux serez-vous quand ils vous maudiront et persécuteront et diront toute sorte d'injures et de mensonges contre vous à cause de moi : réjouissez-vous alors et soyez dans l'allégresse, parce que votre salaire est riche dans le ciel. »

premiers âges, fléau fécond, au moins, dans son horreur, et d'où jaillit la jeunesse des peuples modernes.

Rien, au contraire ne peut sortir des négations qui nous entourent. Les déluges d'hommes forts et féroces sous lesquels le Bas-Empire fut enseveli apportaient le chaos c'est vrai, mais ce chaos était une confusion pleine de sève et de richesse que le christianisme allait animer en l'éclairant ; aujourd'hui, le flux n'apporte rien, sinon le bronze de Prusse et l'or américain, l'égoïsme, le calcul, la fièvre froide et le vide gonflé de haine.

Et c'est quelque chose de lamentable, en vérité, que de voir les peuples vieillards, bardés de mathématiques et blindés de protocoles, préparer avec des prodiges de patience le grand jubilé de la guerre universelle : une mêlée de plusieurs millions d'hommes qui s'entre-mitrailleront à la mécanique, selon d'invraisemblables perfectionnements apportés à l'art de massacrer, dans un choc long, large, profond, énorme où personne n'y verra goutte !

Voilà où aboutit la sagesse sans Dieu. La politique matérialiste, confite en cet axiome des décadences désespérées « Après moi la fin du monde », n'a plus d'autre expédient que de danser dans le sang à la frontière pour *occuper l'intérieur*. La guerre est un spectacle, l'invasion un commerce.

L'Europe attend, l'Europe frémit : ah ! elle est occupée, l'Europe, car, malgré ses épouvantes, il faut bien qu'elle agiote, qu'elle marchande, qu'elle pérore, qu'elle rédige, qu'elle élise, qu'elle déraisonne et même qu'elle raisonne, tout cela pour vivre ; qu'elle s'ennuie et qu'elle s'amuse en regardant fondre les canons.

Quels superbes canons ! On a mis dix siècles à les perfectionner et rien de mieux ne sera fait, jamais, sinon l'année prochaine.

Est-ce tout ? Non, je viens de vous le dire : les canons joueront le rôle du fameux orgue de Barbarie des *Causes célèbres* qui chantait *Malbrouck* au dehors, pendant qu'on assassinait Fualdès à l'intérieur.

Quels sont donc ces bruits qu'il importe d'étouffer en Europe et en Asie avec le monstrueux orgue de la guerre ? Que se passe-t-il à l'intérieur de toutes ces grandes maisons qui s'appellent des royaumes, des républiques ou des empires ? Qui trompe-t-on ?

C'est le secret de l'éternelle comédie que tout le monde sait, mais que tout le monde ignore. Les rois sont bien habiles et

les tribuns bien avides : en vérité, l'arme la plus meurtrière en tout ceci, ce n'est pas le canon.

Mais alors, pourquoi pousser ce cri : *Jésuites !* et que vient faire au milieu de ces cliquetis de guerre ou de révolution un livre qui ne parle ni de l'arme des tribuns, ni de l'arme des soldats ?

Regardez mieux, écoutez plus attentivement : au-dessous et au-dessus de ces grossiers fracas, d'autres voix grondent ou s'écrient. Dieu punit, mais ne tuera point avant l'heure finale annoncée, et il y a un empire qui jamais ne périra, celui de la foi : l'Eglise.

L'Eglise combattra jusqu'à la fin des temps son rude et glorieux combat et n'aura jamais la victoire complète, mais jamais elle ne sera vaincue : *Non prævalebunt.* A l'heure où ses ennemis la croiront terrassée, elle se relèvera plus vaillante toujours et toujours plus vivante. Dieu l'a promis, Dieu « souverainement fidèle » à remplir ses promesses !

En sens contraire du mouvement d'impiété et de démence qui agite ce siècle furieusement, un autre mouvement s'accentue. Il ne me convient pas de mesurer ici ni de peser à la légère l'importance de ce mouvement qui, à peine né, prend déjà des proportions si hautes : chacun peut l'apprécier aux colères et aux frayeurs qu'il inspire. La Compagnie de Jésus, toujours exposée aux premiers coups, a cueilli la primeur des attaques soulevées par ce mouvement ; on a repris contre elle les accusations cent fois réfutées et revenant toujours sur l'eau depuis le temps où le parlement de Paris, si caressant pour l'assassin d'Henri III, érigeait en face du Palais de Justice cette pyramide fameuse qui déclarait les Jésuites convaincus du crime d'assassinat sur la personne d'Henri IV.

Henri IV se portait bien, Dieu merci, et n'était point d'humeur à tolérer ce jeu des austères hypocrites exagérant la montre d'un dévouement qu'ils n'avaient pas pour se faire pardonner de réelles félonies. Il connaissait son parlement, et il connaissait les Jésuites.

Henri IV se fit l'avocat des Jésuites innocents et le juge de leurs juges criminels qui écoutèrent, l'oreille basse et la pâleur au front, son éloquent plaidoyer suivi de sa verte sentence.

Jamais Henri IV ne fut plus roi que ce jour là ; jamais il n'éleva plus haut la vigoureuse raison de son langage à la fois si fin, si vrai, si net et si français. Pourquoi n'y a-t-il pas au Louvre un tableau immortalisant cette scène caractéristique

entre toutes celles qui marquèrent les premiers pas du Béarnais dans son autorité reconquise ? Les fils de Henri IV régnèrent pendant près de deux siècles après sa mort. C'était plus de temps qu'il n'en fallait aux Bourbons pour commander à leurs peintres ordinaires la représentation de ce souverain acte d'équité, si fièrement, si éloquemment accompli qu'il force depuis trois cents ans l'admiration de tous les historiens, ennemis de Dieu et des rois.

Mais non, les toiles de nos musées ont autre chose à faire, et il n'est question au Louvre dans l'éblouissante débauche de couleurs menée par le pinceau de Rubens que des Dieux de la fable, conduisant à je ne sais quel autel païen cette jeune fille de Florence qui apportait pour nous un destin si sombre dans les plis de sa tunique de fiancée.

Les tableaux comme les poèmes naissent pour le succès et sont esclaves du succès ; on ne consacre ni poèmes ni tableaux à qui ne flatte pas les engouements du vulgaire. Un triomphe de Jésuites ! Quel est le malheureux poète ou le malheureux peintre qui oserait entreprendre une tâche si extravagante ? Dès qu'il s'agit des Jésuites, on doit frapper, railler, calomnier: là est la règle du succès et le chemin battu de la gloire.

Je ne sais pas le nom de celui qui a dit le premier que la grandeur des œuvres et des hommes a sa mesure exacte dans la somme des haines suscitées par ces hommes et par ces œuvres, mais je sais que c'est vrai jusqu'à la banalité, et il semble que les peuples n'aient vécu leur histoire dans la série des âges que pour établir la misérable certitude de cet axiome. Dans toute l'antiquité païenne, si riche en héros, il n'y eut que trois « justes », proclamés tels à l'unanimité, en un sens qui se rapproche du sens chrétien, et leurs couronnes sont taillées dans le plein bloc des haines qui s'amoncelèrent autour d'eux pour châtier comme il le fallait leur intolérable vertu.

Le premier, Aristide, fut jeté hors la patrie comme un malfaiteur et pour l'exemple ; pour l'exemple et comme des malfaiteurs, les deux autres, Socrate et Phocion, furent mis à mort par la ciguë.

Depuis vingt et quelques siècles, ces anecdotes se racontent, on en tire même je ne sais quelle mélancolique moralité dans les livres à l'usage de la jeunesse et j'ai lu quelque part cette amère réflexion à propos d'Aristide : « Il est permis d'être bossu parmi les gens qui ont la taille bien conformée : c'est la liberté ; mais chez un peuple de bossus, et c'est encore la liberté, personne n'a le droit de se montrer sans bosse. »

Le fait est qu'il y a là impertinence et même oppression : le droit de l'homme bossu est de ne voir que des bosses.

Aristide méritait son sort : c'était un Jésuite d'avant Jésus. On ne doit pas le plaindre. Ce qui mérite compassion ici, ce sont les Athéniens. Aristide s'en allait vers l'exil et l'exil le grandissait. Socrate et Phocion buvaient leur supplice et leur supplice les glorifait. Mais les Athéniens glissaient vers la décadence que rien ne relève et dont rien ne rachète, car la mort des civilisations ne ressuscite jamais.

Les peuples meurent tout entiers, quand ils meurent.

Oh ! certes, Aristide n'avait pas besoin d'avocat, Platon ne défendit Socrate que mort, et Démosthène lui-même eût rapetissé en la plaidant la cause de Phocion. Si donc quelqu'un d'éloquent et de généreux eût élevé la voix dans ces procès que la gloire et le malheur d'Athènes ont faits si célèbres, ce n'aurait été ni pour Socrate ni pour Phocion ni pour Aristide, mais bien pour les Athéniens précipités vers leur ruine.

Ainsi en est-il dans la cause générale du Juste des justes, le Christ, condamné un jour par les Juifs méchants, et depuis lors crucifié tous les jours par tous les méchants de toutes les nations. Le Christ ni l'Eglise du Christ n'ont pas besoin d'avocat.

Ceux qui plaident pour Dieu et pour l'Eglise ne soutiennent en réalité que les intérêts vrais des persécuteurs de Dieu et de l'Eglise. Ils élèvent la voix dans l'agora universelle et ils crient : « Athéniens ! ayez compassion d'Athènes ! »

Ainsi en est-il dans le procès de ce bataillon sacré de l'armée catholique : la Compagnie de Jésus. Nul n'a le droit de la défendre pour elle-même, puisque le preux qui la fonda eut soin de stipuler, dans le contrat passé entre son ambition sublime et la toute-puissance de Dieu, que la persécution devait être et serait le prix convenu, la récompense obligée, l'émolument perpétuel de son infatigable effort : de telle sorte que toute trêve serait une injure, tout relâche un manquement au pacte signé.

Ah ! cela nous met bien loin des stipulations qui règlent nos échanges entre individus ou entre peuples ! N'essayons point d'expliquer la folie de la croix, et cherchons tout au plus ce qu'elle recouvre, au point de vue de l'intérêt humain.

Dans l'ordre de ces conceptions surnaturelles, n'est-ce pas, en effet, toujours l'intérêt, le bénéfice et le salut de l'homme qui se cache derrière toute parole apparemment destinée à exprimer un attribut de Dieu ?

Il n'y a que Dieu pour l'homme spirituel, pour le saint, pour le martyr, et c'est par là que le saint est saint, mais pour Dieu il n'y a que l'homme ; le martyr, en mourant pour Dieu, ne sert que l'homme par la merveilleuse réverbération des mérites. C'est Dieu qui eut le premier la folie de la croix.

Ce que l'Ecriture désigne par cette parole étrange et superbe : la « gloire de Dieu », ce n'est, ce ne peut être que la rédemption de l'homme.

Dieu éternel qui, par le plus impossible de tous les miracles, a voulu mourir, n'a voulu mourir que pour l'homme. Quand on s'agenouille et qu'on baise la terre, — j'entends ceux qui ont l'adoré trésor de la foi, — que fait-on, sinon crier vers Dieu pour avoir soi-même plus de foi et pour que les malheureux privés de foi ouvrent leur cœur à ce bienfait suprême ? Notre Père qui êtes aux cieux, que vous demandons-nous, sinon que « votre règne arrive » ? Et qu'est votre règne sinon l'accomplissement du vœu de Jésus expirant : le pardon du ciel à la terre ?

Il y eut au commencement un immense châtiment pour le crime de la première désobéissance. Un voile tomba sur la vue de l'homme et de la femme, exilés du Paradis. Ce voile qui leur cachait désormais le ciel ne les empêchait pas de voir la terre, et ils furent destitués du sens qui fait la comparaison si facile entre les quelques heures du temps et les milliards d'années qui ne remplissent pas l'éternité.

Ils préférèrent, dans l'aveuglement de leur chute, le petit Aujourd'hui à l'incommensurable Toujours. Et l'absurdité de ce troc fit l'humanité et les religions de l'humanité pendant des siècles.

Jésus vint, l'homme releva son regard au-dessus de l'horizon terrestre et fut instruit de sa providentielle mission qui est de reconquérir l'immortalité perdue, dans un combat dont la fin n'est point ici-bas. « O Dieu ! » dit l'oraison qui accompagne le mélange de l'eau avec le vin dans le saint sacrifice, « ô Dieu qui aviez merveilleusement établi la dignité de la créature humaine et qui l'avez relevée plus merveilleusement, donnez-nous, par le mystère de cette eau et de ce vin, d'avoir part à la divinité de Celui qui voulut être participant de notre humanité... »

Il le voulut, mais quinze cents ans après la Noël du Verbe fait chair, des hommes naquirent au sein même du christianisme qui refusèrent d'être plus longtemps participants de sa divinité. Cette bête turbulente et trouble-voyante, l'Opposition,

jaillit hors du cloître pour proposer à l'ignorance et à la misère l'antique leurre du plat de lentilles acheté au prix d'un divin héritage. Et il parut un instant que l'univers entier allait se ruer sur ce grossier appât, accroché à l'hameçon de l'apostasie.

Alors naquit aussi un autre homme qui ne commença pas moine, mais soldat et qui, blessé dans une lutte héroïque, fut visité par Dieu sur son lit d'agonie. Celui-là était le fils de la grande obéissance militaire et de la discipline qui gagne les batailles. Il vit le mal et se dévoua au bien, avec la ferme conviction que son effort soulèverait contre lui les haines associées de tous ceux à qui il donnait sa vie ; car c'est ici le propre de tous les imitateurs de Jésus-Christ : comme Jésus-Christ, ils ont conscience et volonté de monter au Calvaire.

Ce soldat dont je parle fut le premier Jésuite et le père des Jésuites. Il trouva la devise des Jésuites dans son profond, dans son ardent amour de l'humanité.

« A la plus grande gloire de Dieu ! » s'écria-t-il dès la première heure de sa croisade contre le protestantisme qui caressait l'impuissant orgueil de l'homme en l'opposant à l'humilité omnipotente de Dieu.

Sept mots en français, quatre mots en latin : *Ad majorem Dei gloriam !* C'était un cri sonore et qui fut entendu par la haine comme par l'amour. Cela planait aussi haut que peut monter le cri de l'âme épurée. Cela s'élançait comme un encens brûlant vers le trône céleste, mais cela restait aussi au niveau de la terre, parce que les sept mots français et les quatre mots latins traduits dans la langue universelle du Christ signifiaient : « Au plus grand bonheur des hommes ! »

C'était la vérité, toute la vérité dite sur ce qui peut être fait ici-bas en faveur du genre humain, puisque la plus grande gloire de Dieu n'est que le plus riche et le plus vaste rachat de la condamnation des hommes.

Quand donc sera-t-il compris que « servir Dieu », dans la pensée même de Dieu, notre ami d'en haut, *amator noster*, c'est contribuer, chacun dans la mesure de son pouvoir, à la maîtresse œuvre de Dieu qui est la rédemption des hommes ! On ne sert pas Dieu, puisque rien ne peut être ajouté à TOUT que Dieu possède.

On ne défend pas l'Eglise impérissable ; on ne plaide pas la cause des Jésuites, qui *ont droit* à la persécution nécessaire par le pacte même de leur institution.

Ce qu'on sert, ce qu'on défend et ce pour quoi on plaide, c'est le plus grand bien des hommes en Dieu.

V

Il peut sembler que je parle de haut, mais c'est parce que je traduis tant bien que mal de hautes pensées qui sont loin de m'appartenir. Il me faut à présent retomber du ciel et toucher terre pour dire en quelques mots le plan de ce livre qui sera comme la préface d'un travail plus considérable dont les matériaux sont rassemblés.

Dans le compte courant qui balance par doit et avoir les humbles éléments de ma vie, je reste débiteur de ce travail envers un créancier qui est « ma conversion ». Je l'ai dit et je le répète : le sans-gêne de la calomnie dirigée contre les Jésuites a fait beaucoup pour moi en m'éclairant, du moins, aux heures d'hésitation, sur la bonne foi des ennemis de Dieu.

Je sais très bien que ceux qui lisent, pris en majorité, n'ont pas envie d'être éclairés, sans parler même de ceux qui ont envie de n'être pas éclairés, mais ce que Beaumarchais (qui s'y connaissait) a dit de la calomnie peut s'appliquer aussi à la vérité : de la vérité proclamée il reste toujours quelque petite chose, et quand sur mille lecteurs il ne s'en trouverait qu'un, chancelante comme je l'étais entre le malheur qui tue et la vivifiante consolation, si mon livre le pouvait aider à verser du côté de la vie, je serais généreusement récompensé de mon effort !

Je dois, je paierai. En quelle monnaie ? Vais-je essayer une véhémente et sérieuse réfutation du mensonge ? Elle a été faite, plutôt dix fois qu'une, et très bien faite. A quoi a-t-elle servi ? Je n'en sais trop rien. On m'a dit qu'elle avait passé à cent

coudées au-dessus de cet auditoire espiègle qui joue au jeu de se boucher les oreilles, chaque fois qu'on ne caresse point l'enfantillage de son préjugé.

Ce n'est pas encourageant, et d'ailleurs pour parler avec violence il faut de l'étonnement, de l'émoi, de l'indignation ; or, je n'ai pas d'étonnement ; une seule chose peut étonner ceux qui connaissent le monde, c'est de n'y point entendre la voix de la calomnie ; j'ai bien quelque émotion, mais elle est tempérée par l'habitude et ne dépasse pas les bornes de ma courte patience : je sais pardonner un bourdonnement importun.

Et quant à l'indignation, hélas ! où veut-on que je la prenne ?

Puis-je oublier qu'un jour je fus sur le point de mêler ma voix au concert dont je me plains, et de hurler comme un loup que j'essayais d'être, non point *gratis*, mais pour une somme d'argent que je restituai, c'est vrai, mais avec un véritable crève-cœur ?

Puis-je oublier surtout qu'au lieu de rendre les trente deniers, je les aurais gagnés avec une loyale coquinerie, si je n'eusse été pris à la gorge et à la conscience par l'odeur de la calomnie d'autrui, entassée sur ma table de travail, par mon directeur habile, sous forme de « documents » ?

Tenez ! j'ai grande honte à l'avouer, ce ne fut même pas la grossièreté du mensonge qui m'incommoda. Je trouvais « drôle » de faire comme tous ces gens-là et d'éprouver une bonne fois jusqu'où on pouvait aller avec la crédulité ou la complicité des lecteurs ; cela flattait le mépris que j'avais pour mon prochain avant de l'aimer et de le respecter ; ma seule ambition était de marcher dans cette impertinente voie plus loin que personne. Les coups d'assommoir ne me touchèrent point, non, j'en voulais assener de plus lourds encore, — mais je fus saisi comme toujours, et il me plaît de le confesser ici pour ma pénitence, par le tout petit côté de la comédie.

Moi qui avais avalé sans sourciller des contre-vérités grosses comme des maisons, des faux-témoignages d'immoralité, de meurtre, de férocité, d'ignorance et même d'hérésie, je m'arrêtai abasourdi comme Robinson quand il trouva la marque d'un pied sur le sable de son île déserte, en lisant un simple bout de phrase au bas de la 9e *provinciale* de Pascal.

Je me souviens de cela comme si j'y étais encore. Dans cette fameuse 9e lettre si pleine de sens détournés, de textes tronqués, interposés et même falsifiés, Pascal prend à partie les livres de « dévotion facile », en général, et particulièrement ceux des

Pères Binet et Barry. C'est très spirituel, quoique un peu longuet, très perfide et bourré de bonhomie convaincue. La franchise y déborde, il faut voir ! Pour la bonne foi, Pascal ne plaisante jamais : à cet égard, il est encore plus strict que Voltaire !

Mais il y avait un *post-scriptum* qui disait tranquillement : « *Depuis que j'ai écrit ma lettre, j'ai lu les Pères Barry et Binet...* »

En conscience, je n'y fis pas attention d'abord, à ce *post-scriptum*, et c'est naturel ; il fallut à Robinson la réflexion pour qu'une simple trace d'orteil lui fit monter la chair de poule à la peau.

J'allais passer outre, quand la réflexion vint et souligna la naïveté de la phrase : « DEPUIS QUE J'AI ÉCRIT MA LETTRE, J'AI LU LES PÈRES BARRY ET BINET... »

Ce n'était rien, direz-vous ? Ah ! je suis bien de votre avis : Rien ! moins que rien ! Tout au plus la distraction d'un honnête cœur, fourvoyé dans un sentier honteux, et montrant par mégarde le bout d'oreille de sa native probité.

Et pourtant, malgré moi, je relus la phrase qui m'apparut alors imprimée en énormes caractères : DEPUIS QUE J'AI ECRIT MA LETTRE, J'AI LU LES PERES BARRY ET BINET... Et, pour moi, le livre de Pascal, le recueil entier des escamotages jansénistes, me donnèrent le fou rire !

Est-ce que je suis cause si les joyeusetés de ce genre me frappent plus vivement que les massives vilenies ? Nul ne peut dépouiller sa propre nature. Cet adorable *post-scriptum* mit le feu à tous les autres « documents » qui flambèrent enfin franchement sur ma table, après avoir senti si longtemps le roussi.

Pascal ! le grand Pascal, le Pascal des *Pensées* avait écorché à tâtons ces infortunés Pères Barry et Binet : c'était lui qui le disait, en *post-scriptum*, sans remords aucun et avec un certain contentement de la besogne faite !

Pascal qui a écrit ces pages splendides sur la mort ! Il se vantait, dans son *post-scriptum*, d'avoir, étant juge, noué la corde d'abord, quitte à interroger ensuite le pendu !

Ecoutez ! j'aimais bien Pascal avant cela, mais ce *post-scriptum* lui donnait les droits à mon éternelle reconnaissance, et je le place, assis qu'il est sur le cadavre du Jésuite fantoche, massacré par lui, au nombre des instruments les plus actifs de la lumière qui se fit en moi à l'égard de la Compagnie de Jésus, et qui fut, gloire à Dieu ! le prélude de ma chère conversion.

En effet, personne ne le contestera. Pascal est non-seulement le plus grand, le plus chrétien, le plus éloquent, mais encore le plus aigu, le plus dur et le plus acharné de tous les ennemis des Jésuites, et sans faire tort au talent de leurs bourreaux plus modernes qui ont poussé l'étincelante cruauté des *Provinciales* jusqu'à l'assassinat, on peut affirmer que, depuis Pascal, rien n'a été dit contre les Jésuites que Pascal n'eût dit et mieux dit. Eh bien ! pour un esprit comme le mien, un peu paresseux et obtus, qui ne s'ouvre qu'à la bagatelle, n'était-ce pas une providence que de voir Pascal prendre le soin d'ajouter un *post-scriptum* à sa 9e lettre qui pouvait si bien s'en passer, tout exprès pour me frapper sur l'épaule et me dire avec une enchanteresse bonhommie : « Voilà comme je travaille mes dossiers, moi, la meilleure conscience de cette cour prévôtale instituée pour exterminer les Jésuites ; je commence par hacher mon homme, menu comme chair à pâté, c'est le principal, quitte à feuilleter ensuite ses papiers : ainsi, il n'y a point de temps perdu ! »

Jamais, assurément, démonstration à la fois plus joyeuse et plus frappante n'a pu ni ne pourra être fournie touchant l'inutilité de tout effort tenté pour convaincre ceux qui ferment leurs yeux et bouchent leurs oreilles.

Il n'est pas bien prouvé que Pascal eût deviné la géométrie, comme le rapporte la légende janséniste, tout seul et avant d'avoir ouvert Euclide, car Euclide était dans la bibliothèque du père de Pascal, mais il est bien prouvé que Pascal, d'après sa propre vanterie, bâtissait, machinait et enverguait lui-même les moulins à vent qu'il appelait des Jésuites pour leur courir sus à grands coups de plume. Il les faisait ou les recevait tout faits des mains de quelque Nicole ou de quelque Arnault ; il trempait dans sa verve amère et souffrante la caricature pesamment ébauchée par cet Arnault ou ce Nicole, il la revêtait du bel habit de son style, et toute l'ardeur de la fièvre qui le tua si grand, si jeune, si malheureux, allait à ce résultat lamentable d'être un outil, — un outil d'or ! — dans la main déloyale de l'hérésie !

Je plains Pascal entre tous les hommes parce que mon admiration pour lui est pleine de tendresse, mais je n'admettrais pas l'objection qui consisterait à dire : « Il importe peu qu'on lise avant ou après, pourvu qu'on lise ». Ceux qui *lisent après* ont « fait leur siège ». Ce n'est plus la vérité qu'ils cherchent, mais bien un biais pour donner à leur siège fait l'apparence de la vérité.

Ceux qui « lisent après » rentrent énergiquement dans la catégorie de ces pires sourds qui ne veulent point entendre. Je les tiens d'autant plus suspects que la fortune populaire de leurs plaidoyers est dans le paradoxe même de la cause qu'ils ont choisie. Que ce soit de parti pris ou à leur insu, ils sont attachés à leur œuvre par l'incomparable facilité de son succès. Ils vont ; n'espérez jamais qu'ils s'arrêtent : l'erreur est pour eux trop commode et trop profitable.

Et n'espérez pas non plus que jamais ils reculent devant la grossièreté de certains moyens, c'est l'épaisseur même de ces mensonges qui plaît à la gloutonnerie de leur clientèle ; il faut à ces convives de gros morceaux et d'énormes rasades, et voilà pourquoi rien n'est glissant comme l'habitude de verser le sophisme, si ce n'est l'habitude de le boire. La loi mathématique est que l'audace de la calomnie ne peut jamais rivaliser avec la prouesse de la crédulité.

De sorte qu'il y a toujours et nécessairement un chaud-mal mieux conditionné que celui du cabaretier de mensonge, c'est le chaud-mal des ivrognes qu'il abreuve. Ce sont deux éruptions cutanées qui s'exaspèrent l'une l'autre : la rougeole du professeur, la scarlatine des écoliers.

Or, savez-vous ce que peuvent donner ces écoliers en goguette à leurs docteurs ? Ils peuvent donner l'argent qui leur manque à eux-mêmes, le succès qu'ils n'auront jamais, la gloire aussi, oui, la gloire, eux, les obscurs à cent pieds sous terre ! Ils sont le nombre ; ils ne peuvent rien pour eux-mêmes, ils peuvent tout pour le gargottier qui les grise, pour l'acrobate qui se désosse au milieu de leur cercle, pour le péroreur qui les berne. Vous n'espérez pas, je le suppose, que le professeur, le gargottier ou le funambule va lâcher son gagne-pain, son gagne-votes ou son gagne-gloire pour courir après la vérité qui ne rapporte ni suffrages, ni gloire, ni pain ? Vous avez raison, ne l'espérez pas : ce serait contre nature.

N'espérez qu'en Dieu, mais priez tranquilles. Voici bientôt dix-neuf siècles que dure cette parade de l'erreur toujours triomphant et toujours mourant, pour renaître, il est vrai, dans une erreur nouvelle, tandis que la vérité reste immobile, la même vérité, car il n'y a qu'une seule vérité contre des milliers d'erreurs.

C'est assez. Prions tranquilles, quand même mille erreurs se multiplieraient par mille autres erreurs, puisqu'elles passent et que notre Vérité unique est éternelle.

VI

Pour qui donc vais-je écrire ?

Je vais écrire pour ceux qui n'ont pas encore fait leur siège, pour les jeunes gens, pour les gens du monde et aussi pour les frivoles comme moi, balancés, ainsi que je le fus trop longtemps, dans une irrésolution pleine d'indifférence entre l'erreur qu'ils ne connaissent pas très-bien et la vérité qu'il ne leur importe point de connaître.

Je ne sais pas si je serai lu, mais je l'espère.

Pour quelques-uns, mes mauvais livres d'autrefois serviront de passeport à ce livre d'aujourd'hui, qui sera bon. Chez d'autres, la malveillance éveillera une curiosité, car certaines pauvres petites plumes m'accusent déjà d'avoir risqué une spéculation en revenant à Dieu... Et comme elles ont raison, Seigneur, ces plumettes ! Quelle immense fortune je me suis créé tout d'un coup en m'annihilant sous vos pieds ! Mais je ne veux pas entonner ici le cantique d'actions de grâces qui déborde de mon cœur. Ce serait long et je n'ai plus que quelques lignes pour indiquer le but de mon travail. Je veux seulement dire encore que cette inculpation dirigée contre mon honneur est une aubaine : elle m'amènera des lecteurs.

N'est-ce pas chose piquante, en effet, et amusante que de voir un galant homme se vautrer, sur le tard, tout au fond de l'industrie des hypocrites ? Je compte sur cela, et je me hâte, battant le petit fer de ces petits poignards pendant qu'il est chaud.

Ce livre, à moins que l'exécution n'en trahisse la pensée pre-

mière, va être le projet largement dessiné de mon grand tableau : *L'Histoire générale des Jésuites*, que j'achèverai si Dieu me prête force et vie. J'ai besoin d'en fixer à l'avance les lignes principales et d'en régler les perspectives. Ce sera une simple esquisse, jetée au trait, ou, pour parler sans figure, un résumé rapide, puisque tout tiendra en un volume, mais de cette vue d'ensemble je compte pourtant faire saillir hors de leur plan certains faits principaux : ceux, précisément, qui ont servi surtout de thème aux calomniateurs et qui sont comme la légende de la calomnie.

Le point d'admiration qui marque mon titre est une promesse de donner quelque importance à la perpétuelle injure sous laquelle la haine, depuis trois cents ans, écrase et tue quelquefois la Compagnie de Jésus qui ressuscite toujours ; il m'a paru opportun de choisir, parmi les *crimes* de ces éternels accusés, les plus éclatants pour les exposer sous une forme quasi-dramatique avant de porter le procès tout entier en appel.

Je me souviens d'avoir lu dans Gioberti, triste chrétien et piètre politique, une page écrite avec toute l'emphase d'Italie, mais éloquente et originalement pensée, où ce mortel ennemi des Jésuites compare ensemble, à la façon de Plutarque, Ignace de Loyola et Jules César. Gioberti donne l'avantage au fondateur de la Compagnie de Jésus sur le fondateur de l'empire universel, tout uniment pour faire mieux ressortir la prétendue décadence des fils d'Ignace en regard de la décadence trop vraie des héritiers de César.

Je ne dirai rien du parallèle en lui-même : je n'aime ni les anagrammes, ni les acrostiches, ni les parallèles.

César était un puissant soldat ; il passa le Rubicon ; je ne sais pas s'il fonda quelque chose ; Brutus le tua : on a toujours tort d'assassiner César ou tout autre créature humaine. — Mais je sais que Ignace fonda une humble chose, gigantesque dès son berceau et qui a grandi à travers le temps au lieu de déchoir.

Je sais que cette chose a conquis à Dieu pour toujours ou transitoirement les Indes, la Chine, l'Amérique, des millions d'âmes, des centaines de millions d'âmes que l'effort judaïque des protestants et leur propagande commerciale ont replongées au fond de l'erreur, mais non pas toutes.

Je sais que cette chose a été depuis trois siècles et est encore, en dépit de l'effort incessant qui essaie de la briser, le plus puissant de tous les instruments d'éducation.

Je sais que dès le jour de son origine cette chose était calomniée comme au temps de Pasquier, comme au temps de Pascal, comme au temps de Voltaire, comme au temps de Gioberti, comme au nôtre et par les mêmes calomniateurs, parce que l'Eglise de Jésus-Christ suscite autour de sa perennité des haines implacables, des colères envenimées, toujours les mêmes aussi.

L'Eglise de Jésus-Christ est une armée « dirigée (1) par un pontife suprême, conduite par ses mille évêques, flanquée de ses cent ordres religieux, parmi lesquels figure au premier rang » cette chose dont nous parlons, la fondation de saint Ignace, la Compagnie qui, « née dans un siècle de luttes, a été plus que toute autre organisée pour le combat.

« La lutte est sa raison d'être, son mérite devant Dieu et sa signification dans l'histoire. »

Quelle lutte ? La lutte de l'autorité contre la révolte, de la liberté contre l'oppression, de l'ordre contre le désordre, du bien contre le mal : la vraie lutte, la grande, la seule.

Je sais d'un autre côté que cette lutte n'est ni moins générale ni moins désespérée aujourd'hui qu'au XVIe siècle. Maintenant comme alors, ce n'est pas seulement l'Eglise, mais la société tout entière qui est menacée, et certes, s'il fallait aborder la comparaison, nous trouverions notre temps beaucoup plus malade au point de vue religieux, social et politique, que le temps même de Luther et de Calvin.

Je sais que notre pays, à l'époque où nous sommes, a deux besoins pressants, deux besoins de vie et de mort : besoin d'apprendre l'obéissance qui gagne les batailles ; besoin de rapprendre Dieu oublié, qui est la victoire même.

J'ai sous les yeux le livre d'or où le P. Emile Chauveau dénombre les enfants de l'école Sainte-Geneviève, morts à l'ennemi dans nos derniers désastres. Eu égard au nombre total des élèves, le nombre des victimes, des élus plutôt, est vraiment et glorieusement disproportionné. Tout le monde l'a remarqué, et je suis heureux de le remarquer après tout le monde.

On dira : « C'est le hasard. » Non. Il n'y a pas de hasard. « Alors, c'est le bonheur... » Ah ! certes, oui ! et la grâce de Dieu, mais soyez assurés que ces bonheurs-là ne sont point de ceux qu'il faille attendre dans son lit. Ils ne viennent qu'aux

1. Mgr Freppel. *Etudes religieuses historiques et littéraires.*

cœurs qui les cherchent.

Je sais encore que si notre pays meurt, il mourra de ces deux maladies : l'absence de religion, l'absence de discipline ; et d'un troisième mal qui tient énergiquement aux deux autres : l'absence de dévouement.

Nous sommes « pratiques » et le dévouement n'est pas une affaire ; nous sommes sceptiques et le dévouement vit de foi ; nous sommes gais, imperturbablement gais, jusqu'au fanatisme de l'ennui, et le dévouement, je vous l'affirme, n'amuserait personne parmi la cohue arlequinée qui exhale la double asphyxie du luxe et de la misère dans l'étouffoir de nos halles à plaisirs.

Je sais tout cela et c'est pour cela que je veux raconter l'histoire de ceux qui vivent de religion par la discipline absolue, dans le dévouement absolu, — essayant de mériter ainsi ce grand bonheur et ce grand honneur de perdre mon nom dans le flot des haines qui passent en hurlant la gloire de ce titre, horreur des ennemis de Dieu parce qu'il contient le nom de Dieu : JÉSUITES !

LE PREMIER VŒU

Le jour de l'Assomption, en l'année 1534, de très grand matin, un boiteux qui, en dépit de son infirmité, marchait d'un pas énergique et rapide descendait la grande rue Saint-Jacques, au quartier de l'Université. Il portait le costume des pauvres écoliers, bien que, selon l'apparence, il fût arrivé, par son âge, au milieu de la vie ; mais, en place de l'écritoire à gaîne qui battait d'ordinaire les chausses de ceux de son état, il n'avait au côté que son rosaire. Une bonne corde neuve, passée par-dessus sa cape trop mûre, soutenait une besace de toile : arme excellente pour voyager de nuit dans Paris et valant mieux qu'épée ou bâton, car les malandrins ne s'attaquent guère aux mendiants.

Au moment où notre écolier longeait le parapet du pont désert, trois heures de nuit sonnèrent à l'horloge de la Sainte-Chapelle.

Il tourna les yeux vers le remontant de la Seine, bordée de maisons noires, et salua d'un signe de croix la masse carrée de Notre-Dame. Aucune lueur n'annonçait à l'horizon l'approche de l'aurore.

C'est l'heure où tout dort dans Paris, qu'on soit au XVIe siècle ou au XIXe. En traversant la cité, ni au long des ruelles, maillées comme un filet, qui enveloppaient les halles, notre écolier à besace ne rencontra âme qui vive jusqu'à la porte de Montmartre, placée aux environs de notre rue du Mail : la rue neuve Saint-Eustache eut ses premières maisons bâties, peu de temps après sur le chemin de ronde extérieur, dont elle garda le tortueux tracé.

La barrière était close. Le garde de nuit demanda au boiteux: « Ou allez-vous ? » Et le boiteux répondit : « Je vais à la chapelle du Saint-Martyr célébrer la fête de Marie toujours Vierge. »

La chapelle du Saint-Martyr, située beaucoup au-dessous de l'église paroissiale de Montmartre et dont la crypte existe encore en contre-bas de la rue Marie-Antoinette, occupait l'emplacement exact de l'autel de Mars où saint Denis, patron de Paris, fut entraîné et martyrisé avec ses compagnons Rustique et Eleuthère, le 9 octobre 272, pour avoir refusé de sacrifier dans le temple de Mercure, dieu des voleurs, des marchands et d'une autre catégorie d'hommes dont le nom ne s'écrit en aucune langue.

Le gardien dit : « Vous avez du temps devant vous jusqu'à l'heure de la première messe ! Prenez à droite par la voie des Poissonniers, car le grand chemin est barré par ceux qui travaillent à l'eau des Porcherons. »

Le ruisseau de Ménilmontant ou des Porcherons qui coule maintenant sous terre coupait la grande route de Montmartre à la hauteur de notre rue de Provence. Il tarissait à demi, l'été, et ses eaux croupies occasionnaient des pestilences. Le boîteux prit le chemin des Poissonniers, traversant les bosquets où le XVIIIe siècle devait établir toute une ville de guinguettes philosophiques sous le nom de la Nouvelle France, et aborda Montmartre du côté de l'orient par les champs qui s'étendaient entre le village de la Chapelle Saint-Denis et le hameau de Clignancourt, au lieudit la Fontanelle, et aussi la Goutte d'eau, dont l'usage populaire a fait la Goutte d'or.

Le crépuscule du matin ne paraissait point encore, mais la lune, inclinée à l'horizon, mettait de vagues lueurs dans la campagne où la flèche de l'abbaye bâtie par Suger se montrait au milieu de la plaine, devant les noires collines de Montmorency, faisant face aux quatre tours rondes de la Noble-Maison de Saint-Ouen dont le beffroi sonnait justement à toute volée parce que ses maîtres, les chevaliers de l'Etoile, institués en 1351 par le roi Jean, avaient obligation d'y tenir leur assemblée plénière, chaque année, ce jour de la mi-août, depuis l'heure de prime jusqu'au lendemain après vêpres.

Notre boiteux, quoiqu'il portât maintenant besace avait été, lui aussi, un chevalier autrefois, mais depuis bien longtemps il vivait dans l'humilité, loin des gloires du monde, et ce n'était pas pour lui que les cloches de la Noble-Maison tintaient. Il

était destiné à fonder une chevalerie autrement illustre que celle du roi Jean.

Ce fut par le sentier escarpé de la Fontanelle qu'il gagna le sommet de Montmartre.

La nuit était encore sombre. Parvenu au point culminant. occupé par le cimetière, derrière le chevet de l'église paroissiale, au lieu même où se creusent maintenant les fondations de la basilique, promise au Cœur de Jésus par le vœu de la France, il s'arrêta, fatigué qu'il était, et regarda tout autour de lui en disant : « Je suis le premier au rendez-vous. »

Et il prit son repos, non point assis ou couché, mais prosterné pour réciter son rosaire.

Le silence régnait sur cette crête nue où le vent des nuits d'été passait calme et doux. On n'y entendait aucun bruit. Le village de Montmartre qui montrait ses premières maisons à droite et à gauche de l'église, dormait encore. Rien ne paraissait sur le dos arrondi de la pente, entre notre écolier et le mur du cimetière, sinon quelques objets noirs et immobiles : des pierres sans doute comme celles qui sèment les champs duidiques.

L'horloge de l'église sonna quatre heures et tout aussitôt le carillon de l'abbaye appela pour l'office de matines.

Alors une des pierres remua et se dressa, — puis deux, — puis toutes. Elles étaient six, et l'écolier boîteux, se relevant debout à son tour, dit : « Dieu soit loué, je me croyais le premier et j'étais le dernier. »

Le soleil levant éclaira six jeunes hommes entourant notre écolier plus âgé, qui avait l'air d'un maître au milieu de ses disciples. Nous ne pourrons plus le désigner par ce titre d'écolier, car tous les autres, excepté un qui était prêtre, portaient comme lui le costume de ce petit peuple studieux qui suivait les enseignements de l'Université de Paris.

Le prêtre seul avait le teint des enfants de la France ; tous les autres, y compris le boîteux, portaient sur leurs visages brunis le signe de la race espagnole qui partageait alors avec nous l'empire du monde.

François Ier était le roi, Charles-Quint l'empereur. Colomb venait de découvrir une moitié inconnue de la terre.

Alexandre Farnèse, sous le nom de Paul III, remplaçait Léon X, à Rome, sur le trône de saint Pierre.

En cette année 1534, Luther avait cinquante ans, Calvin trente-trois. Le boiteux dont la besace laissait voir maintenant au jour, à travers la toile bise, des croûtes de pain mendiées, atteignait sa quarante-septième année.

Pourquoi, cependant, dire l'âge de ce pauvre entre l'âge de Luther et l'âge de Calvin ? Parce que ce pauvre fut plus grand dans le bien, lui tout seul, et plus fécond, que Luther et Calvin réunis ne furent terribles et féconds dans le mal.

Il avait nom Ignace de Loyola.

C'était un soldat, on le voyait. La marque de son indomptable vaillance passait à travers l'humanité de sa conversion.

Mais c'était un penseur et son front aquilin avait la clarté large des têtes prédestinées.

Quelque chose de l'aigle était aussi dans tout son profil dont les lignes fières avaient peine à refléter l'immense douceur qu'il avait fait entrer, de force, avec l'aide de Dieu, dans son cœur tout rempli des fièvres de la guerre, le jour où la lumière l'avait foudroyé. Quoique son visage eût un caractère de généreuse élévation, c'est dans ses yeux surtout que brillait la beauté de son âme : son regard imposait et attirait en même temps, parce qu'il avait à la fois la puissance et la tendresse.

Treize ans avaient passé déjà depuis cette soirée sanglante du siège de Pampelune où il s'était retrouvé, vaincu dans sa victoire, après la mêlée de douze heures qu'il avait traversée rugissant et mordant comme un lion.

Ces Loyola, seigneurs d'Ognez, étaient de race cantabre et durs au combat comme l'acier de leurs épées. Ignace, brillant capitaine, ancien page du roi Ferdinand, jeune, ambitieux, orgueilleux, aimé, se révolta d'abord contre la main de Dieu qui le clouait sur ce lit d'où il pouvait entendre le bruit des batailles. Il demanda, dit-on, à ceux qui le veillaient, des romans de chevalerie, pour endormir sa peine, on lui apporta des histoires de martyrs et entre autres les actes du premier, du plus grand de tous les martyrs : la Passion de Notre-Seigneur.

Il est de tradition dans Guipuzcoa qu'Ignace était alors épris d'une belle jeune fille qui avait de grandes richesses et dont la main lui était promise. Quand il eut achevé de lire la Passion selon l'apôtre saint Jean, il arracha de son cœur une image bien-aimée et collant sur ses lèvres une médaille de Marie mère de Dieu, il voua son âme au libre servage de la foi, son corps

à la chasteté de Dieu crucifié, disant : « Me voilà le chevalier du grand amour et le soldat de la seule gloire. »

Il ne faut pas prendre la vie des saints comme un modèle à suivre exactement dans le monde. Chaque état a sa sainteté propre. Les saints du renoncement absolu sont les ouvriers de Dieu, ils doivent à Dieu toute leur journée de travail. Ceux qui restent dans le monde sont tenus aussi d'accomplir le devoir de Dieu, mais sans négliger le devoir du monde.

Ignace, ne voulant pas de ce partage, quitta le monde et se fit l'ouvrier de son seul Dieu, longtemps avant de se lier par aucune promesse publique et solennelle. Il se plongea d'abord dans le dénûment volontaire en abandonnant aux pauvres tous ses biens, et dans l'isolement en rompant ses attaches les plus chères. C'était sa « veillée des armes », ne perdez jamais de vue qu'il abordait l'apostolat en chevalier.

Ayant dit adieu à la gloire des batailles qui était sa vocation et sa passion, à l'amour de sa fiancée, à la noble maison de ses pères, à ses amis si chers, à sa bien-aimée famille, il partit, les yeux mouillés, mais le cœur ferme. En chemin, il donna encore aux pauvres, non pas la moitié de son manteau comme saint Martin, apôtre de la charité, mais tout son manteau, tous ses vêtements et son cheval. Quant à son épée, dernier sacrifice, il ne s'en sépara que pour la suspendre à un pilier du monastère de Mont-Serrat, but de son pèlerinage, situé auprès de Manresa, en Catalogne.

Dans ce monastère, il fit sa confession générale qui dura trois jours ; après quoi, vêtu d'un sac de toile, il se retira dans la fameuse grotte où il eut ses premières extases révélatrices, dans l'intervalle des tournées qu'il faisait à pied, au loin, en dépit de sa blessure mal guérie pour mendier le pain de ses pauvres.

Il vit là en germe ses *Exercices spirituels* et le plan de ses *Constitutions*, c'est-à-dire l'œuvre entière de sa grande vie.

Il vit encore autre chose : la nécessité d'être un homme de science pour enseigner la vérité et combattre l'erreur.

Mais avant de s'asseoir, lui le glorieux capitaine d'hier, sur les bancs de l'école, parmi les petits enfants, il voulut désaltérer la soif qu'il avait de coller ses lèvres au tombeau du Sauveur. Seul à pied, sans argent, il partit à la grâce de Dieu, ob-

tint par charité son passage sur un navire de Barcelone et gagna Rome, d'où, après avoir baisé les pieds du Saint-Père, Adrien VI, il reprit son bourdon, traversa l'Italie en demandant son pain, et se rembarqua à Venise sur une galère qui le déposa dans l'île de Cypre.

De là, il atteignit Jaffa, puis la cité sainte, après un voyage qui avait duré en tout près d'une année.

Sans un obstacle heureux que lui suscita la Providence, tout l'avenir de sa mission eût été brisé ici, car la terre foulée par les pas de Jésus le retenait d'un lien si fort qu'il se résolut à y vivre et à y mourir ; mais le délégué du Saint-Siège qui avait autorité sur les pélerins, lui ordonna de retourner en Europe et Ignace obéissant mouilla une dernière fois de ses larmes la trace des pieds du Rédempteur, imprimée sur le Djebel-Tor, à l'heure bénie de son Ascension.

Sept mois après, il entrait comme écolier dans la plus basse classe de l'Université de Barcelone. Persécuté pour le miracle de sa pitié, qui semblait sorcellerie, emprisonné à plusieurs reprises, pourchassé de Barcelone à Salamanque, de Salamanque à Alcala et n'opposant jamais à l'injustice que le silence de la résignation, il quitta enfin l'Espagne pour prendre la route de Paris, dont l'Université était la première du monde.

Lors de son arrivée en France dans les premiers mois de 1528, Ignace, né en 1491, avait trente-six ans. Il eut le courage de recommencer ses humanités au collège de Montaigu, puis à Sainte-Barbe, et malgré les obstacles que sa pratique pieuse, la profondeur de ses méditations et l'apostolat qu'il essayait déjà opposaient à ses études élémentaires, il y fit quelques progrès, mais la persécution l'avait suivi à travers les Pyrénées.

Il arriva qu'un professeur de Sainte-Barbe, Jean Pegna, l'accusa, non plus d'être un sorcier, comme on l'avait fait en Espagne, mais d'entraîner les écoliers à des rêveries mystiques qui les éloignaient de l'étude : ce pourquoi il le condamna à recevoir le châtiment public du fouet en salle.

Ignace se soumit avec une telle humilité que le principal du collége en conçut de l'étonnement et le voulut interroger lui-même.

Ignace se prêta à l'interrogatoire comme il avait accepté

le châtiment, et le bruit se répandit qu'on allait voir une flagellation exemplaire.

Les écoliers ne l'aimaient point à cause de la perfection de sa vie. Ce fut comme l'annonce d'une fête. Une foule nombreuse était assemblée déjà dans la grande salle où devait avoir lieu l'exécution, et témoignait son impatience comme les spectateurs attendant le lever de la toile au théâtre, quand on vit enfin apparaître le principal.

Il tenait ou plutôt il traînait Ignace par la main.

Il passa ainsi dans les rangs curieux et cruels. Celui qui paraissait être un condamné le suivait, pâle et le regard à terre.

Au centre de la salle, le principal s'arrêta et le grand étonnement de tous vit alors qu'il avait les yeux pleins de larmes.

Un instant il demeura immobile, indécis et comme dominé par son émotion, puis tout à coup pressant Ignace contre sa poitrine (d'autres disent qu'il fléchit les genoux), il s'écria : « Non seulement celui-ci se laissait accuser à tort sans se plaindre, mais il allait subir avec joie, en récompense du bien qu'il a fait, l'opprobre d'un injuste supplice. J'ai vu la conscience d'un saint, et je vous la montre ! »

Jusqu'alors, les moins malveillants parmi les compagnons d'Ignace avaient tourné en ridicule son ardeur à ramener les âmes vers Dieu ; il paraissait que le rôle de directeur des consciences ne seyait point à cet étranger, vivant de la pitié des passants, et dont le front allait se dégarnissant avant qu'il eût acquis aucun degré dans les sciences ou dans les lettres, mais les choses changèrent après l'incident que nous venons de rapporter : beaucoup de cœurs vinrent à lui.

Ignace ne rebuta personne, mais ceux à qui il jugeait bon de se livrer étaient rares. Ne vous en étonnez point, c'était une véritable sélection qu'il opérait dans son recueillement : il choisissait ceux qui devaient être *les Jésuites*.

Le premier élu fut un tout jeune homme, naïf et doux, du nom de Pierre Lefèvre, venu lui aussi en pèlerin du fond de la Savoie pour entrer dans les ordres, et qui était déjà renommé pour sa haute science. Ignace se fit à la fois son maître et son disciple : son maître dans la foi, son disciple en ce qui concernait l'étude ; et grâce au secours dévoué de ce répétiteur, les obscurités du sentier scolastique furent pour lui promptement dissipées. Il passa maître ès-arts et put aborder enfin la classe de théologie.

Lefèvre était uni de tendre amitié avec un écolier de son

âge, François Xavier, appartenant à une famille noble, mais très pauvre, de la Navarre : cœur ardent, brillante éloquence, esprit vif, mais entièrement dévolu aux ambitions de la terre. Ignace entreprit de le convertir, et le discours que les historiens mettent dans sa bouche semble descendre des sommets évangéliques : « Xavier, que vous sert de gagner l'univers et de perdre votre âme ? S'il n'y avait point d'autre vie que la vie présente, ni d'autre gloire que la gloire du monde, vous auriez raison de ne songer qu'à vous élever parmi les hommes ; mais s'il y a une éternité, à quoi pensez-vous de borner ici vos désirs, et pourquoi préférez-vous ce qui passe à ce qui ne finira jamais ? »

Ignace eut de la peine à conquérir cette âme, mais ce fut sa plus belle conquête.

Ni Lefèvre ni Xavier ne savaient encore qu'ils étaient enrôlés capitaines dans l'armée qui n'avait pas de soldats. Jusqu'à ce moment, la pensée d'Ignace n'appartenait qu'à Dieu.

La troisième et la quatrième recrue arrivèrent d'Espagne ensemble et avec parti pris de se donner à Ignace qui ne cherchait pas la renommée, mais que la renommée cherchait. Jacques Laynez et Antoine Salmeron, ce dernier à peine sorti de l'enfance, furent accueillis à bras ouverts : le premier regard du maître avait découvert sur leurs jeunes fronts le signe du génie.

Puis vinrent enfin Alphonse, du village de Bobadilla, et le Portugais Rodriguez Azevedo.

Tous les six étaient pauvres au point de ne vivre que d'aumônes, à l'exception de Xavier qui professait la philosophie. Mais Ignace, déjà père de cette famille, tendait la main pour ses enfants. Jamais il ne leur avait rien laissé deviner de ses projets, et pourtant ils attendaient de lui de grandes choses.

Lefèvre fut ordonné prêtre.

A quelque temps de là, Ignace sembla chercher l'écart et la solitude pour entrer encore plus avant dans le recueillement de ses méditations. Un courant de pensées allait, sans le secours de la parole, de lui à ses amis qui n'osaient point l'interroger. Un jour, pourtant, Xavier lui demanda : « N'avez-vous donc rien à nous dire ? » Et Ignace l'embrassa les yeux pleins de larmes, mais ne répondit point.

Le 13 août 1534, avant-veille de l'Assomption, il ordonna à tous de jeûner et de se confesser le lendemain ; puis ayant dit à Lefèvre de se rendre d'avance à l'abbaye pour les préparatifs

d'une messe qu'il aurait à célébrer, au matin du 15 août, dans la crypte du Saint-Martyr, il ajouta : « Trouvez-vous tous avant le lever du jour au sommet de Montmartre, dans le champ qui est derrière l'église, sous le cimetière. J'y serai et JE VOUS PARLERAI. »

Ceux qui entouraient Ignace de Loyola, ce matin, au lieu du rendez-vous, étaient donc Pierre Lefèvre prêtre, François Xavier, Jacques Laynez, Antoine Salmeron, Nicolas Alonzo de Bobadilla et Simon Rodriguez d'Azevedo, écoliers. Tous devaient avoir de belles parts, inégales, il est vrai dans la gloire de leur maître.

Le plus vieux, Lefèvre, avait 24 ans ; le plus jeune, Salmeron, atteignait à peine sa 18e année.

Ignace de Loyola tint sa promesse sans doute : il parla au milieu de ce groupe d'âmes choisies qui l'écoutaient ardemment. Les grands souvenirs de l'Apôtre des Gaules l'entouraient sur ce mont où Dieu vivant remplaçait les dieux morts du paganisme, ensevelis sous la terre. Le regard du soleil levant argentait au loin la flèche royale de Saint-Denis, et tout près caressait l'humble église de Montmartre, qui avait été le temple même de Mercure, mais qui était purifiée maintenant et baptisée par le sang des martyrs.

Aussi loin que le regard pouvait aller, c'était la solitude. Le réveil de Paris, enveloppé d'une brume, n'envoyait d'autres bruits que les voix de ses clochers rappelant la douce gloire de Marie, mère de Jésus, à ceux qui aimaient encore comme à ceux qui endurcissaient leurs cœurs dans l'oubli.

Paris était loin de Montmartre en ces jours-là ; on le disait déjà bien grand et il n'était, au centre de la plaine qu'un troupeau confus de maisons, mené par les tours noires de Notre-Dame.

Il finissait vers l'orient aux jardins Saint-Paul, largement séparés de la Bastille qui ressemblait, avec ses tours appareillées en roues, à un lourd chariot cheminant vers le donjon de Vincennes ; à l'occident il s'arrêtait au Louvre, du côté du midi à l'enclos de Saint-Germain des Prés, du côté du nord à quelques cents pas de Saint-Eustache, et rien n'indiquait

qu'il dût rompre de sitôt la digue de son enceinte crénelée pour inonder le dehors.

Tout cela se devinait sous un brouillard, le brouillard de Paris, son haleine, au-dessus de quoi étincelaient faiblement les croix dorées des églises recevant à travers le voile un mystérieux baiser de lumière.

C'était calme, mais je ne sais quelle menace cachée s'échappait de ce repos.

Ignace parla ; c'est certain, il dut parler ; que dit-il ?

Ceux qui veulent écouter peuvent encore entendre sa parole à la distance du temps. Elle retentit dans son œuvre, et ses écrits l'ont immortalisée.

Quand il eut échangé le salut chrétien avec ses compagnons, il se recueillit, éclairant en lui-même sa pensée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Et les vitraux de l'église laissèrent passer le doux chant des recluses qui célébraient les louanges du Seigneur...

« ......Vous êtes impatients, mes frères et mes fils, parce que vous m'attendez depuis quelques jours, mais je m'attends moi-même avec patience depuis quatorze années. Voici quatorze ans que j'élève mes yeux vers le ciel et que je les abaisse vers le siècle, cherchant ce que le ciel prépare au siècle et ce que le siècle médite contre le ciel.

« Le temps présent tiendra une longue page dans l'histoire. Paix à ceux dont les noms ne retentiront point au milieu de ce bruit. Les nôtres y seront écrits, tous : ceux de quelques-uns avec leur sang...

« Sélim et Soliman, tour à tour, ont menacé l'Europe ; le Croissant domine Rhodes, où ne flotte plus l'étendard de Jérusalem. Nous avons vu les chrétiens faire des vœux pour le Turc ; nous voyons des rois conspirer la chute de leur trône, et au milieu de l'étonnement soulevé par ces faits qui effraient la raison, une voix est tombée du haut de Rome dénonçant la corruption dans le cloître et le mensonge à l'ombre de l'autel. Quelle chose pourra étonner désormais les jours où nous sommes ? Où s'arrêtera le châtiment ? Que veut Dieu ? Qui comprend le langage de sa colère ?

« ...Voici l'apostat Luther, abrutissement du génie, esclavage de l'esprit, enchaîné par les sens, appétit d'ogre, force de tau-

reau, cruauté de loup : honte profonde, mais leçon éclatante, criant au monde que l'hérésie n'est pas la rébellion de la raison, mais le soulèvement de la chair.

« A sa voix, la cupide Allemagne a bondi et s'est ruée dans le sacrilège, dans le vol et dans le meurtre. Les princes y mènent l'émeute du peuple qui foulera aux pieds leurs couronnes. En ravageant les cathédrales, ils montrent comment on démolit les palais. L'enseignement profitera.

« L'enfer triomphe insolemment, c'est l'orgie de la bête humaine qui taxe la sainte Vierge d'impudicité et le vrai Dieu de mensonge ; ils suppriment la messe, c'est-à-dire Jésus : ces hommes qui se disent chrétiens et plus que chrétiens, puisqu'ils prétendent réformer le christianisme, précipitent en bas de l'autel le Christ insulté et sa Mère déshonorée.

« Les voici les « réformateurs », armés les uns contre les autres et s'accusant mutuellement de déloyauté, ce en quoi seulement ils ne se trompent point, les voici dans le tournoi d'impiété : c'est Carlstadt qui tue l'âme des petits enfants en leur dérobant la vie du baptême ; c'est Munzer, le furieux niveleur, trouvant dans l'évangile falsifié la loi du vol, la confusion du tien et du mien et l'antique folie du partage des terres ; c'est Jean de Leyde, l'histrion prophète, prêchant la communauté de tout, même des femmes : chef-d'œuvre de Satan qui parodie en lui la royauté, le sacerdoce et jusqu'au martyre ! C'est Zwingli, l'austère maniaque dont Calvin va s'approprier l'héritage... que sais-je et qu'importent les noms ? C'est l'hypocrisie, le blasphème, le pillage, le ravage, le carnage ; c'est le temps, mis à la place de l'éternité, le festin des grands mots accommodant la turpitude des hommes et l'ignominie des choses : c'est la RÉFORME, rouge de vin et de sang, la lèpre travestie en panacée !

« Les Turcs ne trompent personne, les Turcs sont des barbares, trompés aussi par un faux prophète ; ils n'ont rien renié, mais Luther, Carlstadt, Munzer, Zwingli, Jean de Leyde connaissaient Jésus, ils ont trahi Jésus, ils l'ont vendu à leur intérêt, à leurs passions, à leur soif immodérée de pouvoir, de renommée, de jouissances ; ils se sont fait de leur propre volonté les apôtres de l'orgueil, les ministres de l'ennemi des hommes.

« Aussi l'ennemi se joue, il raille et introduit au sein même de l'horreur des gaîtés sinistres qui rappellent les jours où le Bas-Empire bafouait sa propre agonie. Christiern fait de son

barbier un prélat ; Henri VIII, le galant à la hache, entre deux de ses reines assassinées, trouve le temps de réformer aussi et d'écrire des pamphlets où il appelle Rome une prostituée parce que Rome refusa de blanchir son lit nuptial à lui ensanglanté et prostitué.

« Car ils sont tous les mêmes, chacun de ces réformateurs accuse l'Eglise du crime ou des crimes qu'il a notoirement commis ; le mal traîne le bien au prétoire avec des clameurs d'indignation : l'assassin crie au meurtre, le pillard au voleur, Judas dénonce la trahison, Henri VIII se scandalise ! Il trempe sa plume d'ancien *avocat de la foi* (1), dans le sang mêlé des des femmes et des prêtres, et la calomnie le repose de ses fatigues de bourreau.

« Est-ce tout enfin ? Plût à Dieu ! Nous sommes en France et voilà Paris sous nos pieds. La fille aînée de l'Eglise va-t-elle abriter sa mère menacée de toutes parts derrière la vaillance de son bras ? Il se peut. Je l'espère.

« Mais vous êtes ainsi que moi les enfants de cette magnifique Université de Paris, l'honneur des sciences, l'orgueil des lettres, et vous avez frémi comme moi à ces bruits d'abord si timides — quelque chose d'aigu, mais de furtif comme le sifflement du serpent sous l'herbe, — et qui vont d'année en année grandissant et s'enflant jusqu'à ressembler aux voix qui menacent dans l'air à l'approche des tempêtes.

« Ce n'est pas encore ici la honte profonde et avouée des sectaires d'outre-Rhin ; Paris ne peut être une bauge de lansquenets, et la représentation burlesque de la Wartbourg, ce Sinaï protestant, où Luther ivre s'entretint avec le diable comme Moïse avec Dieu, n'est bonne que pour les Allemands ; ce n'est pas non plus ici la froide épilepsie des tyrans du Nord où le sol païen avait si longtemps résisté aux racines de la Croix, toujours chancelante là-bas ; c'est encore moins l'implacable arithmétique des marchands de Londres, supputant ce que pourra bien leur rapporter ce fait d'avoir un pape chez eux, tout à eux, partageant avec eux le patrimoine de l'Eglise, à la fois roi, professeur, procureur, souverain-pontife, maniant le sceptre, l'encensoir, le couperet, tout cela d'une seule main, aussi habile au pupitre des pédants qu'au billot des exécu-

1. Henri VIII, avant d'avoir apostasié, se parait de ce titre : *defensor fidei*, que Rome lui avait conféré.

teurs, assez Anglais pour instituer une foi anglaise, baptisée telle sous le nom d'anglicanisme, une morale anglaise, une pudeur anglaise et une vérité anglaise, comme ces autres vrais négociants de Carthage avaient inventé la foi punique : — non, ces choses ne sont bonnes que pour les Anglais.

« La France veut d'autres sophismes, et surtout plus de précaution dans la façon de les présenter. Il lui faut l'apparence de l'examen, le fantôme de la logique et quelque jouet d'enfants, avec lequel elle puisse se divertir en lui donnant le nom de liberté.

« C'est elle, peut-être, qui marchera le plus avant dans la voie des égarements politiques, parce qu'elle est la plus forte et la plus vive, et que les fièvres se mesurent à la générosité des tempéraments, mais elle n'est pas encore en route et son spirituel bon sens résiste jusqu'à présent à la grossièreté de l'appât pendu aux hameçons de l'hérésie.

« Mais l'esprit, le cher et redoutable esprit des Français a ses pentes glissantes. Il y a les femmes, il y a le vice, il y a l'entraînement de l'art d'écrire et de dire. La plume est femme, la parole aussi... Ce sont les femmes qui entr'ouvrent au fléau les portes de la France.

« La sœur du roi, la Marguerite des marguerites, abrite et réchauffe la couleuvre des couleuvres, l'ouvrier véritablement fort dans le mal qui donnera à l'hérésie son masque philosophique et son déguisement de modération : Jean Calvin qui a déjà réformé Luther et qui sera réformé par mille autres, car l'histoire du protestantisme n'aura qu'une ligne ou plutôt qu'un mot incessamment raturé et rechargé : Réforme, c'est-à-dire révolte : réforme de la réforme, révolte contre la révolte, hérésie dans l'hérésie, cohue de schismes, croissant et multipliant à travers le schisme comme la profusion des mauvaises herbes dans le champ du mauvais laboureur...

« .....J'ai fait promesse de bâtir une chapelle (ne vous étonnez pas, nous en bâtirons beaucoup, et aussi des églises !) au lieu même où fut commis, dans Paris, contre la Vierge la première profanation luthérienne. Elle eut lieu sous mes yeux dans la rue Saint-Antoine et vous connaîtrez l'endroit en voyant creuser les fondations du sanctuaire. La horde sacrilège était conduite par un page à la livrée de la duchesse d'Etampes, l'amie du roi, celle qui réforme aussi, non point sa vie impure, mais le vieil honneur de sa race en vendant sa foi trahie et son roi trompé aux intrigues de l'Angleterre.

« En France, l'erreur se propage sous la faveur de ces deux femmes, assises aux marches mêmes du trône et à qui Dieu avait prodigué ses dons. Les livres impies pullulent dans les écoles, le premier blasphème imprimé de Calvin a été envoyé sous reliure dorée à celle qui le pouvait si aisément glisser dans l'alcôve même du roi. Grâce à ses importunités, le roi a fait du luthérien Nicolas Çop un recteur de l'Université de Paris et, à la dernière fête de la Toussaint, ce maître de Calvin, devenu son serviteur, remerciait le roi en prêchant publiquement l'insurrection non seulement contre le Vatican, mais encore contre le Louvre...

« Est-ce tout, cependant, à la fin ? Non. Cette année même, Calvin qui n'a pas la bravoure de Luther et à qui sa conscience bourrelée montre sans cesse le spectre du danger personnel, fuyait Paris. Où s'est-il réfugié ? A la cour de Nérac, auprès de Marguerite de Valois, reine de Navarre !

« Et de là il essaie de transporter l'erreur dans la catholique Espagne ! et d'un autre côté, le poison, partant de la Suisse et traversant la Savoie, pénètre dans le Piémont, toujours hostile au Saint-Siège ; il est propagé par Renée, duchesse de Ferrare, fille de Louis XII, presque aussi folle de Calvin que Marguerite de Valois elle-même et qui donne la main à Jean Valdez, favori du vice-roi de Naples, dont les émissaires se glissent jusque dans Rome !...

« Là, dans la ville éternelle, le Vicaire de Jésus-Christ, assis sur son trône abandonné et les mains levées vers le ciel, voit le déluge monter, monter sans cesse, soulevant de toutes parts la marée des mensonges, et approcher, et se ruer à la fois de tous les points de l'horizon pour envahir le cœur du catholicisme, le dernier boulevard de la foi, de l'autorité et de la vérité...

« .....Je ne vous ai rien appris, mes fils et mes amis ; le mal est si éclatant que chacun le peut voir même en fermant les yeux, comme l'ardente lueur des incendies pénètre à travers les paupières closes. Ce que j'ai voulu vous montrer, c'est le nombre et la force des bataillons ligués contre la foi. Jamais pareil rassemblement d'hommes ne s'est fait ici-bas. La foi, cependant, sera-t-elle vaincue ?

« Il ne se peut.

« Qui la défendra ? Jésus. Où est l'armée de Jésus ? A Rome et en France.

« L'armée de Rome est-elle nombreuse ? Non

« Est-elle forte ? Oui.

« Et l'armée de France ?

« Elle est ici, comptez-là !

« Six jeunes hommes et un mutilé qui va être demain un vieillard : sept âmes en tout.

« L'armée de France ne contient qu'un Français. Ne la méprisez point, car en elle et par elle Dieu fera de grandes choses.

« Pendant que vous m'attendiez, accusant mon silence, l'humilité de ma prière m'élevait jusqu'à ces hauteurs d'où l'on aperçoit les jours à venir. J'ai lu notre histoire dans le secret de Jésus. Dieu nous accepte pour ses soldats. Il m'a montré le champ de bataille immense où l'autre étendard marche contre son étendard. J'ai vu cela.

« J'ai vu le monde entier descendre dans l'arène ; je vous ai vus, je me suis vu...

« ...Je ne vous interroge pas pour savoir si votre volonté est de combattre. A quoi bon ? Je sais que votre volonté s'abandonne à la volonté de Dieu...

« Et je sais que vous êtes les « compagnons de Jésus » ; vous aurez ce nom, comprenez-moi et vous ne le prendrez pas, Dieu vous le donne.

« ...Vous aurez des heures de triomphe si splendide que la haine jalouse s'élèvera en tourbillon autour de vous comme l'eau frémit et fume quand elle donne la trempe au fer rouge.

« Et vous aurez des revers si terribles que vos ennemis mettront leur talon sur ce qu'ils croiront être votre cadavre.

« Alors, vous ne les frapperez pas, et pourtant ils seront terrassés... Jamais vous ne frapperez.

« Votre loi est de ne point frapper, et vous vaincrez par cette loi.

« ...Comment s'appelle l'ennemi ? — Il a nom Révolte.

« Où est la révolte ? Dans l'hérésie qui est le mensonge.

« Comment combattre la révolte et l'hérésie ? Par l'autorité qui est la vérité.

« Où sont l'autorité et la vérité ? — Dans l'Eglise avec la liberté qui est le droit de vivre et de mourir selon la loi de Dieu pour renaître dans la gloire de Dieu.

« L'Eglise est-elle attaquée ? Oui, de toute part.

« L'Eglise a-t-elle besoin d'être défendue ? — Pour elle-même, non, car elle est assurée de vivre sous la promesse de Jésus-Christ. Oui, dans l'intérêt de ce qui n'est pas l'Eglise, et surtout dans l'intérêt des ennemis actuels de l'Eglise qui reviendront à l'Eglise, ou qui mourront, puisque, hors de l'Eglise, il n'y a point de salut.

« Nous ne voulons pas qu'ils meurent.

« Comment donc défendre l'Eglise, c'est-à-dire la possibilité du salut pour ceux qui ne connaissent pas l'Eglise et pour ceux qui persécutent l'Eglise ? En opposant l'obéissance à la révolte, l'abnégation à l'égoïsme, le sacrifice libre à l'esclavage des convoitises qui jamais ne peuvent être assouvies : c'est-à-dire en faisant des chrétiens.

« Comment se font les chrétiens ? Par la parole de Jésus-Christ, rappelée aux hommes, enseignée aux enfants et aux infidèles.

« Le règne de la force brutale ne finira jamais ; l'épée ne sera brisée que par le canon, jusqu'à ce qu'une force plus brutale encore mette le canon en poussière, mais en regard de ces puissances inertes qui servent aveuglément la justice de Dieu et la perversité des hommes, une autre puissance s'élève qui a nom la pensée.

« Elle ne date pas d'hier, puisque l'Evangile est âgé de 1500 ans, mais ce siècle où nous sommes commence à jeter la pensée écrite et parlée en pâture à l'avidité du vulgaire.

« En soi, cela est bon, seulement le mal toujours éveillé, prenant l'avance sur le bien qui toujours dort, s'est emparé de cette arme pour relever sous d'autres noms l'idole judaïque et l'autel des faux dieux.

« Il faut s'opposer à cette trahison du savoir perverti envers l'ignorance qui ne peut se défendre.

« Nous ne serons pas les guerriers de l'épée, mais de la parole ; nous prêcherons les hommes, nous enseignerons les enfants, nous ferons des chrétiens par la prédication et par l'éducation.

« Moi qui ai reçu des leçons de vous tous et qui suis le moins instruit parmi vous, j'ai du moins la science des humbles et vous m'avez choisi pour diriger vos cœurs, sinon vos intelli-

gences, supérieures à la mienne. Pourquoi ? Parce que vous avez vu ma conscience où il n'y a que le nom de Jésus brûlant comme un flambeau.

« J'ai étudié à Barcelone, à Salamanque, à Alcala et surtout à Paris : qu'ai-je appris ? La langue du doute, mais il n'y avait plus de place où mettre le doute en moi. Jésus débordait et ma confiance en Dieu a grandi de toutes les défiances des hommes.

« J'ai admiré les éloquents et les savants, j'ai bu la philosophie ou la poésie qui coulait de leurs lèvres, et j'ai dit au fond de mon âme l'oraison de mon Père des cieux, enseignée par l'homme-Dieu lui-même à ses apôtres. C'est la poésie infinie et c'est la philosophie éternelle.

« J'ai entendu Buchanan, l'Ecossais qui chante comme Virgile, Latomus le profond, Gombaut le vaste, Guillaume Budé l'universel, Danès et son maître Lascaris qui auraient pu converser avec Platon dans la pure langue d'Homère, Ramus si clairvoyant à découvrir les défaillances d'Aristote, et si incapable de reconnaître ses propres faiblesses ; ils parlaient haut, tous ces nobles esprits, mais par dessus leurs voix sonores j'écoutais la voix de mon Dieu qui me disait de croire, d'espérer, d'aimer et d'abandonner mon âme aux merveilles de sa miséricorde.

« Et j'aimais, et j'espérais, et je croyais chaque jour davantage, savourant les joies de la foi au milieu même des négations les plus audacieuses, appréciant le grand bonheur d'espérer d'autant plus que j'étais entouré de découragements plus doctes, et jetant vers les cieux le cantique de mon immense amour par-dessus les lamentations de leurs haines.

« Car tout blasphème est un cri d'angoisse, arraché par la brûlure d'un remords !...

« Depuis l'heure trois fois bénie où Dieu me visita sur mon lit de blessé, je cherche ma voie, le chemin qui doit me conduire à mon but si passionnément désiré : la plus grande gloire de Dieu, c'est-à-dire le plus abondant salut des hommes.

« Sur ce chemin, ma pensée a parcouru trois étapes.

« Dans ma grotte de Manresa, je me consacrai à l'aumône et à la prière, puissants moyens qui furent les armes des premiers solitaires. Je ne connaissais pas encore la maladie de notre âge et pourtant quelque chose murmurait en moi : « Ce n'est pas assez. »

« La Mère de Jésus que j'implorais sans cesse m'inspira le

besoin de visiter le Calvaire ; tout le long de la route, j'entendis une furieuse menace, faite du nom de Luther. L'espoir du combat naquit en moi.

« Ce fut la seconde station de mon voyage.

« Et le combat dont je parle était celui-là même que j'ai défini tout à l'heure : le combat qui ne frappe point et qui se livre en faveur de l'adversaire, le combat surnaturel de la charité.

« Et déjà, je pensais : « Combien peu croiront à la sincérité d'un pareil effort qui renverse tout l'équilibre des vertus humaines ! Rien pour rien, telle est la loi du monde.

« Et j'écoutais par avance la grande clameur qui m'enveloppait, disant : « Hypocrite ! hypocrite ! hypocrite ! »

« C'est l'outrage le plus dur à supporter. J'ai encore dans un coin de mon cœur mon orgueil de capitaine. « Hypocrite ! hypocrite ! » que je vive abreuvé de cette injure, que je meure enseveli dans ce cri, mon Seigneur et mon Dieu, et que ma honte soit votre gloire !

« Cependant, pour prêcher comme pour enseigner, il faut savoir ; j'étudiai, et en étudiant, j'écoutais la voix mystérieuse que j'avais entendue à Manresa et qui murmurait toujours les mêmes paroles : « Ce n'est pas assez. »

« O Vierge ! disais-je, mère immaculée, que faut-il encore ? et n'obtiendrai-je point que mon divin Maître me fasse connaître sa volonté ? »

« .....Je suis arrêté ici par un respect, par un bonheur et par une douleur. Il en est ainsi chaque fois que la révélation des faits mystérieux et miraculeux qui ont marqué mon temps d'épreuve vient au bord de mes lèvres... Etais-je digne de voir et d'entendre ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ! O Jésus de piété et de pitié ! trésor des pauvres, gloires des humbles, le jour même où pour la première fois je touchai la main de Pierre Lefèvre, qui devait être le premier consacré parmi nous, ma force grandit, mon espoir doubla, et l'idée de notre association ayant surgi en moi, jamais plus la voix ne me dit : « Ce n'est pas assez. »

« C'était assez : avec l'idée d'association, le plan se fit jour dans ma pensée.

« Je suis un soldat, je ne pouvais rêver qu'une armée. Ne me souvenais-je pas d'ailleurs d'avoir vu dans mes premières extases ces prodigieuses multitudes qui marchaient dans l'ombre

contre la lumière de la Croix et le choc mystique des deux étendards dans la plaine qui n'avait point de bornes ?

« Mon armée existait, quoique je fusse seul encore avec Lefèvre à qui je n'avais rien dit.

« Vous vîntes, les uns après les autres, mes amis et mes fils, et je vous enrôlai à votre insu. D'autres aussi se présentèrent, mais je m'arrêtai à sept.

« L'heure présente ne veut pas plus. Ce que l'avenir demande, Dieu le dira.

« Nous sommes sept contre des millions d'hommes, infidèles à Dieu. Les millions d'hommes qui restent fidèles à Dieu ne seront peut-être pas avec nous.

« Nous ne connaissons pas nos amis qui nous ignorent ; mais nous connaissons nos ennemis et nous nous ferons connaître à eux.

« Nous n'avons ni autorité ni mission, et nous n'avons qu'un droit, celui de nous donner nous-mêmes sans exiger rien en retour. Notre force est dans l'absence de toute force. Nous ne voulons ni armes, ni subsides, ni remparts, ni quoi que ce soit de périssable.

« Nous aurons tout en Jésus-Christ.

« Nous irons comme le divin Maître allait par la Judée, les mains ouvertes, le cœur à nu. Nous sommes aujourd'hui ce que j'étais hier, moi tout seul, la compagnie fondée pour porter la Croix de Jésus.

« Chacun de nous tombera le long du chemin, écrasé sous le poids de ce fardeau terrible et doux, c'est certain, mais qu'importe ? L'œuvre vivra et grandira — je le sais.

« La Compagnie de Jésus vaincra en Jésus, par Jésus.

« Elle arrêtera le progrès de la désertion qui désole le temple, elle comblera les trop larges vides qui se sont faits dans les rangs des fidèles :

« N'en doutez point, cela sera.

« L'antiquité est une fable sublime : Orphée allant chercher son amour jusque dans la mort. Nous ferons comme Orphée ; la Compagnie de Jésus ira chercher les victimes de l'apostasie jusque dans l'enfer des apostats, elle ravira ces chères âmes à la mort, et plongeant au plus profond des abîmes, elle essayera, puisse-t-elle réussir ! d'arracher au suprême malheur l'âme de l'apostat lui-même !...

« Il y a déjà quelques égarés qui hésitent et qui demandent où est le droit chemin, nous le leur dirons et c'est peu ;

« Mais il y a aussi des multitudes de petites âmes qui naissent, les enfants, les bien-aimés enfants, ceux de qui Jésus disait : « Laissez-les venir à moi », nous prendrons les enfants par la main et nous les mènerons à Jésus ; c'est peu encore pour le présent, quoique ce soit beaucoup pour l'avenir.

« Mais il y a ces autres multitudes d'âmes impossibles à nombrer comme les grains de sable des plages, qui vivent dans les ténèbres au-delà de l'Océan... Xavier, voilà votre œil qui brille : je sais que votre grand cœur saigne au récit des voyageurs qui montrent le joug du démon pesant sur les Indes, sur le Japon, sur la Chine, sur les contrées africaines, sur l'Amérique, sur la plus vaste moitié de la terre en un mot...

« Vous irez, Xavier ; nous irons, la Compagnie de Jésus ira ; elle paiera au prix du sang de ses martyrs autant d'âmes que l'Eglise en a perdu dans le naufrage de la Réforme, et le double, et le triple : de telle sorte que le bercail du bon pasteur se remplira et regorgera...

« ...Louons Dieu. Nous sommes l'armée de Dieu. Je dis « nous sommes », car l'œuvre est fondée ; elle existe depuis que ma pensée n'appartient plus à moi seul et qu'elle passe de mon âme dans les vôtres. Nous naissons. Ici est le berceau d'une force. L'âge de cette force se comptera pour les hommes à partir de tel fait qui la sanctionnera : pour nous, elle date de ce jour consacré à l'immaculée Reine des anges. Nous savons qu'à partir de l'heure présente nous sommes les soldats de la prière, du renoncement et de la charité.

« Il faut un général à toute armée, nous aurons un général qui sera notre chef terrestre. Rien au monde ne sera plus vaste ni plus complet que son autorité, si ce n'est notre liberté.

« Et cette liberté, réunie à cette autorité, formera un tout qui sera la parfaite obéissance, seul remède qui se puisse opposer à la fièvre du temps.

« L'obéissance dont je parle ne se peut définir qu'en nommant Celui à qui elle sera due, dans la même mesure et au même titre, aussi bien par notre supérieur général que par le dernier d'entre nous. Ce Chef suprême, nous ne le chercherons

point ici-bas, mais dans le ciel : ce sera vous, ô Jésus-Christ Notre-Seigneur !

« Toute autorité chez nous viendra de vous et s'exercera en vous ; toute obéissance remontera jusqu'à vous.

« Vous obéir, ô Dieu ! c'est être libre, et commander en votre saint nom c'est obéir.

« L'arbre de la foi, l'arbre de la Croix a pour branches symétriques l'autorité et l'obéissance : elles portent toutes deux le même fruit, qui est la liberté.

« Commander, obéir : deux faces du même sacrifice ! deux sens du même mot, amour ! Jésus, Seigneur, sous votre niveau celui qui commande est le plus humble. Il est serviteur entre les serviteurs ; il appartient à ceux qui vous appartiennent et ainsi seulement, ô Dieu sauveur ! en vous, par vous, l'abnégation du pouvoir et le dévouement de l'obéissance peuvent s'unir dans le baiser qui enfante la liberté...

« Nous sommes sept aujourd'hui ; demain, nous pouvons être mille. Il faut que notre chef terrestre soit fort dans la main du divin Maître, sous le regard du Père commun des fidèles.

« Notre maison ne sera point bâtie en vue de l'intérêt humain, et cependant notre maison prospérera, même de cette façon qui ne rentre ni dans la vocation de l'ordre, ni dans son effort, mais qui poura être nécessaire, selon les temps, à l'accomplissement de son œuvre providentielle.

« Je sais cela, je le vois et je l'affirme.

« Je sais, je vois, j'affirme que le chef terrestre de notre ordre, le général de notre pacifique armée sera puissant parmi les grands de la terre, du fond même de son humilité. Il le faut, cela sera. Aussi vous le choisirez « *intimement uni à Dieu* (1) « tant dans la prière que dans toutes ses autres actions, afin « qu'il soit en mesure de puiser à la source même l'abondance « de grâce qui par lui doit s'épancher dans tout notre corps. »

« Il doit de plus prêcher par son exemple la pratique de toutes les vertus, « surtout la *splendeur de la charité* » ; on devra voir en lui « la mortification intérieure, la modestie extérieure, « la circonspection de paroles, une sévérité tempérée de dou-

---

(1) S. Ignace, *Constitutions*, part. IX.

« ceur, un courage invincible » s'inspirant de la parole de l'apôtre saint Paul : « C'est quand je suis faible que je suis fort (1).

« Quant à ce qui est la force selon le langage humain : la science, l'intelligence, le discernement, la prudence des affaires, Dieu y pourvoira, parce que notre chef sera « le serviteur que le Seigneur a nommé », *quem constituit Dominus*, pour commander à la famille... « Il a l'air d'être au-dessus, mais il est réellement au-dessous. La famille porte et pèse sur lui, et il peut dire : « Vous avez placé, Seigneur, les hommes sur nos « têtes, *imposuisti homines super capita nostra...* (2). »

« Du dehors l'autorité qui va être confiée par nous, en Jésus-Christ, à ce père de famille, paraîtra si haute et si large qu'on dira : « Rien de pareil n'a existé jamais, c'est un troupeau d'esclaves menés par un tyran » ; et d'autres iront plus loin encore, disant : « *C'est un despote assis sur des cadavres !* »

« *Singuliers esclaves que ceux qui ne reconnaissent au-dessus d'eux que Dieu seul !* (3) »

« Et quiconque s'attaquera à la religion du Christ verra remuer ces cadavres !

« Non, ceux qui parleront ainsi se tromperont ou calomnieront : il n'y aura dans notre maison ni tyran ni esclaves, ni cadavres. Il n'y aura que des chrétiens vivants et libres.

« A l'origine de ce pouvoir magnifique, en effet, de vigueur et d'étendue, l'élection posera sa garantie, et pendant sa durée entière il sera soutenu, pondéré et contrôlé par le regard de la famille assemblée. Jamais de courtisans autour de lui : des conseillers, des aides, des juges ! Son œuvre sera l'application de lois certaines et stables qu'il n'aura pas faites, qu'il ne saurait ni éluder ni abolir.

« Il pourra tout, c'est vrai, pour le bien, mais il ne pourra rien pour le mal.

« Il pourra tout :

« Pour la plus grande gloire de Dieu,

« Pour le meilleur service des âmes,

« Pour la sanctification de ses frères,

« Pour le sacrifice de soi.

---

(1) *Quum enim infirmor tunc potens sum.* II ad Corinth. XII, 10.

(2) Paroles du P. de Ponlevoy, citées dans l'admirable livre du P. de Gabriac, p. 357 de la *Vie du P. de Ponlevoy.*

(3) S. Ignace, *Constit.*, part VI.

« Il ne pourra rien contre la vérité,
« Rien contre la justice,
« Rien contre la charité,

« Il aura au-dessus de soi, ce pouvoir qu'on représentera comme absolu : Dieu, le vicaire de Dieu, la loi extérieure, c'est-à-dire l'Etat, la loi intérieure, c'est-à-dire la Règle, — et la famille elle-même, obéissante, mais souveraine.

« Nous sommes l'armée de l'autorité, nous aurons l'autorité. Nous la voulons aussi grande et plus grande que jamais ne l'eut réunion d'hommes ici-bas, mais nous voulons la liberté : nous l'aurons aussi sincère et plus large que jamais ne l'eut société humaine, parce que nous ne serons rien dans notre maison où Dieu sera tout.

« Jésus-Christ est notre commencement, notre milieu et notre fin.

« Nous voyons Jésus-Christ dans notre général ; notre général voit Jésus-Christ en nous : *Christus omnia in omnibus.*

« C'est ainsi que notre Maître céleste m'a donné pour vous un héritage qui est la Règle de Jésus, assez vaste pour contenir à la fois la parfaite autorité et la parfaite liberté, dans la mesure que comporte le douloureux passage de l'homme ici-bas.

« Je vois cela, je le sais, je l'affirme....

« Nous sommes sept, nous pouvons être cent mille. A travers nos rangs, si épais et profonds qu'ils soient, la Règle, permettant de pousser l'autorité jusqu'à sa dernière puissance, gardée qu'elle sera contre tout excès par le contre-poids de la liberté, pénétrera notre corps tout entier de cette vie et de cette force que la guerre nomme la discipline, forme amoindrie et convenue de l'absolu qui est l'obéissance. Notre armée de la paix aura pour discipline l'abandon même qui n'est dû par l'homme qu'à Dieu et que nous transporterons volontairement à un homme qui sera pour nous la figure du Fils de Dieu.

« ...C'est l'heure ou jamais d'opposer au flot souillé une digue faite de poitrines pures. La prière ne suffit plus, il faut l'œuvre. D'autres se sont rassemblés autrefois pour imiter Marie de Béthanie dans sa pieuse contemplation aux pieds de Jésus.

Heureux étaient ceux-là ; louons-les, ne les imitons pas.

« Nous serons, nous, les enfants de Marthe qui s'efforce. Nous serons des prêtres en même temps que nous serons des religieux, et nous accomplirons le travail des prêtres. L'étude, le confessionnal, la chaire, l'école et l'aumône du pain tant spirituel que temporel, voilà notre tâche !

« Combattre le mal présent, préparer le bien à venir, porter la prédication au plus épais du schisme, et partout où la vérité est attaquée, aller chercher l'ignorance et l'erreur jusqu'aux confins de la terre, apprendre aux petits à épeler, aux adolescents à croire, aux jeunes gens à penser ; aux hommes, aux femmes, à tous à aimer Dieu, la patrie, la famille ; enseigner aux puissants la clémence, aux faibles la résignation, compagne de l'espérance, aux riches la générosité, aux pauvres le pardon, à tous encore, à tous la sainte loi de charité, voilà notre vie !

« A la révolte nous opposerons notre vœu d'obéissance, à l'égoïsme avide notre vœu de pauvreté, à l'ambition et à l'orgueil notre vœu d'humilité.

« Ni pour prier, ni pour célébrer, ni pour prêcher, ni pour enseigner, nous ne recevrons jamais d'argent de personne et on nous le reprochera, car nous aurons d'autres ennemis que les ennemis de l'Eglise.

« Malgré l'absence de tout salaire, notre pauvreté élèvera d'immenses demeures et distribuera de larges aumônes.

« On sétonnera de cela, et nous serons accusés. Nous irons en avant, tête baissée, comme si l'insulte n'était pas, et nous aimerons ceux qui nous auront outragés comme nous-mêmes, pour l'amour de Dieu.

« C'est ici, mes amis et mes fils, le difficile à faire, mais c'est surtout l'impossible à croire. La loi qui ordonne de tendre l'autre joue est inhumaine et répugne si fortement au cœur de l'homme, que l'homme, en face de cette loi accomplie, voit et verra toujours l'hypocrisie dans le sacrifice impossible ou la lâcheté dans l'héroïsme qu'il ne saurait comprendre.

« Jamais l'homme, en dehors de Dieu, n'admettra qu'il faille mille fois plus de vaillance pour boire l'amertume de l'outrage que pour la cracher à la face de l'insulteur.

« Pour les hommes, à cause du miracle de notre pauvreté, nous serons des larrons ; à cause du miracle de notre charité,

nous serons des hypocrites ; à cause du miracle de notre humilité, nous serons des lâches.

« Gloire à Dieu !

« Notre mort même ne désarmera ni la raillerie, ni l'injure ; il sera dit de nous, comme il fut dit du divin maître Jésus, que nous avons « soutenu notre rôle jusqu'au bout », et que notre dernier soupir est notre dernier mensonge. Gloire, gloire à Dieu seul !

« Nous sommes les compagnons de Celui que l'opprobre glorifie. Louange au Seigneur ! De même que notre dénuement sera une opulence, et notre lâcheté un courage surnaturel, de même notre écrasement sera une incomparable puissance.

« Sous les pieds de nos ennemis, les rois et les peuples viendront nous chercher. Seigneur, détournez de nous l'orgueil, sur les marches des trônes comme au fond de notre misère ! Gloire à Dieu ! Toute gloire à Dieu ! A la plus grande gloire de Dieu !... »

...Il se mit à genoux et les six l'imitèrent.

Aucun d'eux n'avait encore parlé.

Ignace éleva ses mains jointes et dit en latin:

— Jésus très-patient,

Les autres répondirent de même :

— Ayez pitié de nous.

— Jésus très-obéissant,

— Ayez pitié de nous.

— Jésus doux et humble de cœur,

— Ayez pitié de nous.

— Prions. — O Dieu qui, par l'intercession de la Vierge immaculée, avez allumé la clarté de l'Esprit-Saint dans l'âme de vos serviteurs, faites, s'il vous plait, que leur demeure ici-bas soit bâtie pour tous et non point pour eux-mêmes, afin qu'ayant donné leur vie au salut des hommes en Jésus-Christ, ils ne cessent jamais d'être persécutés pour votre plus grande gloire, vous qui vivez et qui régnez dans les siècles des siècles.

— Ainsi soit-il.'

Et s'étant signés, ils se relevèrent.

Le jour était grand. Les gens du voisinage montaient les divers sentiers pour se rendre à la messe de l'abbaye-paroisse. Ignace et ses fils prirent à gauche de l'église à travers le champ qui descendait du cimetière à la chapelle du martyr, située au lieu que nous avons dit, et dont les alentours étaient alors déserts. Ils entrèrent seuls dans la crypte qui était préparée pour le saint sacrifice. La tradition fixe à 9 heures le moment où Pierre Lefèvre célébra.

« Après avoir jeûné et prié en commun », dit Crétineau-Joly, « ils se réunirent le 15 août 1534, dans une chapelle souterraine de l'église de Montmartre [1], où la piété croit [2] que saint Denis fut décapité. C'était la fête de l'Assomption de la Vierge. Ignace avait choisi ce jour afin que la Société naquit dans le sein même de Marie triomphante. Là, ces sept chrétiens... que Pierre Lefèvre, déjà prêtre, avait communiés de sa main, font vœu de vivre dans la chasteté. Ils s'engagent à une pauvreté perpétuelle ; ils promettent à Dieu qu'après avoir achevé leurs cours de théologie, ils se rendront à Jérusalem... mais que si, au bout d'une année, il ne leur est pas possible d'arriver à la ville sainte (à cause de la guerre), ils iront se jeter aux pieds du Souverain Pontife (3), pour lui demander l'existence comme ordre et recevoir ses commandements.

Et ce fut tout ; la Compagnie de Jésus était fondée.

(1) Ce qui est une légère erreur.
(2) Et l'impiété aussi, témoin Dulaure.
(3) *Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. I, p. 26.

LES PREMIERS PÈRES

En Dieu tout s'improvise, mais parce que son éternité n'a point de hâte, tout marche en Dieu avec une mûre gravité. Entre la première pensée conçue ou plutôt reçue par inspiration dans la grotte de Manresa et la première parole prononcée sur ces sommets prédestinés de Montmartre qui dominent Paris et du haut desquels, demain, le merveilleux temple, voué au Cœur de Dieu, avertira le monde, il y eut un intervalle de quatorze ans.

Ce fut seulement cinq ans après la parole de Montmartre, dans le courant de 1539, que le pape Paul III ayant pris connaissance de la formule abrégée des *Constitutions* du nouvel ordre, présentée par Ignace de Loyola, compara de son regard infaillible la menace du monde à la promesse du ciel, le danger au secours, le rayon naissant de cette lumière à la victoire des ténèbres, et s'écria : « *Hic est Dei digitus !* [1] »

Il fallut encore une année pour arriver à la promulgation de la bulle *Regimini militantis Ecclesiæ* (2) qui institua canoniquement la Compagnie de Jésus.

A ceux qui s'étonnent de ces délais tant prolongés, on peut répondre par le texte même des *Constitutions* où saint Ignace prend autant de loisir et accumule autant de précautions pour faire un seul Jésuite que pour créer l'ordre tout entier.

Cest une chose belle, en effet, et qui ne saurait être trop

---

1. « Ici est le doigt de Dieu. »
2. 27 septembre 1540.

remarquée que le respect de saint Ignace pour son œuvre en tant qu'instrument destiné par lui au service spécial et immédiat de Jésus. Jamais ordre n'avait exigé, pour assurer la vocation et attester la capacité de ses membres, un tel luxe de longues et difficiles épreuves.

Ici l'effort vraiment infatigable et la patience abondamment exercée sont les aides et les témoins de la grâce. Tout vient de Dieu, mais par le dur labeur de l'homme.

Comptons : il faut deux ans de noviciat *sans études* (ce qui suppose une somme quelconque d'études préalables) pour arriver au grade de *scolastique* ou d'écolier, comportant deux ans de rhétorique (et lettres), trois ans de philosophie (et sciences) et un an au moins de régence (1) ; puis viennent quatre ans et quelquefois six ans de théologie, puis enfin, l'année de dernière probation, épreuve définitive, subie dans la retraite, après laquelle on est admis « profès » ou membre parfait de la Société de Jésus : ce qui donne, selon le P. de Ravignan, cité dans l'excellent livre de M. Ad. Archier, un *minimum* de quatorze ans pour le noviciat effectif, — en souvenir peut-être du laps de temps pareil qui, dans la vie de saint Ignace, sépare Manresa de Montmartre.

Un autre témoignage de la lenteur réfléchie qui présida aux premières opérations d'Ignace et de ses fils, c'est qu'entre le vœu de Montmartre et la visite au chef de l'Eglise, Jésus n'admit que trois recrues nouvelles dans sa Compagnie, ce qui portait le nombre total des affiliés à dix. Les trois conscrits, qui devaient être non moins célèbres que leurs anciens, après le temps, avaient nom Claude Le Jay, d'Annecy, Jean Codure, du Dauphiné, et Paschase Brouet, de Picardie.

Ils accomplirent à pied, le chapelet au cou et le cantique aux lèvres, avec Lefèvre, Xavier, Laynez, Rodriguez, Bodadilla et Salmeron, ce long et vaillant pélerinage à travers l'Allemagne protestante qui les mena jusqu'à Venise où Ignace les attendait et d'où, après avoir reconnu l'impossibilité de gagner Jérusalem, ils partirent pour se rendre à Rome, auprès du Pape.

Là, malgré la bonne volonté du Saint-Père, ils allaient se heurter contre de graves obstacles et il semble que la répugnance étrange et obstinée qui devait faire échec dans l'avenir

(1) On nomme ainsi le professorat exercé par le jeune religieux.

toujours et partout à l'effort de la Compagnie de Jésus, naissait en même temps qu'elle et même avant elle.

Rome était alors en défiance légitime contre certains ordres religieux dont la décadence avait fourni tant de prétextes à la rébellion et dont les membres apostats désertaient l'armée de la foi pour grossir effrontément le bataillon de l'hérésie. Le mal était si grand dans les cloîtres et la chute si profonde que le cardinal Guiddiccioni, celui-là même dont Paul III dit en apprenant son décès : « Mon successeur vient de mourir », avait ouvert l'avis de supprimer tous les ordres, à l'exception de quatre.

Ce fut précisément à ce prélat, lumière principale de ses conseils, que le Pape confia l'examen des *Constitutions* d'Ignace en lui enjoignant deux commissaires. Guiddiccioni, dont l'opinion avait sa source dans les malheurs du temps et non point dans l'examen de l'œuvre nouvelle, répondit : « Il n'y a lieu d'autoriser », et son sentiment emporta celui de ses assesseurs.

Par le fait, ce n'était pas à l'heure du grand licenciement qu'il convenait de recruter : ceci, dans la donnée de la logique humaine.

Mais ces dix hommes avaient en eux quelque chose qui n'était pas humain. Au lieu de protester, ils louèrent Dieu et se prodiguèrent à qui voulut les prendre pour le service de Dieu, ne demandant rien jamais et marchant du même pas dans le sentier de leur foi résolue.

Ils se séparèrent docilement, mais pour combattre les sectaires au plus ardent des diverses mêlées : Lefèvre et Laynez à Parme, Bodadilla en l'île d'Ischia, Le Jay à Brescia, envahie par le fléau, Paschase Brouet à Sienne où la révolte éclatait dans les couvents de religieuses, Codure à Padoue, François Xavier et Rodriguez à Lisbonne où ils pressaient déjà les préparatifs de l'expédition qui devait rendre le nom de l'apôtre des Indes si magnifiquement immortel.

Il arriva que le cardinal Guiddiccioni fut comme entouré et harcelé par les voix qui propageaient l'humble renommée de ces ouvriers infatigables travaillant partout à la fois. La Compagnie de Jésus tressaillait et s'agitait en vérité, comme Jean-Baptiste, avant de naître, dans les entrailles de sa mère l'Eglise!

Et le savant cardinal qui avait eu un peu l'incrédulité de Zacharie, ouvrit enfin les yeux. Il prit connaisance de l'œuvre d'Ignace qu'il avait eu le tort de repousser sans la lire, et dès qu'il la connût, comme Zacharie encore, il entonna un cantique.

L'homme qui avait proclamé le premier la nécessité de supprimer la plupart des ordres religieux et d'amoindrir ceux qui seraient conservés, déclara hautement qu'il était bon, opportun et « indispensable » d'autoriser la Compagnie de Jésus pour l'opposer d'un côté à la corruption intérieure, de l'autre aux envahissements du dehors.

La bulle contenait le résumé très net et très exact des *Constitutions*, ce qui donnait une ampleur considérable à l'approbation du Saint-Siège. La pensée d'Ignace était sanctionnée non-seulement dans son ensemble, mais dans ses détails et l'institut devenait comme une création propre de l'Eglise.

Aussitôt la bulle promulgée, il fut procédé à l'élection du général. Le service de la religion tenait la plupart des membres éloignés de Rome. Ceux-là votèrent par écrit. Les autres, Le Jay, Salmeron, Laynez, Codure et Brouet se réunirent autour d'Ignace. Trois jours furent consacrés au jeûne et à la prière pour implorer la lumière de l'Esprit-Saint, et le quatrième jour, à l'unanimité des présents et des absents, Ignace de Loyola fut élu général ou « préposé », pour employer les termes de la bulle.

Ignace devait s'attendre à ce résultat, et pourtant il en fut effrayé. Désobéissant pour la première et la dernière fois, sans refuser tout à fait la charge imposée, ce qui eût été une contravention directe à la règle instituée par lui-même, il combattit du moins de tout son pouvoir la volonté unanime de ses frères et exigea une nouvelle élection qui fut semblable à la première.

A ce coup, il versa des larmes, tant il comprenait énergiquement l'étendue de sa responsabilité, — mais il céda. Il entrait alors dans la cinquantième année, et il était prêtre depuis quatre ans.

« Le jour de Pâques, 17 avril 1540, il accepta le gouvernement de la Compagnie de Jésus. Le 22 du même mois, après avoir visité les basiliques de Rome, Ignace et ses compagnons arrivèrent à celle de Saint-Paul hors des murs. Le général célébra la messe à l'autel de la Vierge, puis avant de communier il se tourna vers le peuple. D'une main il tenait la sainte hostie et de l'autre la formule des vœux. Il prononça cette formule à haute voix s'engageant à l'obéissance à l'égard des missions, telle qu'est est spécifiée dans la bulle du 27 septembre. Alors il déposa cinq hosties sur la patène et s'approchant de Laynez,

de Le Jay, de Brouet, de Codure et de Salmeron qui se tenaient à genoux au pied de l'autel, il reçut leur profession et les communia [1]. »

« Pendant sept années que j'ai vécu dans la maison des Jésuites, qu'ai-je vu chez eux ? la vie la plus laborieuse et la plus frugale, toutes les heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profession austère. J'en atteste des milliers d'hommes élevés comme moi; c'est pourquoi je ne cesse de m'étonner qu'on puisse les accuser d'enseigner une morale corruptrice ». Ces paroles furent écrites bien longtemps après la fondation de l'ordre et je les cite ici parce qu'il a été dit souvent que si la Compagnie de Jésus eut des commencements splendides, la démoralisation ne tarda pas à l'envahir.

Il y avait juste deux cents ans que les Jésuites se battaient au premier rang des champions de l'Eglise quand Voltaire traça ces lignes au mois de février 1746. Elles honorent Voltaire et ne font que rendre justice aux Jésuites que la calomnie traquait alors de toute part.

Voltaire « ne cesse de s'étonner » qu'on les calomnie. Il a l'étonnement facile. Ceux qui sont habitués à suivre le courant, à contrôler les allures de la passion philosophique ou politique un peu partout, mais surtout chez nous, devraient s'étonner bien plutôt que de tels hommes pussent cesser un seul instant d'être calomniés.

Il est d'usage, parmi leurs accusateurs, de mettre la naissance de l'institut hors de cause et d'en saluer les fondateurs avec une apparence de courtoise impartialité. La première heure fut belle et pure et grande, on en convient ; seulement, les suites ne tiennent pas les promesses du commencement, on l'affirme et l'on en gémit.

Nous allons dire brièvement l'histoire de ces lendemains, comme en peu de mots nous avons exposé la simplicité des faits qui préparèrent l'enfantement et accompagnèrent la mise au jour. Seulement, avant de poursuivre ce récit destiné à prendre souvent tournure de discussion historique, je demande

---

1. Crétineau-Joly, t. Ier, p. 60.

la permisssion de faire remarquer un fait qui a son côté assez original :

Chaque époque de la vie sociale des Jésuites participe un peu, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre de leurs détracteurs jurés, du *satisfecit* accordé à l'innocence de leur berceau ; chaque épisode du grand drame qu'ils ont joué comme ordre a ses apologistes dans les rangs de leurs plus passionnés adversaires, et l'on est à tous instants stupéfait d'entendre tel protestant, tel philosophe, tel athée même, défendre les compagnons de Jésus à propos de telle imputation inique dont ils furent les victimes, de sorte qu'on n'aurait qu'à coudre à la suite l'un de l'autre ces plaidoyers spéciaux, ces repentirs de la partialité, ces démentis gaillardement infligés au béotisme du préjugé par le réveil de l'esprit gaulois, pour composer un panégyrique assez bigarré, il est vrai, mais tout particulièrement curieux et complet, de la postérité de Loyola.

Tout le monde a fait comme Voltaire, une fois en passant. Tout le monde, après avoir condamné et bafoué les Jésuites en général abondamment et de bon cœur, s'est écrié un beau jour, en face d'une erreur par trop grossière ou d'un chef d'accusation dont l'absurdité dépasse les bornes : « Halte-là ! tout le reste est vrai, mai *ceci* je ne l'admets pas ! »

Or, il se trouve que « ceci » étant « cela » pour tel critique et réciproquement pour tel autre, ceci et cela y passent, c'est-à-dire tout !

En cherchant bien, vous trouveriez des bribes d'apologie jusque dans les archives de Port-Royal, bien mieux fournies d'injures pourtant que la boutique même de l'Encyclopédie.

Et s'il en est ainsi des assaillants de métier, que pourra-t-on dire des gens du monde ?...

Ici j'hésite et n'oserai plus me montrer également affirmatif.

Dès qu'il s'agit d'indifférents, il faut toujours compter avec un élément beaucoup moins loyal encore que la passion : quelque chose de fuyant et de volontiers perfide qui se nomme poliment la prudence et franchement la poltronnerie.

Jamais vous n'entendrez un indifférent, bourgeoisement sage, défendre les Jésuites, à moins d'y être porté par quelque fait particulier. Les sages de cette sorte abandonnent les Jésuites par bonté d'âme et « pour sauvegarder la religion ».

Ils savent l'histoire de cette bonne mère de famille, en Russie, qui, voyant son traîneau poursuivi par une bande de loups

dans la neige, leur jetait de temps en temps un de ses petits « pour sauver les autres ».

On leur a dit que cette bonne mère, ayant ainsi jeté le dernier, fut sauvée.

Ce n'est pas vrai. On leur a menti.

Moi, je leur affirme, sur l'honneur, qu'elle fut mangée et que ce fut bien fait.

La sagesse des sages dont je parle, s'appelle l'intérêt. L'intérêt se compose d'un peu de religion, pas beaucoup, de l'honnêteté qu'on a, et je la suppose parfaite, du rang qu'on occupe, de la fortune dont on jouit et de l'existence à laquelle on tient tout naturellement.

Les loups sont autour de tout cela, chez nous comme en Russie, et galopent.

Si on jette les Jésuites aux loups, il reste la religion, l'honnêteté, le rang, la fortune et la vie ; — et quand même on devrait jeter la religion, il resterait l'honnêteté qui suffit pour vivre, avec la fortune et le rang.

Si les loups s'attaquaient à l'honnêteté....

Ecoutez ! c'est bien vague, comment l'entend-on l'honnêteté ? Il y en a tant de sortes ! Et il faut bien amadouer les loups.

Le rang, par exemple, ah ! c'est sérieux ! il est temps de se défendre. On défendra son **rang, si l'on peut.**

Et on mourra plutôt que lâcher sa fortune !

C'est le mot : ON MOURRA !

On mourra de la première concession faite, qui a encouragé les loups.

Cependant, pour les indifférents, tout aussi bien que pour les croyants et même les athées, qu'est-ce qu'un Jésuite ?

C'est un religieux.

Et qu'est-ce qu'un religieux ?

C'est un homme qui, pour se rapprocher du Dieu qu'il croit, accomplit de son plein gré certains sacrifices, accepte volontairement certains devoirs déterminés par une règle et assurés par des vœux que consacre l'approbation solennelle d'une autorité admise par la loi des pays catholiques et qui a nom l'Eglise.

Au point de vue purement humain, quoi de plus légitime ? Quel usage plus manifestement licite un citoyen peut-il faire de sa liberté ? Sous quel prétexte, de quel droit l'exercice de cette liberté serait-il gêné ou restreint ?

Il vous paraît utile et convenable de rechercher les biens de la terre, c'est votre droit ; il me plait à moi de les fuir, c'est mon droit.

Il vous paraît utile et convenable de fonder une famille, fondez, vous avez droit ; mais moi, je veux renoncer aux joies du foyer par dévouement à Dieu et aux hommes, mon droit est égal au vôtre.

Il vous paraît utile et convenable de garder votre pleine indépendance, c'est permis ; mais moi, j'ai peur de la mienne et je la borne, est-ce défendu ?

Non certes, à moins d'imaginer une tyrannie d'espèce à la fois si imbécile et si odieuse qu'on est obligé, pour en cueillir quelques rares exemples, de feuilleter dans le tome le plus souillé de nos annales, ses pages les plus effrontément salies.

Ainsi parle le simple bon sens, la raison fait chorus, la foi enchérit, l'Eglise approuve. Et que dit l'histoire ?

Nie-t-elle que la vie moderne soit sortie du Christ ?

Non. L'histoire nous montre les premiers chrétiens de Jérusalem déposant leurs biens aux pieds des Apôtres pour vivre en commun dans la pauvreté ; les déserts de l'Egypte peuplés de solitaires ; l'Orient sanctifié par les hommes du désert, l'Occident par les enfants des Augustin, des Benoît, des Bruno, des Dominique, pères de ces familles d'ouvriers qui ont fait la lumière en Europe, civilisé la barbarie, défriché l'inculture, gardé le trésor des lettres, ressuscité les arts, fondé des villes et comblé le monde, et à qui pour tout cela le monde a prodigué les dédains de son ignorance et la haine de son ingratitude.

En tant que religieux, le Jésuite n'est donc ni une nouveauté, ni une monstruosité. Il y avait des religieux avant lui.

Mais on dit : « C'est un religieux *sui generis* ayant un but spécial, une manière d'être qui lui est propre, des tendances, des obligations, des usages qui le distinguent de tous les autres religieux... »

D'accord ! il est Jésuite et non point Chartreux, Bénédictin ou Franciscain, de même que le canonnier est soldat, le cuirassier aussi et le hussard de même, sans cependant que le cuirassier soit hussard, ni le hussard canonnier, ni le canonnier cuirassier.

Le Chartreux prie, dans la solitude, pour le monde qu'il a quitté, le Trappiste sanctifie par la pénitence le noble et rude labeur des champs, le Bénédictin use sa vie dans les arides

recherches de la science, c'est bien ; d'autres s'en vont au-delà des mers, convertir à la civilisation les barbares de l'Asie et de l'Afrique, les sauvages de l'Amérique et de l'Océanie, ou encore, avec non moins de vaillance, ils luttent en Europe pour la vérité contre l'erreur, pour la liberté des âmes contre le despotisme des hommes et la tyrannie des passions : est-ce mal ?

La Compagnie de Jésus n'a jamais nié qu'elle eût une destination particulière.

Sa gloire est d'avoir été instituée dans un but précis et hautement défini : elle est bataillon sacré ou elle n'est pas. Elle s'en vante.

Nous l'avons vu : à partir du XVIe siècle, un immense bouleversement s'est opéré dans les idées ; l'esprit de révolte, semblable à un vent violent, a soufflé sur le monde et, après avoir agité d'abord l'Eglise, il a bientôt ébranlé les institutions politiques et les fondements mêmes de la société.

Ces grands orages, dont nous éprouvons encore les contrecoups, ont, dans l'histoire des noms fameux ; ils s'appellent le Protestantisme, le Jansénisme, le Philosophisme et la Révolution.

Luther armé de sa Bible tronquée, se soulève contre l'Eglise et donne au monde étonné le spectacle de sa victoire, rapide comme un désastre, invraisemblable comme un mauvais rêve. — Mais Luther trouve les Jésuites devant lui et sa victoire recule.

Jansénius dissimule mal, entre les pages d'un *saint Augustin* de contrebande, le bout d'oreille de son Protestantisme hypocrite et bâtard. Les Jésuites lui barrent la route, il ne passe pas.

Les philosophes du XVIIIe siècle lacèrent la Bible, sapent la tradition et prétendent « écraser l'*infâme* ». Les Jésuites se présentent au combat... ils tombent, trahis par l'autorité royale qu'ils défendaient, mais la terre tremble derrière leur chute, l'autorité royale s'abîme, et Dieu, décrété de déchéance, semble détourner ses regards pour ne point voir la reine des nations vautrée dans l'horrible et rouge boue d'une saturnale qui déshonore l'histoire.

Dieu est-il vaincu, cependant ? Non. L'*infâme* est-elle écrasée ? Non. Ceci est impossible aussi bien que cela, — mais les Jésuites ?

Ah ! certes les Jésuites peuvent mourir, ils ne participent ni de l'éternité de Dieu ni de l'immortalité de l'Eglise dans le

temps. — Mais ils vivent. En voulez-vous une preuve ? Comptez leurs ennemis.

Tant de haines resteraient-elles ameutées autour d'une chose qui ne serait qu'un tombeau ?

Or, je comprends ces haines et les gens qu'elles travaillent. Il est naturel, il est presque légitime que les protestants haïssent les Jésuites ; cela se conçoit aussi pour les obscurs débris du jansénisme perclus dans son coin, et encore pour la postérité dépassée des philosophes du XVIIIe siècle, et surtout pour le flot malheureux de ces souffrants éternellement déçus dont la torture est avivée sans cesse par l'industrie des tribuns, — mais les autres ? Mais l'immense majorité de ceux qui, chez nous, ne sont ni protestants, ni jansénistes, ni philosophes, ni tribuns, ni proies des tribuns ?

Ceux-là en viendront-ils jamais à comprendre qu'il est des heures où la vérité, emportée dans la fuite par son traîneau ne doit rien jeter au loup, ni Dieu, ni l'Eglise, ni même les Jésuites, parce que le loup qui a mangé mangera !

Les Jésuites, cependant, ne demandent grâce à personne. Intrépides dans la concience de leur devoir, ils rendent résolûment à César ce qui est à César, à Dieu ce qui appartient à Dieu.

Que voulez-vous qu'ils s'effraient, eux, nés pour le danger et fils de la persécution promise ?

Il faut vivre pour combattre, et la mort dissout tous les vœux, même celui d'héroïsme. Et c'est parce qu'ils ne PEUVENT PAS CRAINDRE DE MOURIR qu'ils vivront.

S'il fallait une preuve à la nécessité de la fondation d'Ignace, on la trouverait surabondante dans la rapidité de son premier développement. Les compagnons de Jésus étaient dix, la bulle d'institution limitait leur nombre à soixante et il s'écoulait à peine quelques mois avant que le souverain Pontife fût obligé de revenir sur cette limitation, dernier vestige des répugnances « préjudicielles » du cardinal Guiddiccioni.

Le cadre si restreint de ce livre ne nous permettra pas de rendre un suffisant hommage à la sainte carrière des dix pre-

miers Jésuites, tous orateurs hautement éloquents, professeurs hors ligne, théologiens accomplis, écrivains remarquables, ardents apôtres de la charité, puissants défenseurs de la vérité ; à peine pourrons-nous suivre chacun d'eux, d'un regard, le long de sa route, avant d'entrer avec la Compagnie dans le courant général des événements.

Loyola, centre et âme de la Société, disparaît presque, quant aux œuvres personnelles, aussitôt après son exaltation. Son action est immense, mais perdue dans le mouvement commun qu'il dirige. Il avait dit dans ses Constitutions : « Le général ne sera point « pour prêcher », ni pour s'efforcer en soldat, mais « pour gouverner ».

Jacques Laynez, admirable esprit qui paraît avoir eu, avec Lefèvre et Xavier, la part la plus intime dans la confiance de Loyola, dont il fut, dit-on, le collaborateur lors de la rédaction définitive de la Règle, fut envoyé d'abord à Venise où la lutte entamée par lui contre l'hérésie présenta un tel caractère d'entraînement que la foule couchait aux portes des églises pour ne point manquer ses prédications. Quand il eut chassé l'erreur de Venise, il obtint les mêmes triomphes oratoires à Padoue et Brescia.

Il m'est arrivé une fois de chercher longtemps le nom de Laynez mal orthographié dans un dictionnaire historique d'ailleurs respectable et recommandé à la jeunesse, au-dessus du nom du chanteur Laïs qui avait un fort bel article. Deux lignes seulement étaient consacrées à Laynez. Il avait été pourtant une des lumières du Concile de Trente, avant d'éclairer le colloque de Poissy, et la noble humilité qu'il mit à refuser le chapeau de cardinal, objet d'ambitions si passionnées, aurait peut-être mérité d'être dite.

Pierre Lefèvre suivit Ortiz, ambassadeur de Charles-Quint, retournant auprès de son maître et les disputeurs d'Allemagne évitèrent constamment toute rencontre avec lui, à cause de la réputation de science et d'éloquence qui le précédait. Il eut néanmoins un lourd travail, couronné d'un résultat considérable, puisqu'il parvint à raffermir la foi des catholiques ébranlés et tourmentés par la contagion qui les enveloppait de toutes parts ; il fut le prédicateur de la cour à Ratisbonne, où les conversions abondèrent autour de sa parole ; il continua son apostolat en Espagne et, revenu sur les bords du Rhin, il professa l'Ecriture-Sainte à Mayence avec un éclat tel et une si grande autorité qu'il put contenir l'archevêque électeur de

Cologne, Hermann de Weide, dont la désertion imminente allait entraîner son troupeau. Merveilleux effet de la charité éloquente ! Avec le troupeau, Lefèvre sauva le pasteur.

Mais à peine a-t-il remporté cette double victoire qu'il fait voile vers le Portugal pour parcourir de nouveau la péninsule tout entière et fonder le collège de Valladodid. La lettre qui l'appelait au Concile de Trente le trouve épuisé par la fièvre au milieu de ses travaux. « Il n'est pas nécessaire de vivre, dit-il, plein de la pensée-mère de l'Ordre, mais il est nécessaire d'obéir », et il part, malgré les supplications de ses élèves, ne s'arrêtant que dans les bras d'Ignace, à Rome, où il vient joyeusement mourir.

Le Jay et Bodadilla l'avaient remplacé en Allemagne où tous deux, imitant le renoncement de Laynez, devaient refuser l'honneur de l'épicospat. Ce fut Le Jay qui répondit aux Luthériens, quand ils le menacèrent de le noyer dans le Danube : « Aborder le ciel par terre ou par eau, qu'importe ? »

Ils avaient jusqu'à de l'esprit !

Salmeron, ce Benjamin des affiliés de Montmartre, perça également sa route à travers les envahissements du protestantisme. Après la mort de Lefèvre, il fut choisi avec Laynez en qualité de théologien du Pape pour assister aux discussions du concile où l'Eglise romaine allait se montrer plus forte et plus vivante que jamais.

Le Jay y prit séance également comme théologien de l'évêque d'Augsbourg.

A peine née, la Compagnie plaçait ses humbles enfants parmi les princes de l'Eglise et ils ne déparaient pas cette élite, car l'évêque de Modène écrivait : « Les Pères Salmeron et Laynez ont parlé sur l'Eucharistie avec un si grand éclat que je m'estime heureux de vivre auprès de ces doctes et saints Pères (1) ».

Le livre qu'on ferait rien qu'avec l'histoire des dix premiers Jésuites serait beau et toucherait de partout aux plus grands événements ecclésiastiques de cette portion du XVIe siècle, quand bien même on n'y parlerait point de François-Xavier.

Avec François-Xavier tout seul, on écrirait un poème qui serait l'ardente épopée de la charité, mais à peine nous est-il possible d'effleurer ici l'abrégé de cette merveilleuse vie.

---

(1) *Hist. de la Compagnie*, Ad. Archler, p. 93.

Dès le commencement ou plutôt avant même que l'ordre fut constitué, Xavier et Rodriguez avaient été appelés par Jean III de Bragance, roi du Portugal, pour porter la connaissance de l'Evangile au-delà de l'Océan.

Nous nous souvenons des paroles dites à Xavier par Ignace, parlant des périls et des joies des missionnaires : « Xavier, ton œil brille... » La vocation apostolique du jeune écolier de l'Université de Paris n'avait fait que grandir depuis ce temps-là. Il accueillit avec enthousiasme l'ordre de son départ et aurait entrepris sa route sans avoir les vêtements nécessaires si Loyola ne lui eût mis son propre manteau sur les épaules.

Il avait gardé toutes les soudainetés de l'enfance quoiqu'il fût un très savant docteur. Cette alliance de vivacité naïve et de grave savoir donnait à toute sa personne un charme pénétrant et quelque chose s'épandait hors de lui qui semblait au-dessus de la nature. Jean de Bragance voulut le retenir à la cour du Portugal, où tous les cœurs étaient gagnés à Dieu par le flot d'amour qui tombait des lèvres du jeune apôtre, mais ce n'était ni aux princes ni à leurs courtisans qu'il destinait les trésors de sa parole.

Il mit à la voile sur un vaisseau de la flotte des Indes, cinq mois avant la signature de la bulle, le 7 avril 1540. Les Pères Camerino et Mansella s'embarquaient avec lui.

Il arriva en rade de Goa l'année suivante au mois de mai, après une traversée longue et dangereuse pendant laquelle il avait été la piété, le courage et la gaieté de tous. Ce fut pendant ce voyage qu'on lui donna pour la première fois ce nom « le Saint Père » que les mahométans et les idolâtres aussi bien que les chrétiens lui gardèrent toujours.

Ce n'était pas une condition favorable pour gagner la confiance des malheureux peuples conquis que cette qualité de chrétien si belle en soi et si glorieuse. Sous le nom de chrétien, les indigènes n'avaient encore vu que des trafiquants avides, cruels, dissolus, perdus de vices et, on peut le dire, chargés de crimes.

L'oppression que les marchands portugais faisaient peser sur les Indes atteignait aux excès les plus hideux, et il semblait alors que l'Europe n'étendît ses conquêtes aux confins de la terre que pour porter plus loin la lèpre de son avarice sordide et corrompue.

Xavier prêcha les marchands avant de prêcher les sauvages et il leur dit : « Comment voulez-vous que j'engage au nom

de Dieu ceux-là qui n'ont d'autre faute que leur aveuglement à devenir semblables à vous, chargés de toutes les iniquités ? »

Il n'est assurément point de peuplades plus difficiles à moraliser que ces rassemblements d'aventuriers avides que nos vieilles civilisations envoient, depuis quatre cents ans, chercher fortune aux Indes et dans le Nouveau-Monde, et entre tous les aventuriers, ceux de la Péninsule, Espagnols aussi bien que Portugais, avaient mérité la pire renommée ; mais une émotion si victorieuse était dans la parole de François-Xavier, une persuasion si puissante et si irrésistible jaillissait de son cœur que les traitants de Goa, irrités d'abord de son audace, finirent par capituler. Il y eut dans cette Babylone une fièvre de pénitence et certes, parmi les miracles qui marquèrent en foule l'éblouissant apostolat de Xavier, celui-là fut le plus grand.

Convertir un comptoir portugais dans les Indes, c'était plus difficile — et les contemporains le jugèrent ainsi — que de conquérir à la foi l'Inde barbare tout entière !

Aussi dès que Xavier eut surmonté cet obstacle, tous les sentiers lui semblèrent aisés à parcourir, et au milieu des prêtres étrangleurs de Sivah eux-mêmes, il pouvait sourire et se dire : « J'ai bien vaincu avec l'aide de Dieu les marchands de Goa ! »

Il s'élança du premier bond jusqu'au cap Comorin et entra chez les Paravas par un miracle. Une femme mourante fut guérie au seul attouchement de son crucifix et des milliers de naturels l'entourèrent « écoutant ses signes », devinant son langage inconnu. Il avait présagé la magie de la croix, il en vit les prodiges ; son crucifix parla pour lui tout le temps qu'il mit à apprendre la langue malabare, et bien des jours encore après qu'il l'eut apprise, quand la fatigue de son incessante prédication l'accablait, il sonnait sa fameuse clochette d'une main, de l'autre il brandissait l'image de Dieu martyr, et des villages entiers accouraient courbant la tête sous le baptême.

Il lui arriva souvent — tant sa fatigue était profonde — de ne pouvoir plus lever les bras pour verser l'eau sainte au front des derniers troupeaux de catéchumènes qui venaient sur la fin de sa riche journée.

Et son cœur nageait dans des torrents de joie, et le cantique de son allégresse débordait de lui ; il souffrait le froid, le chaud, la faim, la maladie ; ses pieds nus saignaient contre

les épines des chemins, il ne se plaignait de rien, ou plutôt il jouissait de tout ; il allait infatigable et invulnérable ; sur la terre, il marchait déjà dans le ciel.

La nuit, au lieu de reposer, il se préparait des aides en instruisant ceux qui avaient bonne volonté — et parfois son naïf auditoire faisait tout à coup un grand silence ; on ne bougeait plus, on retenait le souffle dans les poitrines en échangeant à la ronde quelque signe espiègle et doux qui voulait dire : « Ne l'éveillez pas !... »

C'est que le « Saint Père », vaincu par l'excès de sa lassitude, avait fermé les yeux malgré lui et que sa classe attendrie — cette classe de petits sauvages qui étudiaient pour être martyrs — prolongeait tant qu'elle pouvait ces minutes furtives que le sommeil dérobait à la tâche du bien aimé maître.

Il y avait autour de lui un tel respect et de si vives admirations qu'un de ses principaux efforts consistait à détruire chez les enfants l'idée qu'il fût un Dieu.

Cependant tout grandit dans sa mission avec une rapidité qui tient du prodige. En deux ans, la moisson d'auxiliaires qu'il a semée atteint presque sa maturité. Il a fondé un séminaire à Goa, son quartier général ; ses premiers prêtres sont en fleur : il peut tenter aujourd'hui ce qui lui semblait hier impossible, et en effet, le voilà qui pénètre plus avant, toujours plus avant : il n'est plus seul. En quelques semaines, dans le Travancor, il donne dix mille baptêmes *de sa main.*

« Vous ne frapperez point », avait dit Ignace. Xavier met les troupes armées en fuite en adorant le crucifix, et comme un village idolâtre résiste obstinément à sa parole, il demande à Dieu le pouvoir de ressusciter Lazare, et Lazare est ressuscité.

Tout le Travancor est chrétien à la suite de ce miracle, constaté dans les actes de la canonisation de saint François Xavier.

Ignace était à Rome quand il reçut la lettre où son fils, si tendrement chéri, lui annonçait ses triomphes en lui demandant des soldats pour suffire à tant de victoires.

Ignace se hâte. Les recrues s'embarquent à Lisbonne, mais Xavier ne les attend pas. Il s'est élancé de nouveau : suivez derrière lui l'invasion de la Grâce : le voici à l'île de Manar, puis à Méliapour ; il atteint Malacca, assiégée par le roi d'Achem, et sa présence y vaut une armée... L'Inde est à lui !

L'Inde ne lui suffit plus. Un doigt mystérieux lui montre le

Japon, il y court, accompagné seulement de trois missionnaires. Il y avait alors neuf ans qu'il avait quitté l'Europe, et il ne s'était pas reposé un seul jour.

Son arrivée dans l'Inde avait été modeste ; au Japon, le navire qui le portait, débarquant à Firando, fut salué par toute l'artillerie de la rade. Ce n'était pas là pourtant l'augure certain d'un succès. Les obstacles ne se montrèrent pas tout de suite, il est vrai, car Xavier put atteindre la capitale de l'empire et y prêcher en paix, mais le caractère bizarre et les mœurs profondément corrompues des Méaquins déconcertent un instant l'homme que rien n'avait jamais arrêté ; il regrette l'Inde et il lui faut toute la vaillance de sa résignation pour s'acharner à l'œuvre qu'il juge impossible. Il redouble d'efforts.

Enfin, Dieu qui a écouté ses prières mouillées de larmes mesure la récompense au sacrifice : après deux ans d'angoisses qui lui coûteront la vie, Xavier est maître du Japon.

Va-t-il enfin s'arrêter ? Non. Jamais il ne s'arrêtera. Il va changer de route. Il a tourné les yeux vers cet immense inconnu : la Chine. Avant d'entreprendre cette gigantesque campagne, il retourne encore une fois à Goa où il reçoit l'assurance que l'Inde compte un demi-million de chrétiens. « Gloire à Dieu ! la moisson ici est belle, allons ensemencer d'autres champs. » Et il s'embarque pour la Chine.

Mais, si admirablement grand qu'il soit, cet apôtre, taillé sur le patron de ceux qui les premiers éclairèrent le monde, Dieu lui a mesuré sa tâche et marqué son repos. La traversée s'annonce malheureuse, Xavier se prodigue comme toujours, il est trahi par ses forces : après de terribles souffrances, on le débarque mourant sur un rivage qui n'est pas celui de la Chine. Son heure est venue, ses compagnons l'entourent en pleurant ; lui serre son crucifix contre sa poitrine, sourit et meurt en chantant la dernière strophe du cantique de saint Ambroise : *In te, Domine, speravi ; non confundar in æternum* (1).

Il avait 45 ans, son apostolat avait duré 12 ans. Sa mémoire est honorée par l'Eglise entre celles des plus grands saints.

De toutes les missions de François Xavier, la plus féconde en martyrs fut celle du Japon où des milliers de fidèles indigènes et près de cent Pères Jésuites confessèrent la foi dans les tortures (2).

---

(1) « Seigneur, j'ai espéré en vous ; jamais je ne serai vaincu. »
(2) L'Eglise honore 30 d'entre eux comme martyrs.

Ignace vécut encore quatre ans après Xavier ; il restait seul maintenant des trois écoliers du collège de Sainte-Barbe. Il versa des larmes de douloureuse joie en apprenant la fin si belle de son frère et de son ami.

Son œuvre prenait les proportions d'un empire. Pour ne parler ici que de ses lointaines conquêtes, trois ans avant la mort de Xavier et au moment où il portait la lumière au Japon, six membres de la Compagnie de Jésus débarquaient au Brésil et s'y efforçaient si heureusement que leur popularité contrebalançait partout la haine soulevée par le commerce portugais. Posés en médiateurs entre ces deux barbaries, l'une civilisée, l'autre sauvage, les Pères avaient moins de peine avec les mangeurs de chair humaine qu'avec les mangeurs d'or, car ils purent mettre fin aux atroces festins des anthropophages et ne purent guérir la soif inextinguible de richesses qui dévorait les Européens.

La colonie portugaise de San-Salvador dominait par le canon, mais les compagnons du noble et savant Père Anchieta étaient les maîtres par l'amour, et plus d'une fois, les hommes du canon se réfugièrent suppliants et tremblants derrière les hommes de la charité qui jamais ne leur refusèrent protection.

Plus tard, la métropole portugaise devait prendre sa revanche de tant de bienfaits prodigués à ses colons, et c'est à Lisbonne que le sinistre tueur des Pères (*matador dos Padres*), Sébastien de Pombal, devait en plein XVIII[e] siècle philosopheur, murer ses cachots et allumer ses bûchers !

En 1553, la prépondérance de la Compagnie était telle dans l'Amérique du Sud que Ignace dût y créer une « province du Brésil », comme il avait déjà créé pour l'extrême Orient la province des Indes.

En même temps, Ignace envoyait une sainte ambassade à Fez et dans le Maroc pour y négocier la délivrance des esclaves. Ah ! la haine avait beau jeu et le rôle des Jésuites se dessinait dans tout l'odieux de sa grandeur !

D'autres Jésuites, en effet, pénétraient dans l'Ethiopie et jusque dans le Congo pour y chercher ou pour y faire des chrétiens. Un instant, les rois d'Abyssinie furent catholiques, mais des missionnaires protestants vinrent, et le flot de l'idolâtrie remonta.

Que Dieu nous garde de méjuger la conscience des protestants en général ! Nous constatons seulement les obstacles qu'ils ont apportés si souvent à la propagation de la vraie foi,

et l'inutilité de leurs efforts dans la malheureuse copie des missions catholiques qu'ils ont partout essayée, — et presque partout manquée, malgré les immenses ressources matérielles dont ils disposent.

Les apôtres font vœu de pauvreté, ils réussissent ; le prêche a des millions et il échoue.

Ignace avait plus de soixante ans. Malgré le soin qu'il prenait de cacher sa vie, il était illustre entre tous les hommes de ce temps. Du fond de sa cellule il avait exercé sur les événements une influence immense, et quoiqu'il n'eût assisté de sa personne ni au concile de Trente, ni au colloque de Poissy, quoique jamais son pied n'eût touché le seuil du palais des princes, il avait envoyé ici et là, partout, son esprit et sa parole, aussi bien dans les assemblées où tonne publiquement l'éloquence que dans les retraites closes où la politique des rois murmure son langage mystérieux.

Il avait accompli au-delà de ce qu'il avait promis, et de tous côtés les outrages des ennemis de l'Eglise lui rendaient justice en proclamant qu'il était la vraie pierre d'achoppement de la Réforme.

Un instant, il souhaita le repos des ouvriers qui ont terminé leur journée.

Mais ceux qui le vénéraient lui firent comprendre, non sans quelque sévérité, que pour celui qui a engagé sa vie il n'est point de repos ailleurs que dans la mort.

Il obéit. Il resta. Il mourut général de la Compagnie le 31 juillet 1556.

En son vivant, il ne disait jamais « J'ai fait », il disait « J'ai vu ». Il avait vu l'hérésie, non pas vaincue, mais nettement arrêtée dans son formidable progrès, et il avait vu les pays infidèles verser dans la communion des fidèles plus d'âmes que n'en avait mis dehors le travail combiné de tous les faux prophètes répandus dans ce siècle, agité de tant et de si étranges convulsions.

Il avait vu la réforme, la vraie réforme catholique introduite partout dans l'Eglise, produire déjà d'admirables résultats.

Pour faire la part qui lui revient dans l'accomplissement de ces grandes choses, il ne faut consulter ni lui ni sa postérité religieuse. Ce serait évoquer un témoignage suspect. Ce qu'il est convenable de feuilleter si l'on veut être renseigné dûment, c'est la montage des « documents » accumulés par la colère et la rancune. Ici l'invective de l'ennemi blessé glorifie le soldat

qui a fait la blessure ; chaque outrage porte honneur : c'est dans les écrits des protestants que Loyola et les Jésuites de son temps ont leurs lettres de noblesse.

Vingt-deux ans moins deux semaines après cette matinée de l'Assomption où nous vîmes l'écolier mendiant gravir en boîtant et tout seul la pente de Montmartre, au moment où Ignace, vieillard, toujours mendiant, mais non plus seul, rendait à Dieu son grand esprit et sa belle âme, il put voir, de ce vaste regard des saints qui embrasse l'étendue, trente maisons, quatre-vingt collèges, plus de mille Pères et cent mille écoliers, portant son signe au front, répandus sur la surface de la terre.

COUP D'ŒIL SUR LES MISSIONS

Pour que rien ne gêne le moment où nous entrerons dans l'histoire de France, il est bon d'en finir à l'avance et tout d'un coup avec ce grand mouvement d'évangélisations lointaines, inauguré splendidement par François Xavier, continué par l'héroïsme de ses successeurs et qui devait durer autant que la vie même de l'ordre.

Xavier était mort sans franchir la mystérieuse barrière qui séparait la Chine du reste de l'univers. En 1556, et le premier de tous les Jésuites, Melchior Nunez parvint à s'y introduire derrière les marchand portugais. Il arriva jusqu'à Canton, ville énorme dont la richesse le remplit d'étonnement.

Xavier eut parlé sans doute, dès cet abord, mais Xavier avait le don des miracles. Par une prudence qui fut imitée longtemps et qui porta ses fruits, le Père Melchior, craignant par-dessus tout de fermer pour toujours cette porte entr'ouverte avec tant de jalouse défiance s'abstint de toute prédication publique. La loi et les coutumes de la Chine muraient les intelligences.

En 1563, cinq Jésuites accompagnèrent l'ambassade portugaise et gardèrent la même réserve.

Ce fut Matthieu Ricci qui parvint le premier jusqu'à la cour de Pékin et qui non seulement entama, mais poussa très loin l'évangélisation du céleste Empire, où la Compagnie de Jésus devait cueillir tant de palmes héroïques.

Ricci était l'élève du P. Valignani, le missionnaire sinologue ou plutôt le grammairien universel des langues de l'extrême

Orient. L'histoire de cette éducation et des soins que prenait Valignani pour préparer ses jeunes apôtres à la conquête du martyre, est une des pages les plus touchantes et en même temps les plus curieuses qui se puissent lire.

L'abbé de Vertot raconte dans son *Histoire de l'Ordre de Malte*, livre vieilli, mais si attachant, l'aventure de ce Dieudonné de Gozon, futur grand-maître de Rhodes, qui, pour assurer sa victoire sur un certain monstre, dragon ou serpent dont il avait promis de purger l'île, fit construire une image du redoutable animal et habitua sa meute à se ruer sur ce simulacre. Jusqu'alors, tous les téméraires qui s'étaient risqués à attaquer le monstre avaient été dévorés, parce qu'il était couvert d'écailles qui valaient la plus forte cuirasse. Cette armure qui était couleur de bronze défiait la lance, mais le chevalier Dieudonné avait remarqué sous le ventre du dragon une place nue, une large tache d'un jaune livide et il s'avisa d'un stratagème que l'abbé de Vertot proclame ingénieux avec beaucoup de raison.

Il fit pratiquer sous le ventre du simulacre un trou ayant la forme et les dimensions de la tache livide et il ferma ce trou avec une porte qu'il peignit de la nuance exacte de la tache. Cette porte s'ouvrait moyennant qu'on opérât dessus une pesée. Quand tout cela fut fait, le chevalier affama sa meute et plaça des quartiers de viande à l'intérieur du simulacre. La meute, comme on le pense bien, n'eut pas plutôt approché le dragon de carton qu'elle flaira la nourriture et se rua sur la porte jaune qui résista, puis s'ouvrit, et laissa passer les chiens. Ils firent bombance.

Pendant un mois entier le chevalier répéta cet exercice, si bien que la meute prit en sincère affection cette porte jaune derrière laquelle était son déjeuner. Au bout du mois, le bon chevalier laissa ses chiens trois jours sans nourriture, et puis il les mena, non plus vers le simulacre, mais vers le monstre en chair et en os. Celui-ci vomit aussitôt feu et flammes selon son habitude ; les chiens n'en tinrent compte aucunement ; ils cherchaient leur déjeuner.

Et quand le monstre, dans quelqu'un de ses mouvements désordonnés, montra son ventre marqué d'une tache livide, ils reconnurent leur porte jaune et entrèrent.

Je ne sais pas si le P. Valignani, avant Vertot, avait eu connaissance de ce bon tour, mais il est certain que son plan de

campagne, laborieusement préparé, avait quelque rapport avec celui du chevalier Dieudonné.

Lui aussi dressait une meute, une meute de héros pour entrer dans les entrailles d'un monstre, couvert d'écailles impénétrables : la Chine, ce pays des invraisemblances et des bizarreries impossibles, énigme immobile, si bien défendue contre les passionnées curiosités de l'univers, que l'imagination rêvait autour d'elle cette fameuse muraille d'acier gardant l'enchantement des palais, bâtis par la féerie des poèmes romans.

La meute du P. Valignani avait faim, faim de miséricordieux dévouement, d'efforts civilisateurs, de science, de combats, de martyres. Le monstre, bardé de pied en cap, avait un endroit faible, une tache jaune, bien cachée sous son ventre, mais qui était une porte et qui se pouvait ouvrir.

Ce défaut de la cuirasse chinoise était une soif enfantine de connaître, une curiosité innée, une disposition baroque, mais subtile pour tout ce qui est mathématiques, astronomie, physique ou même philosophie.

La vie tout entière du P. Valignani, préparateur d'apôtres comme Warwik était faiseur de rois, se dépensa devant cette porte fermée à chercher pour autrui les moyens de l'ouvrir ; et non seulement cela, mais à chercher aussi les moyens d'établir solidement en dedans de la porte ouverte ceux qu'une fois il aurait fait entrer.

N'est-ce pas ici une chose absolument merveilleuse ? Et trouverait-on ailleurs que dans l'institut des Jésuites, si original en sa grandeur, une pareille appropriation de l'aptitude ?

De nos jours, un homme d'incontestable talent, Ch. Fourier, mort-né ou à peu près comme influence, parce qu'il avait oublié Dieu et la morale de Dieu dans la fabrication de ce jouet d'enfant très ingénieux qu'il appelait un phalanstère, crut avoir inventé la culture raisonnée des vocations au point de vue de l'utilité sociale.

Il n'avait pas lu saint Ignace qui, certes, lui, ne se prétendait pas inventeur et ne perdait jamais son temps précieux à équilibrer le château de cartes des systèmes, mais qui dérobait au ciel dans la prière ce feu sacré : la science des cœurs. Avant comme après Fourier, dont peut-être elle ne connaît même pas le curieux et puéril travail, la Compagnie de Jésus avait parcouru de son doigt puissant et parcourt encore tout le clavier des attractions et des aptitudes, au point de vue de la paix universelle et du salut final.

Parmi ceux que le Père Valignani dressait à l'étrange et difficile escrime dont rien jusqu'alors n'avait pu donner l'idée à personne, les jeunes Pères Pazio, Ruggieri et Matthieu Ricci sortirent des rangs, instruments parfaits, Ricci surtout qui était à tous égards un vivant chef-d'œuvre d'éducation. Et si quelque chose peut être plus étonnant que le récit même de cette préparation si intelligente et si minutieusement appropriée, c'est l'usage admirablement correct, hardi et précis qui fut fait de la gymnastique enseignée dans la lutte épique, entamée par Ricci, continuée par ses successeurs.

Xavier, figure ou reflet du Christ, avait les mains pleines de prodiges ; il était le génie même de l'enthousiaste piété ; il commandait aux hommes et aux choses du haut de son amour : ce qu'il eût fait en Chine si Dieu avait permis qu'il y abordât, tout sanctifié par sa longue victoire dans l'Inde et au Japon, nul ne saurait le dire, mais Xavier était mort. Il fallait remplacer son talisman divin qu'il avait emporté au ciel par l'effort de la prudence humaine, avec l'aide, il est vrai, de la grâce d'en haut, sans laquelle toute œuvre est vaine.

A cause de cela, Ricci, moins surnaturel que Xavier, excite cependant, à travers les péripéties de son odyssée chrétienne, un intérêt encore plus vif. Il est homme ; il lutte contre l'empire chinois, cette énorme bagatelle, faite de chimères avec les armes de tout le monde ; il est à la lois, si l'on peut ainsi dire, l'apôtre et l'aventurier, saint Paul et Robinson Crusoé, sublime, industrieux, subtil, téméraire, rusé, jouant de l'éclipse comme Christophe Colomb, ne dédaignant aucun détail, profitant du grand chemin, devinant les sentiers de traverse, intrépide à percer sa voie, mais reculant sans balancer au besoin, pour essayer d'une autre route, ayant toutes les franchises doublées de toutes les diplomaties et gagnant chaque pouce de terrain au prix de lui-même, de tout lui-même, dépensé avec une savante économie, avec une inépuisable prodigalité.

Il sait tout : tout ce que les Chinois savent, pour s'insinuer, tout ce que les Chinois ne savent pas, pour dominer. Il est le Jésuite aiguisé deux fois, possédant le fil de son propre esprit et le tranchant de l'esprit du maître. A toute attaque, il a parade, à toute barrière, il a clef. Il connaît la langue des lettrés mieux que les lettrés eux-mêmes, et en fait de philosophie de paravent, il en remontrerait à Confucius !

Il connaît sur le bout du doigt la géographie mandarine de la terre, carrée comme une tuile et endormie dans l'espace sous

la protection de l'empereur, fils du Ciel ; il n'ignore pas la reconnaissance que cette même terre doit au céleste Van Lié, ce même empereur qui la soutient obligeamment du fond de son palais et l'empêche par bonté d'âme de se perdre à chaque instant dans les abîmes, — mais il sait bien mieux encore la vraie terre telle que l'Europe la fait voyager à travers l'espace, et le soleil et les planètes et tout le système du monde, connu à Paris, si bien inventé celui-là, qu'il est peut-être la vérité.

Il peut, à son choix — et ceci est suprême, — abonder dans le sens biscornu des lettrés ou les étonner tout à coup par des révélations inattendues. En fait d'inattendu, ce sont des trésors qu'il porte avec lui. S'il voulait, au lieu d'annoncer le Christ, il se ferait passer pour Dieu lui-même, rien qu'avec le premier livre d'Euclide, mis à la portée des bonzes.

Aussi, après avoir eu tant de peine à franchir le seuil de l'empire, le voilà presque naturalisé, au bout du temps. Il écrit au P. Valignani, alors à Macao, pour le consulter sur le choix d'un costume officiel ; il en est là ! Etant donné le pays, c'est une question de première gravité, et son ancien maître lui répond de revêtir la longue robe et la mitre des lettrés chinois.

Le choix est bon : Ricci l'adopte et parvient ainsi, à travers des histoires bizarres autant qu'héroïques, jusqu'à Nankin où il marque l'emplacement futur d'une maison de la Compagnie, puis jusqu'à Pékin même, et un jour il est admis à visiter (suprême honneur !) non pas, certes, Van-Lié lui-même qui ne peut, en conscience, lâcher un seul instant sa terre carrée, au risque de la perdre, mais du moins le propre trône vide de Van-Lié, ce qui revient au même et ce qui lui donne une influence égale à celle des mandarins de la meilleure qualité.

Et ne croyez pas qu'il s'arrête en si heureux chemin ! Sans qu'il s'en mêle désormais, le bruit se répand que le Fils du Ciel l'admet dans le secret des nuits à des entretiens particuliers où ils règlent ensemble des intérêts dont nul ne peut mesurer l'importance, entre autres la forme d'un nouveau bonnet de guerre qui doit mettre en fuite les Tartares sans combat. La rumeur, née dans le peuple, monte à la cour ; comme il n'y a pas de contrôle possible auprès d'un empereur invisible et muet, il arrive ce fait incroyable que le grand ministre de l'Empire lui-même, ajoutant foi à ce qui se dit partout, recherche l'amitié du prétendu favori, le flatte et devient son plus obséquieux serviteur.

Mais Dieu, dans tout cela ? Et la parole de Dieu ? Que devient l'apostolat au milieu de ces aventures étranges ?

Il va sans dire que l'apostolat y est tout et qu'il n'y a rien que l'apostolat. Ces aventures sont les détours de la route où marche incessamment l'apostolat.

Il a fallu des prudences extraordinaires et d'innombrables circuits pour arriver à la première prédication. Rien ici ne ressemble à ce qui se voit ailleurs. On comprend tout, on joue avec tout, on discute avec tout, on échappe à tout, mais on a envie de tout. Il s'agit de vivre avec cela et d'utiliser ces matériaux. Pour bâtir, il faut appareiller ces contrastes. La subtilité des esprits est saisie jusqu'à un certain point par les grandeurs évidentes de la morale évangélique, mais on n'admet le Christ que sous réserves et jusqu'à la croix, exclusivement.

Ce peuple enfant, mais vieillot, cette aristocratie, moitié policée, moitié barbare, où chaque mandarin est, au fond, un magot, ne veut pas accepter l'humilité de la croix. On peut s'entendre sur le reste ; sur ceci, non. Ce n'est pas chinois. Jamais un Chinois n'aurait subi cela. On s'ouvre le ventre quand on est Chinois, sans répugnance aucune, mais on ne se laisse pas attacher à la croix.

Et du moment que le Dieu des chrétiens transgresse la loi du décorum admis en Chine, comment les Chinois pourraient-ils l'adorer ?

Longtemps, bien longtemps cet obstacle fut absolument infranchissable. Ricci avait bataille gagnée sur toutes choses, que l'obstination chinoise lui disputait encore le terrain pied à pied quant à ce dernier point. Les grands orgueils s'humilient, mais non les puériles vanités, et la vie même de ce peuple fantasque est faite de vanteries, de compétitions, de ruses, ayant toutes pour objet la satisfaction de sa gloriole enfantine ; il se nourrit, par amour-propre, de drôleries géantes, de microscopiques monstruosités qui étonnent la logique, déconcertent la raison et ouvrent à chaque pas, sur la route qu'on croit avoir nivelée, des abîmes à la fois ridicules et terribles.

Il y avait pourtant déjà des résultats qu'on peut dire énormes. Les églises sortaient de terre ; les séminaires, avant d'être achevés, se remplissaient. On vit les bonzes porter le Saint-Sacrement, et les mandarins convertis se comptaient par centaines.

Il y eut des apôtres chinois, de vrais, d'invincibles confesseurs, parmi lesquels Paul Sin, l'admirable orateur, le grand

mandarin Li et quantité d'autres brillèrent d'un radieux éclat. C'étaient des hommes de taille antique, dont la vertu et le savoir eussent honoré la primitive Eglise. Si nous étions ailleurs qu'en Chine, je dirais qu'une des plus larges et des plus belles chrétientés de la terre était ici solidement fondée, mais nous sommes en Chine, et dans cette patrie du cauchemar, on a toujours peur de s'éveiller en sursaut.

On s'éveilla. Et comme tout arrive à rebours chez ce peuple des extravagantes originalités où les étrangers eux-mêmes gagnent vite la maladie de l'impossible, on s'éveilla dans une persécution qui ne venait ni des bonzes, ni des gouverneurs, ni des mandarins, ni de l'empereur, dans une persécution, dis-je, qui venait, — je ne vous le donne pas à deviner, vous ne le trouveriez jamais, — qui venait de l'autorité ecclésiastique !

Il s'est trouvé parfois que l'Eglise, infaillible à son sommet, avait des serviteurs insuffisants, échelonnés le long de ses pentes. Ces faiblesses disparaissent dans la gloire de l'ensemble, mais elles ont existé, elles existent toujours.

En l'année 1606, qui était la dix-huitième de l'apostolat merveilleusement habile et heureux de Mathieu Ricci, l'autorité ecclésiastique était représentée dans ces lointains parages par le vicaire général de Macao, où se trouvait un collége de Jésuites. Le recteur de ce collège ayant été pris pour arbitre dans une contestation pendante entre le vicaire général et un moine franciscain donna gain de cause à ce dernier. Dans l'étonnement de sa colère, le vicaire général lança l'interdit sur tous les Franciscains, sur tous les Jésuites, sur le gouvernement de la ville et sur la ville (1).

En même temps, on fit parvenir à Canton une dénonciation supérieurement appropriée à la connaissance qu'on avait des imaginations chinoises ; on y représentait les Jésuites comme bâtissant des citadelles, appelant à la fois les flottes portugaise et japonaise à l'envahissement du pays.

Il n'en fallait pas tant. Voilà aussitôt des provinces entières soulevées contre les chrétiens ! On parle d'un égorgement en masse, et le Père Martinez meurt dans les tortures.

Ce ne fut qu'un coup de vent violent, mais passager. Ricci domina bientôt la tempête et peu de temps après il pouvait établir une maison de noviciat au centre même de Pékin.

Quand Dieu le rappela à lui quatre ans plus tard, la popu-

---

(1) Cretineau-Joly, p. 173 et suiv.

lation entière de la capitale suivit la croix qui conduisait ses funérailles, et le Père Schall, successeur de ce vrai grand homme, fit prospérer son héritage.

Adam Schall, non moins illustre que Ricci, fut mêlé à toutes les révolutions dont l'ère s'ouvrait pour la Chine et qui aboutirent à un changement de dynastie. A sa mort, les Jésuites avaient en Chine cent cinquante églises publiques et trente-huit maisons ou collèges.

Après la seconde persécution, dont nous ne dirons rien par respect pour un ordre illustre, une autre ère de prospérité commença sous les Pères Verbiest, Gerbillon, Perennin, Gaubil, et remplit ces longues années où les travaux scientifiques et littéraires de l'apostolat chinois firent la gloire de l'Eglise et l'admiration des savants de l'Europe.

Il ne faut pas croire que le grand effort des Jésuites en Chine leur eût fait abandonner l'Inde. Ils tenaient à la fois le Mogol, Ceylan, le Bengale et le Coromandel. A la fin du XVIe siècle, leur séminaire est à Goa qui envoie ses jeunes confesseurs au delà du Gange et jusqu'à l'Indus.

Robert de Nobili, neveu des papes et des empereurs, devient l'apôtre des Brahmes ; tandis que d'autres évangélisent les Parias. Le plus illustre d'entre eux, le bienheureux Jean de Britto, qui était fils de vice-roi, rougit le Maduré de son sang. Le Bengale, le Thibet, la Tartarie, la Syrie, la Perse, l'Arménie, voient la croix plantée, entendent l'Evangile prêché par les Jésuites. La foi pénètre avec eux dans les déserts de l'Afrique, dans les empires d'Abyssinie et du Maroc, sur les côtes de la Cafrerie, du Mozambique et de la Guinée.

Mais c'est surtout le Nouveau-Monde qu'ils ont le désir de soumettre au joug bienfaisant de la civilisation chrétienne. Là, ils n'ont pas seulement à vaincre la férocité des sauvages : leurs plus acharnés ennemis sont les corsaires calvinistes, anglais, hollandais, hélas ! français aussi, qui, non moins cruels que les Peaux Rouges, massacrent tout Jésuite qui tombe entre leurs mains. Le mot d'ordre est donné. Calvin lui-même a pris soin de désigner la Compagnie de Jésus comme l'ennemi principal et mortel. Il ne dit pas : « Tuez celui-ci ou celui-là ! », mais il dit : « Voici l'obstacle, écartez-le ! »

Et il n'est que trop fidèlement obéi ! Ainsi périrent le 15 juil-

let 1570, en vue de Palma, le bienheureux Ignace d'Azévédo et ses trente-neuf compagnons destinés à la mission du Brésil. Trente autres, quelques jours après, partagèrent leur sort.

La Compagnie de Jésus dut à la rage des hérétiques soixante et onze martyrs. C'était la croisade des forbans. Sourie, Capdeville et les autres s'enrichissaient d'une main en écumant les mers, de l'autre ils gagnaient le ciel calviniste en égorgeant les missionnaires partout où ils les rencontraient.

Mais tous les missionnaires ne tombaient pas sous les coups des pirates, mécontents de la morale romaine. Ceux qui échappaient à leur sabre d'abordage et à la flèche empoisonnée des Indiens s'élançaient à travers les déserts et menaient une autre croisade. Il en restait assez pour la guerre sainte et ce fut par eux que le Canada, si français encore aujourd'hui, fut conquis à la foi catholique et à la patrie française, après des efforts inouïs, au prix du sang de ces héros de la religion et du patriotisme, morts pour Dieu et la France, qui ont au ciel la gloire d'être oubliés par l'ingratitude de la terre et dont j'écrirai au moins les noms : Jogues, Baniel, Brébeuf, les nobles auxiliaires de Champlin...

Qui ne connaît les gouvernements catholiques du Paraguay, ces fameuses *Réductions*, si vantées par Robertson, Albert de Haller, Buffon, Montesquieu, Raynal, Chateaubriand et dont Voltaire disait : « L'établissement dans le Paraguay par les seuls Jésuites espagnols paraît à quelques égards le triomphe de l'humanité. » Nous aurons malheureusement à reparler du Paraguay et de la cruelle récompense réservée aux Jésuites par les contemporains de Voltaire.

Sur un autre point de l'Amérique méridionale, à Carthagène, les Jésuites opéraient d'autres prodiges de charité. De même qu'ils s'étaient faits Parias dans l'Inde pour convertir les Parias et Brahmes pour convertir les Brahmes, de même le bienheureux Pierre Claver se fait nègre, et plus que nègre, « esclave des nègres », pour relever jusqu'au sentiment de la religion ces misérables victimes de la cupidité européenne.

Il faut lire son histoire pour mesurer la distance qui sépare la philanthropie de la charité. Les philanthropes de la « libre Amérique » ont émancipé les noirs et ils ont bien fait. Mais où est l'Américain qui presserait la main d'un noir ? A New-York, hommes et femmes refusent d'admettre les noirs dans les voitures publiques comme s'il s'agissait d'animaux immondes dont la seule présence vicie l'air. La prétendue liberté qu'on

leur a donnée ne les lave pas de leur dégradation, ni les interminables romans qu'on écrit sur eux pour monnayer la pitié de l'Europe.

Claver, lui, n'a pas le droit de les émanciper, mais il va les attendre sur les places où on les amène comme un bétail pour la vente. Malade qu'il est et pauvre et mourant de fatigue, il charge ses épaules d'un fardeau de provisions mendiées, et il les nourrit, et il les abreuve, et il lave leurs visages et leurs pieds, et il baise leurs larmes en s'écriant : « O mes frères ! ô mes amis ! ô mes chers maîtres ! que voulez-vous de moi ? Ne craignez pas d'exiger tout de votre serviteur, jusqu'à sa vie, car je vous appartiens ; vous m'avez acheté en Jésus-Christ : c'est moi qui suis Pierre Claver, *l'esclave des nègres pour toujours !* »

Puis, c'est le P. de Rhodes au Tong-king, le P. Cabral au Thibet et dans le Népaul, les PP. Médrano et Figueroa à la Nouvelle-Grenade, Jean de Arcos à Caraccas.

C'est là que, pour la première fois, les Jésuites furent accusés « de commerce » parce qu'ils cédaient à leurs néophytes au rabais les marchandises que les vrais trafiquants leur faisaient payer à des prix usuraires. Voilà un forfait qui jamais ne leur sera pardonné ! Mieux vaut encore se mettre entre l'arbre et l'écorce qu'entre le négoce et ceux qu'il exploite. Ni l'évidence ni le temps ne peuvent fléchir la rancune de ceux à qui on a *fait du tort* en modérant leurs bénéfices exagérés, et vous trouverez encore des gens qui vous diront que les Jésuites entretiennent des flottes immenses, mais invisibles, sur l'Océan, lesquelles vont et viennent avec une dévorante rapidité, portant des denrées dont nul ne sait l'espèce à des correspondants absolument mystérieux.

Quand un Jésuite a fait un commerce, — et il en existe un funeste et trop célèbre exemple, — l'Ordre l'interdit, le casse, l'expulse et se ruine pour payer une dette qu'il n'a pas contractée.

Et nonobstant cela, l'Ordre en meurt.

Nous raconterons l'orgie d'iniquités qui a nom dans l'histoire : le procès du P. de la Valette.

Les Jésuites ne font pas de commerce. Ils donnent et ne vendent pas. Ils n'ont pas plus de magasins que de flottes. Ils laissent faire et ils laissent dire.

Ce n'est jamais dans leurs livres que vous trouverez le témoignage de leur zèle, de leur courage et de leur obstinée charité.

Rarement opposent-ils un démenti même aux accusations les plus risquées, et c'est surtout chez leurs ennemis qu'il faut chercher la réfutation des absurdes calomnies répandues contre eux. « Une chose remarquable, c'est que les auteurs qui ont le plus sévèrement blâmé les mœurs licencieuses des moines réguliers espagnols s'accordent tous à respecter la conduite des Jésuites. Gouvernés par une discipline plus parfaite que celle des autres ordres ou entraînés par le besoin de conserver l'honneur de la société, si cher à chacun de ses membres, les Jésuites, tant du Mexique que du Pérou, ont toujours conservé une régularité de mœurs irréprochable. » Ce n'est pas un Jésuite qui a dit cela, ni même un catholique (1).

Que nous voilà loin, avec la pensée d'un protestant, honnête homme et intelligent écrivain, des ignobles inventions qui défraient nos journaux et nos livres !

Avant le ministère Choiseul sous lequel fut consommée cette suppression des Jésuites que Montalembert, après Montyon, a appelée « la plus grande iniquité des temps modernes », voici quel était l'état général des missions fondées par les disciples de saint Ignace parmi les infidèles dans les diverses contrées du monde : les Jésuites de Portugal qui, de 1551 à 1623, en soixante-douze ans, avaient envoyé 662 missionnaires aux Indes, 222 au Brésil, soit en moyenne 12 par an, étaient, en 1616, 280 dans la province de Goa, 180 dans celle du Brésil, qui plus tard (1759) en posséda 445.

La mission du Japon comptait, en 1581, 150.000 chrétiens, 200 églises, 59 missionnaires. En Chine, vers 1680, la seule province de Nankin renfermait plus de 100.000 chrétiens. Aux Indes, dans le Maduré, le P. Laynez baptisa en six mois (1699), 15.000 idolâtres.

L'Amérique, en 1763, comptait au Pérou 526 Jésuites ; au Mexique, 572 ; au Nouveau-Royaume (Carthagena la nuova), 195 ; à Quito, 209 ; au Paraguay, 269 (564 en 1767) ; au Chili, 242. Au Maragnon, le P. Vieyra da Silva, en 1667, organisa 50 villages chrétiens sur plus de 400 lieues de côte.

Les missions du Levant, fondées par Henri IV, relevées par Louis XIV, propageaient avec la foi catholique, l'influence française, en Grèce, à Constantinople, en Perse, à Smyrne, dans

(1) Robertson, *Hist. d'Amérique*, t. X, p. 27.

tout l'Archipel, en Arménie, en Crimée, en Chaldée, en Syrie, en Egypte.

Telle était la situation prospère et tendant sans cesse à s'accroître des missions de la Compagnie au moment où la tyrannie cauteleuse et violente à la foi des Pombal, des d'Aranda et des Choiseul détruisit en un moment l'œuvre de tant d'efforts et de tant d'années, ces fondations qui embrassaient l'univers, et qui avaient la valeur d'un grand empire ! L'esprit s'étonne à la pensée que de si petits hommes qui se montrèrent si désastreusement impuissants à rien produire ou même à rien conserver, aient su anéantir ces gigantesques choses !

Nous ne dirons rien ici ni du Portugais, ni de l'Espagnol, ni du Français, parce qu'ils seront tout à l'heure pour nous l'objet d'une étude à part. Ils en valent la peine, non point pour ce qu'ils ont produit, car leur œuvre est nulle, mais pour l'immense richesse morale et matérielle anéantie par l'aveuglement de leur haine.

Pendant que parmi les Jésuites, les uns étendaient de plus en plus chez les peuples païens et barbares les bornes de la catholicité, d'autres s'efforçaient de ramener à l'obéissance les hérétiques et les schismatiques d'Europe, révoltés contre l'Eglise. Nous avons vu Lefèvre, Le Jay, Bodadilla, trois Jésuites de la fondation, affronter les premiers cette innombrable armée d'apostats et de rebelles qui remplissaient l'Allemagne de meurtres et de sacrilèges. Ils sont bientôt suivis dans l'arène par le bienheureux Pierre Canisius (1), une des plus nobles figures de l'Ordre, éloquence entraînante, science profonde, ressources inépuisables comme polémiste. Les Luthériens eux-mêmes disaient delui : « Il n'y a pas moyen de résister à la vérité que cet homme nous annonce ! »

Mais sa charité était au-dessus de tout le reste. A Ingolstadt, on vit Canisius et Salmeron, tous les deux professeurs éminents de l'Université, quitter chaque jour leurs chaires pour soigner les malades à l'hôpital ou instruire les petits enfants à l'école et jusque sur la place publique.

Pour récompense, ils eurent naturellement la persécution. Canisius écrivait au Père Laynez, devenu général de la Com-

(1) Né le 8 mai 1521 à Nimègue, mort le 21 décembre 1597 à Fribourg en Suisse, béatifié le 2 août 1864 par le Pape Pie IX.

pagnie de Jésus, après la mort de Loyola : « Nos ennemis, par les calomnies qu'ils répandent contre moi s'efforcent de m'ôter une réputation que je ne prétends pas défendre. Ils font le même honneur à tous les autres Pères. Bientôt peut-être ils passeront des menaces aux coups et aux traitements les plus cruels. Fasse le ciel que plus ils tâchent de nous décrier, plus nous nous empressions de leur marquer de la charité ! Ils sont nos persécuteurs, mais ils sont nos frères. Nous devons les aimer, et à cause de l'amour de Jésus-Christ qui a donné son sang pour eux, et parce qu'ils ne pèchent peut-être que par ignorance. »

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici que ces pensées si belles et la façon discrète dont elles sont exprimées constituent ce qui s'appelle par excellence : LE JÉSUITISME, c'est-à-dire, apparemment l'hypocrisie. Quel aveu laissent échapper ceux qui ne veulent ou ne peuvent croire à l'honnêteté ni à la bonté du cœur de l'homme ! Autant vaudrait écrire sur leurs fronts : « Nous nions cela parce que nous ne sommes pas capables de cela. »

Le Jésuitisme est la charité, honnie par ceux qui vivent assez loin d'elle pour ne l'avoir jamais eue ni même vue.

Cependant, bien des esprit furent convaincus, surtout bien des âmes touchées. « Les Jésuites », dit un autre écrivain protestant, le docteur Léopold Ranke (1), parlant de leurs travaux en Allemagne, « ne manquèrent ni de zèle ni de prudence. Vous les voyez s'étendre successivement dans tous les lieux qui les environnent, et entraîner les masses. Leurs églises sont les plus fréquentées. Se trouve-t-il quelque part un luthérien versé dans la Bible, dont l'enseignement exerce de l'empire sur son entourage ; ils emploient tous les moyens pour le convertir, et presque toujours ils réussissent, tant ils sont habitués à la controverse !... Le prince électoral de Mayence, Schweickard, Maximilien de Bavière, l'archiduc Ferdinand, tous les hommes éminents partirent de l'école des Jésuites, si habiles à provoquer de hautes et vastes pensées dans l'esprit de leurs disciples. Ces princes étaient, eux, des réformateurs, et ils avaient réalisé par leur foi la restauration religieuse. »

---

(1) Tome IV, p. 49.

Voulez-vous voir, maintenant, quel rôle ceux qu'on appelle si volontiers les obscurantistes, jouèrent dans l'histoire de la superstition ? Voici un extrait de la biographie du Père Frédéric de Spée (1), l'un des plus renommés écrivains de son temps. Indigné des fréquents abus qu'entraînaient les procès criminels intentés alors aux sorciers, il prit avec un bien rare courage la défense des victimes contre des juges aveugles et un public fanatique. Son livre *Causa criminalis* fit une telle impression en France et en Allemagne, qu'à partir de sa publication, malgré la crédulité du peuple et l'erreur des tribunaux, la législation absurde et sanguinaire qui régissait l'Europe depuis des siècles, tomba tout-à-coup en désuétude.

Peu après (1635), le Père de Spée se trouvait à Trèves lorsque les Impériaux s'emparèrent de la ville, occupée par les Français. Le Jésuite, à force de zèle et de courage, sauva cette grande cité du pillage et arracha les vaincus à la mort. Quatre cents Français prisonniers lui durent la liberté, des vivres, des vêtements et l'autorisation qu'il obtint pour eux de rentrer dans leur patrie. Mais la contagion vint après la guerre, et le Père de Spée ne suivit point ceux qui s'en allaient ; il resta pour prodiguer ses soins aux malades et mourut debout, à quarante ans, au champ d'honneur de la charité.

Dès le règne de Henri VIII, Salmeron et Paschase Broët avaient parcouru l'Angleterre et l'Irlande, pour affermir et consoler les catholiques soumis à la plus odieuse persécution. Mais à un péril permanent, il fallait opposer un secours durable. Sous le règne sanglant d'Elisabeth, dont les édits rappellent ceux de Néron et de Dioclétien (2), une mission de douze Jésuites fut organisée sous les ordres d'Edmond Campian et de Robert Persons, anciens membres de l'Université d'Oxford. Leur tête était mise à prix, ils le savaient. « Nous avons tant à faire ici, écrivait le Père Persons, que souvent il ne nous reste que deux heures au plus pour prendre un peu de repos. »

Et l'illustre docteur Allen assurait qu'en l'espace d'une année (1581), les Pères avaient gagné plus d'âmes en Angleterre qu'ils n'auraient pu faire ailleurs durant toute leur vie. « On estime,

(1) Né à Kaiserverth, près de Dusseldorf, en 1591.

(2) Exemple : Du 15 juillet au 31 août 1580, *cinquante mille catholiques* furent décrétés de prise de corps, accusés, incarcérés, punis de la confiscation, de la déportation, un grand nombre de la peine capitale.

ajoutait-il, qu'il s'y trouve dix mille catholiques de plus que l'an passé. »

Mais pour féconder les travaux des apôtres, il faut du sang. Edmond Campian versa le sien. Plusieurs de ses frères cueillirent après lui la palme du martyre : Jean Cornelius, Robert Southwell, Henri Walpole (1), Thomas Bosgrave, Roger Filcock, Francis Page, Henri et Thomas Garnett, Thomas Holland, Rodolphe Corby, Henri Mors, Richard Bradley, Cansfied, Cuthbert Prescott, Edmond Névil... Les martyrs étaient suspendus à la potence, puis détachés *vivants*, pour être écartelés après avoir eu les entrailles arrachées. *Ibant gaudentes* (2), comme devait dire trois cents ans plus tard, en 1870, un des compagnons du bien-aimé Pierre Olivaint, en marchant au supplice. Leur cantique fit silence seulement quand leur cœur cessa de battre.

C'est de leurs bourreaux que Voltaire a écrit : « L'absurdité de ces fanatiques se joignait à la fureur ; ils étaient à la fois les plus fous des hommes et les plus redoutables. » Nous citons ici avec une véritable joie ce vaste esprit à qui Dieu avait tout prodigué, sauf l'inestimable bienfait de la foi. Il a porté contre la Compagnie de Jésus de nombreuses accusations entachées de fausseté, mais nombreuses aussi sont les pages où sa plume en courant laisse tomber la justice.

La cruauté des fous qui tuaient fut vaincue par la patience des sages qui savaient mourir, et après cette longue et affreuse persécution, la foi catholique, grâce aux labeurs des apôtres et au sang des martyrs, obtint droit de cité en Angleterre et fleurit de nouveau dans « l'Ile des Saints ».

La preuve que le protestantisme si complètement victorieux à la première heure reculait, c'est que les pays du nord de l'Europe hésitaient tous à la fois. Le « fléau des Jésuites », comme disaient les prédicants, avait attaqué ces royaumes où Christian prostituait la mitre à un valet. Le Père Antoine Possevin (3) prêchait là où naguère Gustave Wasa brisait les images de Marie, et les peuples revenaient à sa voix, les rois aussi. Il perça jusqu'à Stockolm, reçut l'abjuration secrète du roi de Suède, Jean III, et prit la route de Moskou. Là, le confesseur se révèle diplomate de premier ordre ; il négocie au Kremlin la paix

(1) Il avait trois frères et un cousin dans la Compagnie de Jésus.
(2) « Ils allaient en se réjouissant. »
(3) Né à Mantoue, en 1534.

entre le czar Jean IV et les Polonais, puis quittant avec joie ce rôle éclatant, il retourne à Padoue pour y reprendre modestement ses fonctions de professeur et de prédicateur. Il n'est même pas permis d'admirer cette obéissance absolue pratiquée avec tant d'humilité : c'est la règle, et ici l'humilité fut particulièrement féconde, car des mains de ce maître sortit François de Sales.

Moins de cinquante ans après la mort de Possevin, deux de ses frères secondés par René Descartes, cet illustre élève des Jésuites, convertissaient au catholicisme la fille de Gustave-Adolphe. Le docteur Ranke, le protestant dont nous avons honoré déjà l'impartialité, écrivait : « L'activité des Jésuites s'étendait dans toutes les provinces, parmi les peuples de Livonie ; en Lithuanie, où ils avaient encore à combattre l'ancien culte des serpents ; parmi les Grecs, où souvent les Jésuites furent les seuls prêtres catholiques ; dans la Pologne, où des centaines de religieux de la Compagnie de Jésus se consacrèrent à faire revivre la foi catholique. »

Ici encore, pourtant, leur œuvre fut marquée du sceau de la croix : André Bobola (1), cruellement martyrisé par les Cosaques schismatiques fut, dans le ciel, le nouveau patron de la catholique Pologne.

Nous achèverons ce rapide tableau des missions dans les deux mondes par quelques mots ayant trait aux travaux des Jésuites parmi les grandes nations catholiques, l'Italie, l'Espagne et le Portugal, les contrées de l'Allemagne restées fidèles à Rome, enfin les Pays-Bas et l'Autriche : quant à la France, nous allons y venir dans un chapitre spécial.

Il est d'abord certain que pour ces peuples se vérifie le jugement porté sur deux d'entre eux par un des écrivains les plus hostiles à la Compagnie de Jésus, l'apostat Huber, de Munich. « L'Ordre, dit-il, remporta en peu de temps des avantages surprenants sur le protestantisme ; le mouvement *rénovateur* fut étouffé en Italie, et refoulé en Allemagne dans les contrées du Nord. » A l'appui de cette assertion, Huber emprunte le grand témoignage de Macaulay : « Le protestantisme, dit le noble écrivain cité, fut arrêté dans sa marche victorieuse et repoussé

---

(1) Né en Pologne en 1590, tué pour la foi à Yanov le 16 mai 1657, béatifié par le Pape Pie IX le 30 octobre 1853. Le martyr Olivaint a écrit la vie de ce martyr.

avec une rapidité vertigineuse du pied des Alpes sur les bords de la Baltique. L'Ordre n'avait pas un siècle d'existence qu'il avait déjà rempli le monde entier des monuments de son martyre et de ses grandes luttes pour la foi. »

En effet, à Rome, à Venise, à Padoue et dans toute la péninsule italienne, de même que dans cet immense empire qui réunissait alors sous le même sceptre l'Autriche, l'Espagne et la Flandre, on vit durant plus de deux siècles les Jésuites traquer l'erreur, défendre la vraie foi, rétablir la discipline ecclésiastique, propager la piété par l'exemple, prêcher les œuvres charitables pour le soulagement des malades et des pauvres, ouvrir des asiles à la souffrance, à l'indigence, au repentir, à la vieillesse et former la jeunesse à la vertu aimable qu'on admire en Louis de Gonzagues et en Stanislas Kostka.

Aussi, des autels s'élevaient de tous côtés pour honorer les saints que la Compagnie de Jésus avait remplis de son esprit : Rome vénère saint Ignace et saint François de Borgia ; Naples, saint François de Hieronimo ; l'Espagne, le bienheureux Alphonse Rodriguez ; la Belgique, le bienheureux Jean Berchmans ; la Hollande, la Suisse catholique, le Tyrol, le bienheureux Pierre Canisius ; la France, saint Jean-François-Régis (1), etc.

Et comment tous ces hommes parvinrent-ils au comble de la perfection chrétienne ? Par l'exacte, par l'héroïque observation des règles de leur institut, par la pratique de l'obéissance telle que la définit saint Ignace, par le dévouement aux œuvres et par la fidélité à l'esprit de cette Compagnie de Jésus qu'on a pu persécuter et même détruire pour un temps, mais que nul n'a songé sérieusement à reformer jamais parce que jamais nul ne l'a pu dire corrompue, excepté les « solitaires » de Port-Royal à qui Voltaire lui-même a répondu, et les pauvres braves gens tenant débits de Jésuite écorché, en notre époque, à qui personne, assurément, ne prendra souci de répondre.

Il est cependant une banalité dont il faut, en passant, faire justice. La mode, parmi les copieurs de dictionnaires qui vont radotant fidèlement les mêmes brid'oisonneries depuis le déluge encyclopédique, est de crier sur les toits la *déchéance* des nations restées fidèles à l'Eglise et d'attribuer aux Jésuites la

(1) Né le 31 janvier 1597, mort le 31 décembre 1716, canonisé le 5 avril 1737 par le Pape Clément XII.

responsabilité de cette prétendue langueur. Entre autres malades, ils citent l'Autriche, l'Espagne, le Portugal. Ils citaient hier le Mexique, mais ils n'osent plus depuis Juarès.

Pourquoi pas l'Italie ? Et surtout pourquoi pas la Belgique ?

Sont-ils bien sûrs que le bandeau soit solidement attaché désormais au front de l'Angleterre qui voit l'hérésie à l'œuvre hors de chez elle, et qui ne sait déjà plus trop si le protestantisme est, au fond, un bon commerce ?

Il y aurait bien des choses à dire sur l'infériorité des pays catholiques. Pour ma part, je ne l'accepte à aucun degré, parce que je ne place pas la grandeur humaine exclusivement dans la conquête de la pièce de cent sous et que le dieu américain, qu'on l'appelle Dollar ou Revolver, ne m'inspire aucune espèce de dévotion ; mais en admettant même la déchéance de certains pays catholiques, est-elle comparable à l'horrible maladie intestine de certains pays protestants ? Il ne faut pas nommer ces certains pays, je le sais bien ; mais qui ne les connait ?

Et puis, ces peuples catholiques n'étaient-ils pas catholiques aux temps de leur splendeur ? N'étaient-ils pas beaucoup plus catholiques alors qu'aujourd'hui ? Ne sont-ils pas tombés peu à peu à mesure qu'ils perdaient la fidélité à leurs croyances, à mesure qu'ils buvaient l'empoisonnement de l'indifférence, du scepticisme et de l'incrédulité ? Et quant à ce qui est de l'influence exercée par les Jésuites sur ces chutes, de qui se moque-t-on ? Faut-il leur imputer les progrès de la malaria qu'ils ont si énergiquement combattue ?

Les Jésuites d'ailleurs ont été chassés de la plupart de ces Etats catholiques par les intrigues de ceux qui ont amené l'affaiblissement de ces Etats ; ils ont été chassés au plein milieu des prospérités qu'ils avaient tant contribué à faire naître dans ces Etats ; on a remplacé leur aide féconde, dans ces Etats, par... A quoi bon dire par quoi ?

L'Espagne, le Portugal, le royaume de Naples, le duché de Parme, l'empire d'Autriche, tous les Etats qui ont chassé les Jésuites, s'en sont-ils si bien trouvés ?

Et la France ?...

S'ils s'en sont bien trouvés, de quoi se plaint-on ?

Et s'ils ont au contraire regretté le départ des Jésuites, comme l'histoire le proclame, qui espère-t-on berner en attribuant aux agents de la prospérité les malheurs qui se sont produits après leur injuste et maladroite expulsion ?

Que chacun soit au moins responsable de ses actes !

Si ce qui était or pur entre les mains des Jésuites s'est changé en plomb pour leurs spoliateurs, à qui la faute ?

Dans ce qui vient d'être dit, le lecteur a-t-il découvert oui ou non les motifs de ces haines vraiment extraordinaires qui entourent la Compagnie de Jésus ?

Je réponds de moi-même OUI et NON.

Oui, pour les ennemis de l'Eglise ; *non*, pour ses amis.

Les ennemis de l'Eglise ont toute raison de haïr les Jésuites ; les amis de l'Eglise ont toute raison de les estimer et de les aimer. Et il ne serait pas loyal de voir dans nos paroles rien qui tende à confondre les serviteurs avec le maître, les Jésuites avec l'Eglise. La Compagnie de Jésus n'est rien en comparaison de l'Eglise qui seule a promesse d'immortalité.

La Compagnie de Jésus pourrait disparaître, sans que la pierre sur laquelle repose l'édifice divin en fût seulement ébranlée.

Mais « *tous les ennemis de l'Eglise sont toujours et avant tout les ennemis des Jésuites* ». C'est là ce qui les désigne énergiquement à la confiance des catholiques. « ...C'est une gloire sans pareille pour la Compagnie de Jésus que cette unanimité des ennemis de l'Eglise pour la frapper, la dénoncer, la calomnier : Privilège unique, glorieuse prérogative qui fait leur nom le plus glorieux qu'il soit donné à des chrétiens de porter dans les temps où nous sommes ! » (1).

Nous venons de les voir à l'œuvre hors de France. Rentrons enfin chez nous et voyons ce qu'ils y ont fait pour mériter que leur nom, dans la bouche des ennemis de Dieu et de la patrie, soit devenu la suprême injure, appliquée non pas seulement à tout prêtre, à tout catholique, mais encore à tout homme honnête servant honnêtement son pays.

Lisez les *vrais* journaux, entrez dans les *bons* clubs et vous verrez qu'on y appelle Jésuites indistinctement les patrons, les propriétaires, les hommes d'Etat de toute nuance, tous ceux

---

(1) Comte de Montalembert, discours à la Chambre des Pairs, 8 mai et 11 juin 1844.

qui savent lire et ne savent pas hurler. Jésuites les gendarmes, les préfets, les maréchaux, les frères de la Doctrine chrétienne! Jésuites les pasteurs protestants eux-mêmes ! Jésuites les magistrats ! Jésuites les soldats ! Jésuites ! Jésuites ! Jésuites ! Jamais pareille clameur n'a célébré des hommes.

Si ce n'est pas ici la gloire, où est-elle?

EN FRANCE

Elle était solennelle pour nos ancêtres l'heure où ce mendiant boîteux du collège de Sainte-Barbe gravissait, avant le jour levé, la pente de Montmartre. La France baptisée avec Clovis, glorifiée par Charlemagne, fleurie des palmes de saint Louis, était profondément chrétienne, mais elle subissait profondément aussi le contre-coup de la révolution religieuse et déjà politique qui bouleversait l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre. Au delà de nos frontières la désolation était au comble ; chez nous, Calvin aiguisait son arme. Entre le vœu de Montmartre et la bulle de Paul III, Calvin mit au jour son *Institution chrétienne* et fonda ainsi la secte d'où les huguenots allaient sortir [1], c'est-à-dire la guerre civile et, pire calamité, la guerre religieuse, *plus quam civilia bella.* Le feu couvait laissant échapper déjà la menace de ses étincelles à travers la fumée. Encore quelques années et la conjuration d'Amboise [2] allait trahir les fanatiques aspirations des soi-disant « Réformés ».

Dans ces périlleuses conjonctures, le rôle de la naissante Compagnie ne pouvait être douteux : elle accomplit précisément le devoir pour lequel son fondateur l'avait créée : elle se donna à la cause catholique qui seule était alors la cause nationale. A la sollicitation du cardinal de Lorraine et de

(1) 1536.
(2) 1560.

plusieurs autres sages et savants prélats, Henri II avait, dès 1550, octroyé des lettres patentes à la Compagnie de Jésus. Mais les ennemis déclarés ou secrets de la foi catholique redoutaient trop ces nouveaux venus, pour ne pas s'opposer de toutes leurs forces et par tous les moyens à leur établissement en France. Les huguenots et les politiques firent si bien, que le Parlement dont les haineuses préventions, nées en même temps que l'Ordre, ne devaient jamais se démentir, refusa d'enregistrer les lettres royales.

Deux ans après, nouvel édit ordonnant aux magistrats de passer outre ; nouvelles oppositions favorisées par la mort du roi. François II réitère par trois fois ses injonctions (1). Charles IX revient à la charge, sans plus de succès (2), tant l'esprit de rébellion et la répugnance pour tout ce qui se montrait franchement catholique, avaient déjà infesté la haute magistrature.

Enfin, le 15 septembre 1561, le Colloque de Poissy, auquel le Parlement, par un autre subterfuge, avait renvoyé la cause, reçut solennellement les Jésuites en France, avec quelques clauses restrictives, levées d'ailleurs par Charles IX, en 1565, et par Henri III, en 1580.

Ils méritèrent tout d'abord cette confiance par leur zèle à prêcher et à défendre la vraie foi. Préludant à la longue série des succès de l'Ordre dans l'enseignement, Maldonat réunissait, autour de sa chaire du collège de Clermont à Paris, un brillant auditoire de prélats, de seigneurs et de savants ; les collèges de l'institut, à peine ouverts, étaient remplis d'élèves, et « les protestants eux-mêmes, au dire de Ranke, rappelaient leurs enfants des collèges éloignés pour les confier aux Jésuites ». Edmond Auger, pendant cela, combattait les calvinistes du Midi. Tombé à Valence entre les mains du baron des Adrets, du haut de la potence même *il prêche* et son éloquence est si grande, que les bourreaux émus épargnent sa vie. A peine délivré, il court à Lyon où sévissait une maladie contagieuse qui en peu de temps moissonna soixante mille personnes, il y prodigue ses soins aux mourants et aux pauvres, ranime la confiance et sauve la ville qui le suit tout entière aux pieds de Marie. Dans tout Lyon, Calvin n'aurait pas trouvé un partisan ce jour-là !

---

(1) *Lettres patentes* du 12 février, 25 avril et 9 octobre 1560.
(2) *Lettres patentes* du 4 et du 18 mars 1561.

Les hérétiques n'avaient à opposer à tant de zèle et de dévouement que la violence et la calomnie, mais ils étaient soutenus par l'Université de Paris, alarmée d'une concurrence qu'elle jugeait redoutable. L'antagonisme naissait. L'Université essayait de fermer l'accès des écoles à la Compagnie de Jésus, comme elle avait fait, quelques siècles plus tôt, à ces grands ordres religieux qui ont valu à l'Eglise et à la science les Thomas d'Aquin, les Albert le Grand, les Duns Scott. Il fallait que la cause de l'Université fût bien compromise, et cette lutte contre le libre accès de l'enseignement, bien insoutenable, pour que le Parlement, saisi de l'affaire, se crût dans l'obligation, tout prévenu qu'il était, de donner par deux fois gain de cause aux Jésuites. Il le fit.

Au témoignage même de du Boullay et de Crévier, historiens de l'Université, l'enseignement y était alors d'une faiblesse très regrettable. Les études s'y trouvaient presque entièrement délaissées, et, ce qui était plus désastreux encore, la dissolution des mœurs n'avait d'égale, parmi le jeune peuple des écoles, que le dévergondage des idées et l'impiété des doctrines.

Les collèges des Jésuites, gratuitement ouverts à tous, rétablirent, avec le goût des lettres, le zèle pour la foi et pour la pratique chrétienne; et dès lors on put dire de ces maîtres ce que Voltaire disait du Père Porée, *qu'ils eurent le mérite de faire aimer à leurs disciples les lettres et la vertu.*

Mais la Ligue éclatait. Ce grand mouvement, légitime en lui-même, puisqu'il avait pour but de défendre la religion de la presque universalité des Français contre quelques factieux, entraînait après lui des maux et des excès nombreux. On peut citer, l'histoire à la main, la conduite de la Compagnie de Jésus, dans cette occurrence délicate, comme un modèle de prudence.

Ses membres admettaient à bon droit le principe de la Ligue, qui n'était que la résistance du catholicisme national contre l'envahissement protestant, mais ils s'efforçaient en même temps de calmer l'effervescence des passions et de compenser les intérêts. Loin de s'immiscer dans les luttes des partis politiques, ils se firent du commencement jusqu'à la fin les apôtres et les médiateurs de la paix. En province, leur action fut de peu d'importance, car les cinquante grandes villes qui adhéraient à la Ligue, *ne renfermaient pas une seule maison de Jésuites.* A Paris, l'un d'eux, le Père Pigenat joua modes-

tement un grand rôle de dévouement tout platonique et qui n'avait pas même l'encouragement du succès possible. Ses efforts, comme cela devait être, disparurent dans le fracas de la tourmente, et la fureur des Seize qu'il s'était chargé de contenir autant que faire se pourrait, atteignit, en dépit de lui, à des proportions déplorables qu'il modéra pourtant plus d'une fois au risque de sa liberté et même de sa vie ; mais d'autres membres de la Société, acceptant une mission plus utile, se chargèrent d'entamer des pourparlers pacifiques avec le Souverain Pontife.

Au plus fort de l'effervescence dans Paris, un petit nombre de prédicateurs emportés par leur zèle commencèrent à s'écarter de la réserve que l'esprit de l'institut leur commandait ; ils ne tardèrent pas à y être rappelés par les mesures énergiques du général, Claude Aquaviva. « Dites au Roi, écrivait-il au provincial en France, avec quelle force les Constitutions nous défendent de nous immiscer dans les affaires temporelles. »

Bien plus, il osa faire à Sixte V, si passionnément partial en faveur de la Ligue, les plus fermes remontrances au sujet de la neutralité nécessaire de l'Ordre.

Cependant la conversion de Henri IV au catholicisme ôtait à la Ligue sa raison d'être. Bellarmin qui se trouvait alors à Paris, interrogé sur la légitimité d'une prochaine reddition de la capitale au Roi, répondit (contre l'avis de l'Université) *qu'il était licite de poser les armes* et *qu'on devait cesser une lutte désormais sans objet.* En même temps à Rome, les Jésuites travaillaient avec ardeur à la réconciliation du roi de France avec l'Eglise. Chose remarquable, les plus actifs et les plus dévoués de ces négociateurs bénévoles étaient un Italien, le Père Possevin, un Espagnol, le cardinal Tolet, et deux Français injustement bannis par le Parlement, les Pères Commolet et Guéret.

Le Béarnais ne se montra pas ingrat. « Mon cousin, écrivait Henri IV au cardinal Tolet, je sais qu'après Dieu et votre Saint-Père, je dois à l'intégrité de votre conscience l'absolution (c'est-à-dire la levée de l'excommunication) qu'il a plu à Sa Sainteté de m'octroyer (1). »

Cette modération de conduite chez les Jésuites, jointe à tant de zèle pour l'intégrité de la foi, n'était pas de nature à désar-

(1) 15 novembre 1595.

mer la haine qui déjà les enveloppait. On avait mieux espéré d'eux : il y eut désappointement unanime dans le Parlement et l'Université.

Bientôt, la confiance dont les honoraient le Saint-Siège, l'épiscopat et le peuple catholique, la faveur dont le roi Henri IV commençait à leur prodiguer les témoignages, tout se réunit pour exaspérer l'envie de leurs nombreux ennemis. Les mêmes fanatiques dont la main avait armé Poltrot, le meurtrier du duc de Guise, et Clément, l'assassin de Henri III, imaginèrent d'enlacer les Jésuites dans le châtiment de Chastel.

Ce n'était pas facile à cause de l'évidence des faits, appuyée par l'estime publique et la sympathie avérée du roi, mais l'estime publique est sujette à chanceler et le roi avait fort à faire. Ce temps d'ailleurs offre des exemples d'intrigues parlementaires qui confondent la raison.

Jean Chastel avait suivi durant dix ans les cours de l'Université ; il y étudiait encore le droit, sous Marcellius, au moment où il attenta aux jours de Henri IV. Mais... *autrefois*, pendant quelques mois il avait fréquenté le collège de Clermont, en qualité d'élève externe : piètre détail dont on fit un point de départ pour l'instruction, mais après ? Eh bien ! le Parlement chercha. Il aurait voulu quelque autre petite chose. Comme il ne trouva rien, et comme il n'était pas exigeant du tout, il se contenta des mois d'externat. « Les *Huguenots* et les *libertins*, dit l'historien Dupleix, lancèrent mille exécrations, maudiçons et imprécations contre les Jésuites ; mais ni preuve ni présomption ne purent être arrachées de la bouche de l'assassin par la violence de la torture. » L'Etoile, ennemi des Jésuites, Sully de même, de Thou pareillement, Mathieu, Cayet, les Mémoires de la Ligue et tous les chroniqueurs reconnaissent à l'unanimité que « Chastel déchargea les Jésuites et soutint jusqu'au dernier soupir qu'on les soupçonnait injustement ».

N'importe ! il y avait les mois d'externat ! Pendant ces mois d'externat, les Jésuites avaient pu enseigner à Chastel, outre l'art d'assassiner, l'art de se taire. D'ailleurs, à quoi bon tant de façons ? « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère », *il fallait que les Jésuites fussent coupables*, et le Parlement de Paris se déshonora une première fois, créant un précédent à la grande iniquité du XVIIIe siècle.

Le Parlement, contre toute apparence et contre tout bon sens, condamna. Ce grand corps, si digne souvent des respects de l'histoire, écoutant cette fois déjà sa passion aveugle, ne sut

point s'arrêter devant le plus odieux de tous les forfaits, un *assassinat juridique !*

Un vieillard inoffensif qui peut-être n'avait jamais aperçu Chastel, le Père Guignard, vivait retiré au fond d'une bibliothèque du collège. Il est arrêté, condamné, pendu en place de Grève, coupable du seul crime « *d'être venu à mauvaise heure !* » dit L'Etoile.

En effet, pourquoi ce jugement sommaire et cette cruelle sentence ?

« Parce que, répond le chancelier de France Hurault de Chiverny, dans ses mémoires d'Etat, les ennemis des Jésuites trouvèrent ou *peut-être supposèrent*, dans la chambre de Guignard, certains écrits particuliers contre le feu roi Henri III. » Or, « les juges qui le condamnèrent, ajoute L'Etoile, étaient pour la plupart de *ceux qui avaient assisté au jugement de l'arrêt donné contre le feu roi l'an* 1589 (c'est-à-dire cinq ans auparavant), ce qui est une chose étrange ».

Etrange, en effet, et même impossible, s'il ne s'était agi de condamner un Jésuite.

Nous avons cité de préférence en tout ceci les écrivains et chroniqueurs ennemis de la Compagnie, et cela était naturel : il n'est pas un honnête homme tenant la plume qui ait laissé passer, sans le maudire cet acte de répugnante iniquité, mais c'est dans les livres du « libéralisme » moderne qu'il est vraiment curieux d'étudier de pareils faits. J'ai sous les yeux un ouvrage du genre dit populaire et qui jouit dans certain monde d'une enviable notoriété : l'*Histoire de Paris* du brave Dulaure, et je suis écrasé par l'admiration. Il n'est pas méchant, au fond, ce bonhomme ; il aurait mieux aimé qu'on ne potençât pas tout à fait le Père Guignard, et surtout qu'on ne brûlât pas son corps pour en jeter les cendres au vent, ce qui lui semble excessif ; il plaint donc ces pauvres cendres un petit peu, tout en insultant l'homme par habitude et il blâme doucement le Parlement.

Mais il déteste les Jésuites si cordialement et si franchement ! A voir le chapelet de calomnies naïves qu'il égrène contre les Jésuites, à propos de ce meurtre hideux d'un Jésuite, on devine bien que son principal grief envers le Parlement naît du regret de voir tant de Jésuites rester en vie.

Le paragraphe de l'arrêt qui condamne TOUS LES JÉSUITES *comme corrupteurs de la jeunesse*, comme *perturbateurs du repos public*, etc., à sortir sous trois jours de Paris, lui arrache

des gloussements d'allégresse, et il consacre je ne sais plus combien de longues pages grand in-8° à faire la description de la grotesque colonne, « monument élevé à la honte des Jésuites », et qui aurait bien plutôt perpétué l'ignominie du Parlement si Henri IV, par charité pour ses amis présidents et conseillers, ne l'eût fait démolir et balayer. Tout en gourmant un peu les assassins juridiques du Père Guignard qui n'était qu'*un* Jésuite, l'excellent Dulaure applaudit à l'exil de cinq cents Jésuites qui n'ont peut-être pas encore poignardé Henri IV, mais qui le poignarderont comme ils ont poignardé Henri III !

Car Ravaillac sera un Jésuite, comme Jacques Clément était un Jésuite et tous les assassins de rois, depuis Brutus jusqu'à Damiens, tous Jésuites. Et tout cela est rabâché d'un ton endormant, sur l'air faux d'une chanson mal faite de Béranger.

Du temps du bonhomme Dulaure, on n'était encore que libéral et « éclairé », on ne connaissait pas le lyrisme de la boue. Chacun prenait son repas de Jésuite tranquillement en bourgeois bien élevé, et quand on avait fini de manger le Père Guignard, on ajoutait avec le malin sourire des Voltaires d'Yvetot : « Si Henri IV n'avait pas amadoué les Jésuites, ils étaient dix mille numérotés qui l'auraient poignardé à tour de rôle. C'est un fait bien connu ! »

Ah ! certes, et vive la lumière ! Croyez que je n'ai pas la prétention d'empêcher les gens pareillement « éclairés » de prendre les almanachs du bonhomme Dulaure !

Dulaure dit vrai : non content d'avoir versé le sang d'un prêtre innocent, le Parlement expulsa les Jésuites de Paris, « non sans étonnement de beaucoup, et regret de plusieurs (1) », et ces magistrats intègres s'attribuèrent loyalement les dépouilles des bannis. La bibliothèque des Jésuites qui était ample et belle, fut exposée au pillage. Les livres furent jugés de bonne prise, à la requête de messieurs les gens du roi, qui s'en accommodèrent les premiers, suivant leurs conclusions (2).

(1) Chiverny, *Mémoires d'Etat*, p. 241.
(2) L'Estoile.

« Cet attentat contre la justice, commis par ceux qui en étaient les représentants, n'était pas seulement, dit le protestant Sismondi, *une scandaleuse iniquité ;* c'était un grand acte de *lâcheté politique.* »

On aura de la peine à faire croire aux gens, même en y employant l'éloquence des historiens de la taille de Dulaure, qu'Henri IV était un trembleur, mais chacun sait qu'il avait l'âme trop haute pour accepter la moindre connivence dans de pareilles infamies (1). Il ne tarda pas à réparer autant qu'il était en lui, cette sanglante injustice, et malgré toutes les oppositions du Parlement, il rappela les Jésuites avec éclat.

Au mois de septembre 1603, le roi signa à Rouen un édit qui rétablissait légalement la Compagnie de Jésus dans le ressort de plusieurs Parlements. Et comme les membres de celui de Paris, le président Achille de Harlay à leur tête, avaient jugé bon de présenter au roi, à ce sujet, de « très humbles remontrances », le roi répliqua par ces vertes et vives paroles qui n'étaient en vérité point d'un poltron :

« Je vous sais bon gré, dit-il aux magistrats, du soin que vous avez de ma personne et de mon Etat, j'ai toutes vos conceptions en la mienne, mais vous n'avez pas la mienne en la vôtre... Vous faites les entendus en matière d'Etat, et vous n'y entendez toutefois non plus que moi à rapporter un procès. Je veux donc que vous sachiez touchant (le colloque de) Poissy que si tous y eussent aussi bien fait que un ou deux Jésuites qui s'y trouvèrent fort à propos, les choses y fussent mieux allées pour les catholiques. On reconnut, dès lors, non leur ambition mais leur suffisance (2), et m'étonne sur quoi vous fondez l'opinion d'ambition en des personnes qui refusent les dignités et prélatures quand elles leur sont offertes, qui font vœu à Dieu de ne les accepter jamais, et qui ne prétendent autre chose en ce monde que de servir sans récompense tous ceux qui veulent bien service d'eux. Que si ce mot de Jésuite vous déplaît, pourquoi ne reprenez-vous ceux qui se disent religieux de la Trinité ?... Pour moi, j'aimerais mieux être appelé Jésuite que Jacobin ou Augustin.

---

(1) En 1762, on inventa pour le besoin de la cause un *Edit d'Henri IV* du 7 janvier 1595, qui récemment encore était invoqué à la Chambre des députés et à la Cour. — Les preuves abondent qui démontrent que cet édit prétendu *n'a jamais existé.* (Voir entre autres les *Documents concernant la Compagnie de Jésus,* 1827, tome Ier.)

(2) Leur capacité.

« S'ils n'ont été jusques à présent en France que par tolérance, Dieu me réservait cette gloire que je tiens à grande grâce de les y establir ; et s'ils n'y étaient que par manière de provision, ils y seront désormais et par édit et par arrêt ; la volonté de mes prédécesseurs les y retenait ; ma volonté est de les y établir. L'Université les a contrepointés voirement, mais ç'a été ou pour ce qu'ils faisaient mieux que les autres (1). témoin l'affluence des écoliers en leurs collèges, ou parce qu'ils n'étaient incorporés en l'Université... Vous dites qu'en votre Parlement les plus doctes n'ont rien appris chez eux ; si les plus doctes sont les plus vieux, il est vrai, car ils avaient étudié avant que les Jésuites fussent connus en France ; mais j'ai ouï dire que les autres Parlements ne parlent pas ainsi, ni même tout le vôtre ; et si on n'apprenait (là) mieux qu'ailleurs, d'où vient que, par leur adresse, votre Université s'est rendue déserte, et qu'on les va chercher, nonobstant tous vos arrêts à Douay, à Pont (à Mousson) et hors du royaume (2).

« De les appeler compagnie de factieux parce qu'ils ont été de la Ligue, ç'a été l'injure du temps. Ils croyaient de bien faire et y ont été trompés comme plusieurs autres (3) ; mais je veux croire que ç'a été avec moins de malice que les autres (4). et je tiens que la même conscience jointe aux grâces que je leur ferai me les affectionnera autant et plus qu'à la Ligue. Ils attirent, dites-vous, les enfants qui ont l'esprit bon et choisissent les meilleurs ; et c'est de quoi je les estime : ne faisons-nous pas choix des meilleurs soldats pour la guerre ? Et si les faveurs n'avaient place parmi vous, en recevriez-vous aucun qui ne fût digne de votre compagnie et de servir en votre Parlement ? S'ils vous fournissaient des précepteurs ou des prédicateurs ignares, vous les mépriseriez ! Ils ont de beaux esprits et vous les en reprenez ! Quant aux biens que vous dites (qu'ils possèdent), c'est une calomnie ; ils n'avaient en toute la France que douze ou quinze mille écus de revenus en tout... Le vœu qu'ils font au Pape n'est pas pour toutes choses. Ils ne

(1) Hélas ! c'est là l'éternel joint ! Et comme ce grand roi eût fait un affilé journaliste !

(2) Ce fut encore ainsi au commencement de ce siècle. Quand ils s'en vont, on les suit.

(3) On ne peut aller jusqu'à demander à Henri IV une approbation de la Ligue.

(4) Surtout Messieurs du Parlement.

le font que d'obéir aux Papes quand ils voudraient les envoyer à la conversion des infidèles ; et de fait, c'est par eux que Dieu a converti les Indes. Vous dites qu'ils entrent comme ils peuvent : aussi font bien les autres, et suis moi-même entré comme j'ai pu en mon royaume ; mais il faut avouer que leur patience est grande, et pour moi je l'admire, car avec patience et bonne vie ils viennent à bout de toutes choses. Et je ne les estime pas moins en ce que vous dites qu'ils sont grands observateurs de leur institut, c'est ce qui les maintiendra...Touchant l'opinion qu'ils ont du Pape, je sais qu'ils le respectent fort : aussi fais-je. Quant à la doctrine d'émanciper les ecclésiastiques de mon autorité et d'enseigner à tuer les rois, il faut voir d'une part ce qu'ils disent et s'informer s'il est vrai qu'ils enseignent ainsi la jeunesse. Une chose me fait croire qu'il n'en est rien : c'est que depuis trente ans en ça qu'ils enseignent la jeunesse en France, cent mille écoliers de toutes conditions sont sortis de leurs collèges, ont vécu entre eux et comme eux : qu'on en trouve un seul de ce grand nombre qui soutienne de leur avoir ouï dire un tel langage ni autre approchant de ce qu'on leur reproche !

« Touchant Barrière (1), tant s'en faut qu'un Jésuite l'ait confessé comme vous dites, que je fus averti par un Jésuite de son entreprise, et un autre lui dit qu'il serait damné s'il l'osait entreprendre. Quant à Chastel, les tourments ne lui purent arracher aucune accusation à l'encontre de Varade ou d'un autre Jésuite quelconque : et si autrement était, pourquoi les auriez-vous épargnés ? Car celui qui fut exécuté le fut sur un autre sujet, que *l'on dit* s'être trouvé dans ses écrits. Mais quand ainsi serait qu'un Jésuite aurait fait le coup, faut-il que tous les apôtres pâtissent pour Judas, ou que je réponde de tous les larcins et de toutes les fautes que feront à l'avenir ceux qui auront été mes soldats ? Si un Espagnol jésuite et cardinal (le P. Tolet) m'a aidé à obtenir la bénédiction du Saint-Père quand je me fis catholique, pourquoi voulez-vous mettre en ombrage les Français, mes naturels sujets ? Je saurai d'eux ce que je jugerai, et je leur communiquerai ce que je voudrai : laissez-moi le maniement et la conduite de cette Compagnie : j'en ai manié et gouverné de bien plus difficiles et mal aisées à conduire : obéissez seulement à ma volonté. »

Nous avons reproduit tout au long ces paroles d'un roi si

(1) Le premier assassin du roi.

souvent assassiné par les Jésuites, non pas tant pour défendre les Jésuites depuis longtemps absous que pour rendre notre hommage de lettré à l'auguste écrivain qui parlait déjà un français si net, si pur et si robuste plus d'un demi-siècle avant Bossuet, Pascal et Labruyère.

Jamais personne n'arracha d'un geste plus franc le masque lâche de la calomnie. C'est une parole de grand style et de grand cœur.

Il fallut bien obéir, et l'édit de Rouen, malgré une mauvaise volonté manifeste, fut enregistré au Parlement le 4 janvier 1604.

Henri IV n'en resta pas là. Il témoigna de mille façons son estime, sa reconnaissance et son affection aux membres de la Compagnie de Jésus, et j'ai vraiment peine à croire que la frayeur qu'il avait d'eux eût pu le pousser jusqu'à les établir « dans sa propre maison de la Flèche », jusqu'à donner toute sa confiance au fameux et savant Père Coton, et enfin, ce qui dépasserait un peu les bornes du vraisemblable en fait de couardise, jusqu'à leur léguer son cœur comme un dernier gage de cette tendresse qui lui avait fait dire : « Je vous ai aimés dès que je vous ai connus. »

Louis XIII, suivant la même voie que son père, prit toute leur Compagnie « en sa protection et sauvegarde, comme il avait plu au feu roi de faire » (1) ; il confirma le droit d'enseigner octroyé aux Jésuites par Henri IV, et les recommanda aux princes protestants d'Allemagne « comme étant des hommes d'une haute piété et d'une grande prudence ». Il vint en 1627, avec Richelieu, poser la première pierre de leur église du faubourg Saint-Antoine (2) ; enfin la protection royale et la faveur publique les défendirent si bien contre les mesquines jalousies et les haines de leurs concurrents, qu'en cette même année le nombre de leurs élèves s'élevait déjà au chiffre de treize mille cent quatre-vingt-quinze dans la seule province de

(1) Etats-Généraux de 1614, *Vœu présenté au roi par les deux premiers ordres du royaume.*

(2) Fondée, selon la promesse de saint Ignace, au lieu même où avait eu lieu le premier attentat sacrilège des protestants contre les images de la Vierge.

Paris. — Que pensez-vous de ces *temps de ténèbres* où le besoin de savoir était si répandu ?

Et que pensez-vous de ces *ignorants*, de ces *obscurants*, tenant la tête de tous les enseignements et battant les coryphées de la Réforme dans toutes les passes d'armes religieuses, morales ou philosophiques ? Où sont donc les flambeaux assez radieux pour faire honte à la lumière des Bellarmin et des Tolet ? Y a-t-il à cette époque un orateur plus entraînant que Canisius ? Un théologien plus sûr que Molina, tant et si bassement défiguré ? Molina établissait l'homme libre sous la haute puissance de Dieu. Il devait soulever à la fois contre sa généreuse doctrine ceux qui en remontraient à Dieu et ces faux rigoristes qui alourdissaient à plaisir la chaîne de Dieu pour la rendre insupportable. Judas a diverses façons de trahir son maître.

Et peut-on citer une plus grande doctrine que celle de Suarez, dont Bossuet a dit « qu'on entendait en lui toute l'Ecole ? » Je n'ai pas l'intention de faire ici le compte des services rendus à l'intelligence par l'institut des Jésuites ; cela prendrait trop de place, mais on ne peut passer sous silence le gigantesque travail de ce Bénédictin triple, Jean Bolland, les *Acta sanctorum* si populaires dans la science sous ce nom : *les Bollandistes*, et que Leibnitz appelait une encyclopédie chrétienne. Labbe et Sirmond florissaient alors, et Petau était l'oracle de l'Europe savante. Aquaviva gouvernait l'Ordre. D'Alembert fit plus tard un tel panégyrique de ce général qu'on put penser qu'il voulait le placer au-dessus d'Ignace lui-même. La Compagnie avait cinq cent cinquante maisons et se divisait en trente-trois provinces possédant plus de douze mille religieux.

Ils faisaient faire par les recherches du P. d'Eckel un pas énorme à la numismatique; ils composaient les grammaires et les lexiques de près de cent langues ou idiomes, parmi lesquels il faut compter le basque et le bas-breton, le hongrois et le turc, le persan, le japonais, le chinois, la plupart des idiomes sauvages. Le P. Lanzi découvrait la langue étrusque ; deux autres Jésuites, Jean Pons et Ernest Hanxleden, révélaient au monde savant les mystères du sanscrit et du télenga. Le P. Bouvet apportait en France les 49 volumes chinois qui furent l'origine de la collection actuelle de la Bibliothèque nationale. Kircher enfin, l'universel, précédait de bien loin notre Champollion dans l'étude des hiéroglyphes d'Egypte.

Quant aux Jésuites astronomes, mathématiciens, géomètres, minéralogistes, naturalistes, géographes, inventeurs, ils sont

tout bonnement innombrables. On peut consulter à ce sujet l'histoire des *Mathématiques* de Montuela, la *Bibliographie astronomique* de Lalande, l'*Histoire de la Compagnie de Jésus* par Crétineau-Joly. Je citerai seulement à titre de curiosité, parmi les inventeurs, victimes du *Sic vos non vobis*, le P. François Lana-Terzi, né en 1631, qui découvrit l'aérostation, et un autre Jésuite, Portugais, missionnaire au Brésil, Barthélemy de Gusmao, qui un siècle plus tard fit le premier l'expérience publique de ce qui devait s'appeler une montgolfière bien avant Montgolfier. Le même Lana inventa le semoir dont Tall, en 1733, se donna pour le créateur.

Il n'y a pas jusqu'au camellia, cette fleur mondaine, et au quinquina, cette drogue illustre, qui ne nous soient venues des Jésuites ainsi que la gloire de nos jardins, l'opulent marronnier d'Inde.

Mais ces petites choses ne nuisaient pas aux grandes. Quand l'absolutisme royal, en France et surtout en Angleterre, tenta de se poser en dogme, les Jésuites, avec Bellarmin et Suarez à leur tête, défendirent le droit des peuples, montrant une fois de plus que la grande loi d'obéissance, établie par Ignace, n'excluait nullement la notion de liberté. Soyez certain que Pascal à qui nous arrivons ne s'attaquera jamais à ces gens-là ; il ne touchera pas même du bout du doigt ni Suarez, ni Canisius, ni Possevin, ni Petau, ni Tolet, ni Bellarmin, ni PERSONNE, on peut le dire, car le niais éternel, le mannequin de Jésuite imbécile et malsain qu'il se fabrique à lui-même pour le berner tout à son aise, n'est *personne*.

Quand on fait le procès des Jésuites du XVII[e] siècle, si les dates vous font gagner ce gros lot d'esquiver le nom de Bourdaloue, immortel honneur de la chaire française, il ne faudrait pas au moins biffer le nom de saint François Régis, l'apôtre tout éblouissant de charité.

Ils sont par centaines, les grands Jésuites : l'histoire regorge d'eux. Pascal ne les connaissait-il donc pas ? ou les dédaignait-il ?

Pascal qui se donnait des triomphes comiques si faciles en accommodant d'insultants ragoûts, poivrés jusqu'à l'indécence, faits avec les pauvres modestes noms de religieux obscurs, n'avait-il jamais ouï prononcer ces noms qui retentissaient dans toute l'Europe ?

Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, et tout

aveugle a une lueur, excepté l'entêté qui emploie ses propres mains à se boucher les yeux.

Ce François Régis était la légende du temps. Un certain dimanche il entra dans une auberge où de joyeux vivants avaient choisi l'heure de la grand'messe pour faire débauche. Il voulut les prêcher : de quoi se mêlait-il ? On se moqua de lui; Pascal, l'austère, n'aurait pas approuvé cela, encore bien moins l'acte brutal d'un de ces jeunes gens qui donna un soufflet à Régis. — Mais, en vérité, que de soufflets dans les *Provinciales*, et qui n'ont pas l'excuse du vin d'auberge !

Régis dit à celui qui l'avait frappé : « Mon frère, je vous remercie : j'ai mérité un pire traitement, mais songez à votre âme. »

Ecoutez ! Thémistocle en fit à peu près autant, et c'est sa gloire, mais quelle différence : Thémistocle est un héros pratique, tandis qu'un saint !... c'est abuser !

Qu'arriva-t-il ? les pauvres bons jeunes gens, bien qu'ils fussent ivres, se prosternèrent et demandèrent pardon. La belle avance ! Jésuites ! Trouble-fêtes ! A la place de François Régis, un franc luron eût rendu le soufflet, partant quittes et sans rancune. Voilà la nature d'Yvetot. Le Dieu des bonnes gens n'en demande pas davantage. Voyons ! Un peu d'indulgence !

Moi, j'inclinerais volontiers du côté de l'indulgence ! et, chose singulière, les Jésuites aussi, mais c'est Pascal qui ne veut pas ! Ah ! Pascal n'était pas du tout un franc luron, ni les Arnauld, ses patrons, de joyeux drilles. L'indulgence ! les jansénistes ! voilà des mots qui hurlent de se trouver ensemble ! Les jansénistes auraient mis plutôt une rallonge à l'enfer ! Certes, on ne peut les accuser d'avoir jamais « tendu l'autre joue » ; pour une chiquenaude, ils rendaient un coup de massue, et leur colère contre les Jésuites venait surtout de l'indulgence des Jésuites. François Régis, l'ange de la pureté, avait pour eux une « morale relâchée » et une « dévotion facile », lui qui tomba mort sous sa croix !

Que Dieu me garde de railler ou même de juger la conscience de Pascal dont certaines pages apprises par cœur aux jours de ma jeunesse m'embaument encore la mémoire ! Il avait le grand style des grandes âmes et, par places, je ne sais rien de si beau que lui.

Dans les *Provinciales* même, si inférieures à son génie, il y a d'admirables choses, mais quel poison que le succès ! et jusqu'où la gloriole du succès peut-elle abaisser une fierté ! La

première ivresse de Pascal fut dans l'étonnement des Arnauld qui ne s'étonnaient de rien et dans leur admiration à eux qui n'admiraient personne.

Les Arnauld avaient essayé d'un pamphlet ; ils étaient illustres pour l'implacable ennui qui tombait de leurs plumes. Ils s'étaient mis à plusieurs Arnauld, et ils avaient enfanté quelque chose de si terrible comme ennui qu'ils en furent épouvantés eux-mêmes, et Pascal aussi.

Pascal emporta le cahier dans sa chambre ; il corrigea ou plutôt il écrivit à nouveau quelque chose. Les Arnauld voulurent voir, Pascal lut, et les Arnauld, tout ce qu'il y avait d'Arnauld fatigants, solennels et navrants tombèrent à genoux, émerveillés qu'ils étaient de se trouver en face de leur pensée devenue étincelante.

Et il y eut une vivacité extrême dans l'expression de l'étonnement des Arnauld trouvant le simple Pascal plus fort que beaucoup d'Arnauld !

Et rien n'est flatteur comme cette qualité d'étonnement arraché au naïf orgueil des maîtres. Pascal acceptait les Arnauld comme ses maîtres, et je crois devoir dire ici que tous ces Arnauld ne s'appelaient pas Arnauld. Ils s'appelaient légion ; c'était tout un couvent de Pères calvinistes à la queue coupée, c'était un clan, un camp : c'était Port-Royal.

Pascal fut coiffé du premier coup par cet étonnement, véritable ovation de famille. Les *Provinciales* étaient nées. Le Protestantisme bâtard imaginé par Jansénius pour empoisonner la foi en outrant le dogme, la morale en niant la liberté, la pratique en remplaçant la charité par la rigueur pharisaïque, avait son apôtre, inespérément grand !

Il faut bien avouer qu'en toutes choses, l'étonnement est la moitié du succès. Le succès des *Provinciales* fut énorme, parce qu'elles étonnèrent le public encore plus que la maison Arnauld. Etait-ce bien là Pascal ? Celui qui avait laissé jaillir de son cœur ces élans d'amour ardent, trouvait-il dans le même cœur un pareil trésor de haine méchante et froide ? C'était souverainement curieux ! Et Pascal le grand, Pascal le triste qui devenait comique et petit tout à coup ! Pascal le grave qui faisait la cabriole en costume de pamphlétaire ! Ah ! c'était friand, et ses ennemis, comme de juste, l'applaudirent bien plus haut encore que ses amis. Y avait-il, cependant, besoin de tout cela ? Et n'aurait-il pas suffi du moindre ou du plus gros des

Arnauld pour mettre Aristide sur le plat et le servir aux appétits d'Athènes ?

J'ai dit que le jansénisme n'était qu'un calvinisme déguisé. J'ajoute : mal déguisé : la même erreur avec un mensonge en plus. L'abbé de Saint-Cyran disait à saint Vincent de Paul indigné, en parlant de Calvin : *Bene sensit, male locutus est : Il pensait bien, il disait mal !* La famille Arnauld qui avait pris ce rôle de traduire Calvin en un langage pseudo-orthodoxe, avait été longtemps calviniste et restait, au fond, calviniste : Port-Royal, en déguisant son drapeau, accusait les Jésuites d'hypocrisie. C'est la tactique éternelle du mensonge.

Ainsi s'explique la lutte engagée entre la Compagnie de Jésus et la secte nouvelle. Les Jésuites combattirent avec énergie ; car c'était là vraiment pour l'Eglise et la France une question vitale. Frappée d'anathème par le Saint-Siège, suspecte au pouvoir, mais ouvertement embrassée ou favorisée secrètement par un grand nombre de membres du Parlement et de l'Université, l'hérésie janséniste, impuissante à défendre ses erreurs trop avérées, trouva moyen, grâce à la plume de Pascal, d'en attribuer d'imaginiares aux Jésuites. Les *Provinciales* ne furent qu'une diversion, rendue puissante par la personnalité de leur auteur. N'y cherchez pas autre chose.

Pourquoi les Jésuites ne répondirent-ils pas sur le même ton ? D'abord, ils n'avaient pas de Pascal. Mais, eussent-ils eu un Pascal, ils auraient émoussé le tranchant trop effilé de sa plume.

Je souris en moi-même à la pensée de tous les sourires qui vont accueillir mon affirmation. Non seulement les Jésuites n'auraient pas fourni à leur Pascal cette abondance de textes faux ou tronqués qui émaillent les *Provinciales*, mais ils lui auraient dit : « Pardonnez comme saint François-Régis, souvenez-vous de la parole de Loyola, ne frappez point. A l'avocat de la Compagnie de Jésus il est défendu de frapper, car elle porte le nom de Celui qui disait à ses apôtres : *Odio eritis omnibus propter nomen meum* (1). Nous sommes les enfants de Jésus, et autant que les hommes peuvent accomplir la splendeur d'un pareil devoir, nous voulons payer en amour tous les outrages de la haine. »

---

(1) « Vous serez en haine à tous à cause de mon nom. »

Ah ! Jésuites, n'est-ce pas ! Jésuites ! Jésuites ! Il faut écraser de pareils serpents !

Louis XIV ! Grand roi, plus grand moi qui absorba un siècle énorme !

Chacun des éléments qui composent cette gloire est immense et suffirait à éblouir un âge ; avec ces blocs précieux par la matière, gigantesques par la masse, un panthéon fut construit dans des proportions calmes et carrées, à la taille moyenne du roi, éclairé par la moyenne lumière du roi, fait pour le roi, par le roi, semblable au roi, — de telle sorte qu'on se demande à la vue du monument, très imposant dans ses symétries, mais aligné implacablement et gourmé jusqu'à fatiguer le regard, comment le royal architecte s'y prit pour dissimuler tant de saillies superbes !

Avec rien, au moment où la mort le surprit, Henri le Grand allait élever une montagne ; avec des montagnes, Louis le Grand dressa une belle colonnade bien régulière, sur terrain nivelé. Il se trouvait assez haut et ne montait plus, chose terrible.

De la cendre d'Henri IV, sa volonté sortit qui eut nom Richelieu. Sur le sépulcre fermé de Louis XIV, on lacéra son testament. Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Corneille, Racine, Condé, Turenne firent place sans transition aux convives athées de Philippe d'Orléans, doux cœur, dit-on, aimable esprit qui rendit, entre deux petits soupers, les premiers oracles de la religion de Voltaire.

Je parlerai peu du règne de Louis XIV. Je n'apprécie pas peut-être à sa juste valeur le grand rôle que les Jésuites y jouèrent. Un sens me manque sans doute : ce n'est pas cette grandeur-là que j'aime. Je dirai seulement que notre temps présent n'a pas inventé les violences à l'encontre du Saint-Siège. Ne vous y trompez pas : la Révolution était déjà en germe dans le giron de l'absolutisme. Celui qui est accusé d'avoir dit un jour : « L'Etat, c'est moi », s'il le dit, le jour où il le dit, défia la foudre.

Les Jésuites eurent ce périlleux honneur de confesser Louis XIV : ce devait être une profession rude. On ne se représente que trop bien l'embarras des gardiens de cette conscience à la fois si vaste et si étroite, qui crut relever le péché en l'ha-

billant d'étiquette et sauver le scandale en lui donnant de majestueuses allures.

Ce roi, il est vrai, se montra merveilleusement beau dans l'infortune, et ce fut alors que l'influence des hommes de Dieu se fit sentir. A bon droit, il reste glorieux dans l'histoire, pour avoir été, par la volonté de la Providence, l'âme suffisante de tout un peuple de génies, mais je suis de ceux qui ne peuvent lui pardonner d'avoir trempé, en cérémonie, solennellement, presque religieusement, dans le dissolvant de l'illégitimité le robuste bois du trône légitime, qui en fut pourri de part en part et craqua, moins d'un siècle après, sous la sainteté chaste de Louis XVI.

Encore moins parlerai-je de la Régence, châtiment immédiat des erreurs de Louis XIV.

Quant à Louis XV, ce prince véritablement malheureux qui mourut de honte comme ses aïeux avaient vécu de gloire, nous nous arrêterons forcément à son règne qui vit la ligue des rois, des ministres, des parlements, des courtisanes et des philosophes mettre définitivement le siège devant la Compagnie de Jésus, ouvrage avancé des fortifications de l'Eglise, et l'emporter dans la fureur d'un assaut général.

La guerre, on peut le dire, existait depuis l'heure même ou l'ordre était né. Tout ce qui était révolte, sensualisme, doute, incrédulité, hérésie surtout, patente ou déguisée, abhorrait ces défenseurs *intransigeants* — le mot n'était pas inventé — de la certitude orthodoxe, de l'obéissance et de la pure spiritualité.

Ils gênaient le jeu des austères comédiens du parlementarisme bien plus encore qu'ils ne contrariaient l'effort des francs insurgés de la prétendue philosophie ; et, certes, contre eux la haine des protestants avoués était beaucoup moins envenimée que cette sourde rage couvant dans le cœur hypocrite des neveux toujours masqués de Jansenius : ceux-là même que Molière a visés dans *Tartufe*.

Or, ces faux apôtres dont le crime et le malheur étaient de tenir en défiance, comme Judas, la Bonté Infinie et de crier au scandale quand on versait aux pieds de Jésus le vase entier, plein de précieux parfum, encombraient les abords du trône. Dans tous les oratoires de la cour, du parlement et même du clergé, — car le cardinal de Noailles avait de nombreux adhérents, — vous eussiez trouvé de ces crucifix où Dieu est représenté les bras surélevés et non point étendus, pour donner un corps au blasphème calomnieusement attribué à saint Augustin

par l'abbé de Saint-Cyran, à savoir que « Jésus n'était pas mort pour tous, mais pour un petit nombre ».

Jésus ! l'amour ! l'immense, l'absolue charité ! bornant son bienfait et limitant sa miséricorde ! Le Fils du grand Dieu, père de la vraie, de la seule égalité, opérant un triage et diminuant la divine envergure de ses ailes pour embrasser le moins de cœurs possible ! Aberration de l'orgueil bourgeois ! Démence de la prétention oligarchique !

Car il est impossible de ne point remarquer en passant que la caste la plus implacable en fait *d'aristocratie* est précisément celle qui brasse toutes les révolutions, la caste des Arnauld, la terrible couche doctrinaire et de milieu, ennemie de tout ce qui est au-dessus d'elle et de tout ce qui est au-dessous, démolissant d'une main, opprimant de l'autre et perdant périodiquement le sang-froid jusqu'au point de déchaîner le dessous contre le dessus, spéculation dont elle vit depuis cent cinquante ans et dont la patrie meurt.

L'autorité s'appelait la cour et baissait, plongeant petit à petit dans le mépris. La Régence avait traduit en langage obscène le poème fastueux des erreurs de Louis XIV. De ce mauvais lieu, le Palais-Royal, boudoir pétillant d'esprit d'où s'échappait l'écho de la chanson athée, un vent de contagion s'était répandu sur l'Europe, et l'enfance de Louis XV avait respiré cette peste. La France tenait la tête dans cette course de l'abâtardissement royal, où toutes les autres cours la suivaient de leur mieux allant et trébuchant dans la même ornière.

Un seul roi restait : Marie-Thérèse, et comme ses intérêts n'étaient point ceux de la France, elle regardait d'un œil content le descendant du grand ennemi de la maison d'Autriche, l'héritier d'Henri-IV, emporté par le courant, comme une épave vers le gouffre où menaçait l'inconnu.

Quand M. le duc de Choiseul arriva aux affaires, il fut dit, pour la première fois, depuis la fondation de notre Monarchie, qu'un ministre français recevait pension de l'étranger, et ceux qui disaient cela ajoutaient que la pension était payée par l'Autriche. La Prusse, d'ailleurs, payait bien d'autres pensions, et le proverbe « travailler pour le roi de Prusse » prit naissance en ces temps où un duc et pair, maréchal de France, se bâtit une demeure avec de tel argent que la maison en garda le nom de « Pavillon de Hanôvre ».

Le niveau de la fierté patriotique pouvait encore tomber

plus bas, car chez nous, à Paris, un homme, un écrivain illustre, idole de la foule, adressa publiquement, en temps de guerre, des flatteries au Prussien, et ne perdit rien de sa popularité : au contraire. Il était de mode parmi les *poètes* de traîner nos généraux sur la claie en tressant, non point gratis, des guirlandes au vainqueur de Rosbach. Ce n'étaient pas des Jésuites que ces poètes.

Il est certain que Rome elle-même subissait pour un peu la langueur universelle. Et quoi de surprenant ? A travers les âges un esprit prophétique a toujours soufflé autour de la chaire de saint Pierre, et le pressentiment de la convulsion qui allait soulever le monde pesait sans doute sur le cœur attristé des souverains pontifes. Avec le clair regard de la foi ils voyaient chanceler partout ce qui avait été la gloire de la famille européennne, et l'Eglise prosternée regardait avec douleur le flot d'ignominies qui se gonflait autour des trônes avant de les engloutir.

Un jour, Mme de Pompadour, mécène femelle de la philosophie qui cachetait les gens à la Bastille pour une plaisanterie et les y laissait sans rancune, jusqu'à sa mort, à elle et au delà, gratter les pierres avec leurs ongles, la même qui aida M. de Choiseul à trahir Montcalm au Canada et à persécuter Dupleix dans l'Inde avant de tuer La Bourdonnais par le chagrin et Lally-Tollendal par la hache — une femme charmante, du reste, protégeant les esprits forts et permettant quelques madrigalités à Voltaire, en ses moments de belle humeur, — un jour donc, Mme la marquise de Pompadour eut l'inquiétante idée de *faire ses Pâques.*

Pourquoi ? on ne sait trop. Quelques-uns prétendent que cette velléité venait du roi Louis XV qui gardait tout au fond de sa triste vie un levain de « superstition ».

Toujours est-il que Mme de Pompadour, pardonnant à Dieu, voulait bien lui faire la grâce de le recevoir, mais sans façon, en négligé. Quant à purifier sa conscience (à ce sujet M. de Richelieu, songeant sans doute aux écuries d'Augias, avait dit méchamment : « Comment faire ? Hercule est mort ! ») il n'en était pas autrement question, non plus que d'abandonner sa charge qui valait comme émoluments le métier de M. de Choiseul.

Elle s'informa sur les voies et moyens à prendre pour arriver

à la conclusion de cette « affaire », qui, selon elle, aurait remonté le crédit de la Religion. Les femmes de sa sorte sont entourées par la plus vile catégorie de flatteurs ; chacun lui dit que c'était bien de la bonté de sa part, puisqu'elle pouvait se passer de Dieu et que Dieu serait trop heureux d'entrer dans les bonnes grâces d'une personne de son importance. « Les prêtres, lui dit-on, exigent ceci et cela de la première venue, mais on sait bien que Mme de Pompadour, la « cousine » de Marie-Thérèse d'Autriche et la patronne de M. de Choiseul, ne peut pas être traitée comme une simple princesse du sang. Posez vos conditions, elles sont acceptées d'avance. »

Et notez que l'effrénée platitude des courtisans était ici bien plus près qu'elle ne croyait de la vérité miséricordieuse et splendide. Le crucifix des catholiques étend ses bras tout grands. Si Antoinette, femme Détiolles, marquise de Pompadour, princesse de Neufchâtel, honteuse créature parmi les plus honteuses de cette ignoble époque, avait trouvé seulement au fond d'elle-même un atome de repentir, les bras de cet immense amour se seraient refermés pour accueillir et pour chérir sa pénitence.

Et alors, tout devenait certain comme évangile dans les burlesques affirmations des perroquets de cour : *Dieu était heureux*, trop heureux, le grand, l'éternel Dieu, de rentrer dans les bonnes grâces de la pécheresse.

Et il n'y avait point de prêtre au monde pour exiger d'elle, poison vivant, scandale criant, quoi que ce soit de plus qu'on n'aurait demandé à l'humble pauvresse de la borne. La voie de Marie-Magdeleine était devant elle.

Mais l'atome de cœur ne se trouvait pas dans ce corps de courtisane, vieilli par les années et déjà vétéran de l'infamie. Marie-Magdeleine avait beaucoup aimé ; Mme de Pompadour avait beaucoup marchandé, beaucoup haï, beaucoup sali. Elle était de race judaïque, et c'était un marché qu'elle proposait au ciel.

Elle le sentait si bien qu'elle hésita.

On a dit qu'en cette circonstance, M. le duc de Choiseul, le philosophe d'Etat qui ruinait nos colonies, qui affamait nos soldats en campagne, et qui réduisait nos provinces au désespoir pour payer les « appointements » monstrueux de la favorite, — on a dit que cet homme, digne d'une pitié profonde, cause apparente de tous les désastres de la France, cet homme qui eut le suprême châtiment d'être loué, ministre des rois,

par les assassins des rois, désira jeter les semences d'une haine inextinguible dans ce bas esprit de femme tombée. Il avait besoin de cela.

Il prononça à l'oreille de Mme de Pompadour ce mot : Compagnie de Jésus ! Le fameux lieu commun de la calomnie janséniste, *la morale relâchée* des Jésuites, vint naturellement sur le tapis. Ceux que Pascal avait accusés de dévotion *facile* sauraient aplanir toutes difficultés et *arranger toutes choses* pour le mieux de leurs intérêts. Le fait certain, c'est que Mme de Pompadour s'adressa aux Jésuites pour demander leur complicité dans la perpétration d'un sacrilège.

On a dit encore que l'indignation des Pères repoussa violemment une pareille ouverture. On s'est trompé ; l'indignation des Pères fut muette, parce que leur conscience était calme. Il appert de tous les documents que Mme la marquise de Pompadour fut reçue avec la commisération due à son ignorance et à sa misère morale. Il lui fut dit ce qui est dit à tous et à toutes au tribunal de la pénitence. Si elle entama et poursuivit en effet une négociation sacrilège, ce qui semble résulter de l'appel insensé qu'elle porta jusqu'aux pieds du Saint-Père ; il résulte également de cet appel même qu'elle fut éconduite avec la fermeté pleine de mansuétude qu'on eût employée, en pareil cas, vis-à-vis de n'importe quelle pécheresse assez dépourvue de la plus simple éducation religieuse pour réclamer place au festin de l'Epoux, sans avoir revêtu la robe nuptiale. On ne devait moins, on ne pouvait plus.

Mais si plein de clémence que pût être ce refus dans sa forme, Mme la marquise ne le pardonna point, et la perte des Jésuites fut jurée. L'histoire est ainsi toute pleine de grandes catastrophes, produites par les plus méprisables causes.

Nous avons parlé déjà des établissements ou *réductions*, ces petites républiques modèles. fondées dans les deux Amériques par les Pères et qui, selon l'unanimité de tous les écrivains protestants, philosophes ou autres, ramenaient l'âge d'or en ces heureux pays si éloignés de l'Europe. Fénelon n'avait eu qu'à peindre leur aurore pour faire le tableau de Salente, et plus tard, Bernardin de Saint-Pierre, après Jean-Jacques, y puisa les principaux traits de ses charmantes *Etudes de la nature.* Les réductions du Paraguay et de l'Uruguay que Pombal devait détruire étaient surtout célèbres, mais il y en avait aussi aux Antilles. Certes, nul n'aurait pu croire que cette œuvre de civilisation, appréciée et vantée universellement, deviendrait

pour la Compagnie de Jésus un germe de maladie et de mort.

Il en fut ainsi, cependant. La déconvenue de Mme de Pompadour était une de ces occasions qu'il faut prendre aux cheveux et, pour en profiter, le ministre dirigeant saisit comme une proie le premier prétexte qui se présenta. Laissons parler l'histoire protestante de Sismonde Sismondi : « Les établissements des missions où les convertis indiens travaillaient, dit l'écrivain génevois, pour un fonds commun, administré par les Pères, avaient amené ces religieux à se charger d'une immense administration économique ; c'était leur affaire de nourir et de vêtir tout un peuple... (1). Le P. de Lavalette, Français, procureur des missions à la Martinique, y était chargé de ces vastes intérêts mercantiles ; mais plusieurs de ses vaisseaux furent capturés par les Anglais en 1755, avant toute déclaration de guerre, lorsque ceux-ci s'emparèrent par surprise de toute la marine marchande de France. »

Tel fut le point de départ, exposé avec calme par un historien qui ne peut être taxé de partialité en faveur de la Compagnie. Plus tard, il est vrai, les choses s'aggravèrent. La conduite du gouvernement anglais était un fait excessif, ayant son origine dans le mépris où était tombé le gouvernement de la France sous l'administration Choiseul.

Le pied de l'étranger pesait sur notre nuque et l'Angleterre payait ainsi les complaisances de notre ministre agenouillé. La responsabilité du malheur qui frappait la marine marchande en général et la flottille de la Martinique en particulier, remontait donc jusqu'à l'administration qui, loin de venir en aide aux innombrables victimes de son impéritie, les accabla de tous côtés avec la dernière rigueur.

Le P. de Lavalette (2) dépouillé d'une valeur énorme dont il n'était que l'administrateur, eut le tort impardonnable de désobéir aux *Constitutions*. Il spécula pour remplir le vide de la caisse commune, et ses spéculations furent malheureuses. Ses créanciers l'attaquèrent et mirent en cause la Compagnie.

Mais avant de juger ce procès où la partialité du Parlement, coutumier du fait quand il s'agissait des Jésuites, chercha et

(1) « L'intervention des Jésuites était surtout nécessaire pour protéger la naïveté et l'ignorance des Indiens contre la cupidité des trafiquants européens ». Ad. Archier, *La Comp. de Jésus*, p. 257.

(2) Il fut défendu très vivement par l'autorité coloniale. Il descendait du frère aîné de Jean de La Valette, grand-maître de Rhodes.

trouva un prétexte pour flatter à la fois les récentes colères de la favorite et la haine invétérée du ministre dirigeant, nous quitterons Paris et nous passerons la frontière du Portugal où Pombal, le « Grand marquis », livrait à la Compagnie de Jésus la première et décisive bataille qui eut une si désastreuse influence sur la situation de l'institut en France et dans le monde entier.

Aussi bien, il nous plaît d'être amené, par l'ordre chronologique des événements, à donner le pas au tigre royal sur les loups et les renards dans le dénombrement de la meute qui va faire curée des saints et des martyrs.

POMBAL

« Ce qu'il y eut d'assez étrange », dit Voltaire, « dans leur désastre (le désastre des Jésuites), c'est qu'ils furent proscrits dans le Portugal pour avoir dégénéré de leur institut, et en France pour s'y être trop conformés (1). »

Etrange est pris ici dans le sens de curieux, de joli et de divertissant. Et, au fait, l'Europe philosophe tout entière s'amusa considérablement de cette aventure tout en n'épargnant point, çà et là, par boutades, les dures paroles aux bourreaux qui répandirent tant de sang et les sarcasmes aux démolisseurs imprudents qui jetèrent bas un si mémorable édifice, boulevard de la royauté depuis deux siècles.

Enchantée qu'elle était au fond, l'Encyclopédie ne put faire moins que de gronder. Elle était le journalisme du temps. Un peu de pitié ne messied point, un tantinet de justice non plus, comme objet de toilette, à ces jurés sans mission qui tranchent à tort et à travers dans toutes les causes : cela donne à leur bavardage un bon air d'impartialité ; et, d'ailleurs, il est doux, facile aussi bien qu'agréable de porter le deuil d'un ennemi égorgé. Les crocodiles pleurent.

Sur une des principales places de Lisbonne se trouve la statue du roi Joseph-Emmanuel, fils de Jean V. Aux pieds de la statue, on voit son ministre, dom Sébastien de Carvalho y

(1) *Siècle de Louis XV*, t. XXII des *Œuvres*, p. 354.

Melho, comte d'Oeyras, marquis de Pombal, que l'école libérale portugaise compare assez volontiers au cardinal de Richelieu ; aucune loi internationale ne défend ces gaietés. Il ne faut point juger un pays par le nombre de lieues carrées qui déterminent sa surface, et le Portugal, petit peuple si l'on considère son étendue et sa population, est un grand peuple par son histoire.

Le Portugal a dans ses annales plus d'hommes qu'il n'est besoin pour tailler de belles statues à toutes les places publiques de Lisbonne, sa capitale illustre : des rois, des navigateurs, des capitaines, des poètes : Camoëns, Albuquerque, Gama, Cabral, Henri, Jean, Pedro ; et l'empire du Brésil est son œuvre, timbrée comme lui-même du chevaleresque cimier de Bragance. Ses marchands furent heureux, hardis et puissants, ses flottes couvrirent les Océans, ses colonies diaprèrent les mondes ; sa noblesse est ancienne et haute entre toutes celles de l'Europe ; et si son influence antique a déchu considérablement, étouffée et même un peu confisquée, c'est que nul peuple catholique ne s'est laissé choyer impunément jamais par la piété protestante et par le désintéressement anglais, toujours portés à faire partout des Irlandes.

Il y a bien des miettes du gâteau portugais dans les vastes poches de sa généreuse amie l'Angleterre. Certaines protections coûtent par trop cher et beaucoup de Portugais pensent que le Portugal aura de la peine à se relever tout à fait de la fastueuse agonie stratégique que sua chez lui, à ses dépens, le très-honorable Arthur Wellesley pour gagner son bouquet de titres, sa guirlande de pensions, son plein panier de gloire anglaise et naître enfin « Sa Grâce » milord duc de Wellington !

Sans railler ni blâmer aucunement ceux qui mettent en parallèle le marquis de Pombal avec le cardinal de Richelieu, — car les erreurs mêmes du patriotisme sont touchantes et respectables, — je prends la liberté de m'étonner que les Portugais aient choisi pour les « ériger » sur les bords heureux du Tage, le roi qui laissa faire et le ministre qui notoirement fit effort pour dépatrier leur patrie jusqu'au point d'enfouir le noble front des fils d'Aviz sous le bonnet fourré de Calvin. Les Portugais n'étaient-ils pas assez anglaisés comme cela ?

Je ne sais trop s'il faut garder rancune à Joseph de Bragance, car il ne pensait guère sinon par le cerveau de son ministre ; mais il est certain que Pombal eut ce projet, qu'il en commença l'exécution et qu'il ne s'arrêta que devant la

ferme obstination portugaise manifestant sans bruit, mais unanimement, son inébranlable volonté de ne point abandonner la foi catholique. Pombal servit les Anglais toute sa vie en jouant à leur égard la comédie de l'inimitié. Jamais Portugais ne s'opposa plus hautement que lui (en apparence) aux caresses envahissantes de l'Angleterre, mais il avait en portefeuille le fameux projet de mariage de la princesse de Béïra avec le duc de Cumberland, mariage qui eût fait de ce dernier, éventuellement, l'héritier de la couronne de Bragance.

Ceci ne veut point dire qu'il y eût dévouement aux Anglais chez Pombal ; il n'y avait en lui dévouement pour personne : il ambitionnait le pouvoir et il marchait par tous chemins. Ce qui est certain, c'est que les Jésuites étaient tout naturellemen opposés à la domination anglaise en Portugal et par conséquent au mariage du prince. « Le duc de Cumberland, dit le maréchal de Belle-Isle (1), s'était flatté de devenir roi de Portugal. Je ne doute pas qu'il y eût réussi, si les Jésuites, confesseurs de la famille royale, ne s'y fussent opposés. »

Et il ajoute : « Voilà le crime qu'on n'a jamais pu leur pardonner (2) ».

Ainsi, nous avons déjà un motif à la haine de Pombal contre les Jésuites : il prétendait importer le protestantisme en Portugal, et, en conscience, les Jésuites ne pouvaient pas le vouloir : premier dissentiment.

Mais Pombal avait bien d'autres raisons de haïr les Pères. D'abord, il poussait jusqu'à l'excès la passion des doctrines philosophistes, et ceci à tel degré que le petit noyau d'athées qui gouvernait l'école encyclopédique, à Paris, le renia plus d'une fois comme on écarte un allié compromettant. M. de Choiseul qui devait, en fin de compte, le suivre pas à pas, dans le chemin de la persécution, commença par se moquer de lui avec sa protectrice, et Mme de Grammont, sa sœur, demandait plaisamment à l'ambassadeur d'Espagne (où, par parenthèse, Charles III faisait alors brûler les pamphlets de Pombal par la main du bourreau) : « Est-ce que le *grand marquis du petit pays a toujours son Jésuite à cheval sur le nez ?* »

En second lieu, Pombal avait beaucoup flatté les Jésuites au début de sa carrière, allant jusqu'à faire porter l'habit de

(1) *Testament politique*, p. 103.
(2) *Ibid.*

leur Ordre à son second fils : il leur gardait rancœur de sa platitude. En troisième lieu, les Jésuites étaient très-puissants ; comme le maréchal de Belle-Isle vient de nous le dire, ils confessaient tous les membres de la famille royale (1) ; les gens comme le marquis de Pombal sont jaloux de toute puissance et l'envie est le plus vivant élément de la haine.

Enfin, les moralistes anciens et modernes ont dit que tout homme ayant fait le mal déteste sa victime : exemple, l'aversion instinctive et incurable que le spoliateur nourrit contre le spolié. Or, le marquis de Pombal était le spoliateur juré des Jésuites dont il avait ruiné, *per fas et nefas*, les magnifiques établissements du Maragnon, de l'Uruguay et autres, non sans en appliquer quelques bribes, dit l'histoire, à augmenter son considérable bien-être personnel.

On voit par cette énumération, qui ne prétend pas être complète, que le grand marquis avait de nombreuses et solides excuses pour abhorrer la Compagnie de Jésus. La première en date de ces excuses était l'habit de Jésuite, mis sur les épaules de son fils pour capter la bienveillance du P. Moreira, confesseur du roi ; le plus important était la dévastation des établissements de l'Uruguay et la violente expulsion des 30.000 chrétiens du Parana pour faciliter le travail au fond des prétendues mines d'or que les Jésuites exploitaient dans ces parages, selon la croyance de Pombal, et qui se trouvèrent être une pure chimère.

C'était quelques années avant le procès Lavalette. La cour de France fit des gorges chaudes à propos de la déconvenue du grand marquis, elle qui allait entamer contre l'Ordre une guerre moins sanglante, mais plus déraisonnable encore. Pombal ne pardonna pas aux Jésuites ni la misère terrible qu'il avait apportée dans le paradis terrestre de leurs pauvres Indiens, ni l'absence des mines d'or, ni les plaisanteries de Mmes de Pompadour et de Grammont.

Au moment où il entra au ministère, c'était un homme de cinquante ans, fatigué par des luttes privées et une vie d'incessants efforts politiques qui n'avaient pas toujours été heureux. Il avait d'autres ennemis que les Jésuites. Dans ses jeunes années, il s'était mis à dos la haute noblesse du royaume en bravant beaucoup de sentiments respectés et surtout en épou-

(1) Le P. José Moreira confessait le roi, le P. Timothée de Oliveira Marie, duchesse de Bragance, le P. da Costa dom Pedro de Portugal.

sant publiquement, à la face de ses pairs, ce qu'on appelait une fille de sang bleu (*sangre azul*). Il avait eu à supporter de ce chef certains mépris peut-être trop hautains. Il s'en vengea horriblement, et si c'est à cause des flots de sang noble répandus par lui que ses admirateurs le comparent au cardinal de Richelieu, ils lui font tort assurément. A cet égard, Pombal mérite sans conteste le prix d'honneur de la férocité et ne doit être mis en parallèle avec personne.

Il passait, en France, pour un ministre habile, sa belle conduite, lors du tremblement de terre de Lisbonne, avait été fort remarquée, et, sauf les Jésuites dont le dévouement en cette circonstance devint légendaire, nul n'avait montré plus d'entente et de courage que lui. M. de Choiseul, malgré les plaisanteries dont il l'accablait pour amuser le roi, le tenait en estime suffisante et espérait bien un peu que « le bon Carvalho », comme il l'appelait, débarrasserait l'univers, un jour ou l'autre, de ce Jésuite importun que tous les philosophes et tous les jansénistes portaient « à cheval sur leur nez ».

L'affaire de l'Uruguay et l'attitude tout hostile que Pombal prit le premier vis-à-vis du Saint-Siège, n'étaient pas de nature à diminuer cet espoir.

De 1750 à 1758, à la cour du roi son maître, Pombal ne rompit pourtant pas complètement en visière aux membres de la Compagnie, toujours en faveur, et dans ce même temps, il fit de très-grands efforts pour ramener à lui la noblesse. Il ne réussit pas. La noblesse le haïssait, elle avait peut-être raison ; mais elle le dédaignait, et certes elle avait tort.

Dans la nuit du 3 au 4 septembre 1758 au milieu du calme le plus complet et sans qu'aucune circonstance politique pût motiver ou expliquer un pareil acte, une tentative d'assassinat eut lieu sur la personne du roi du Portugal. Joseph régnait depuis huit ans ; il était dans la quarante-troisième année de son âge. Il n'avait pas de plus mauvaises mœurs que les princes de son temps ; son caractère était sans méchanceté ; il avait montré en diverses circonstances un honorable souci de la chose publique.

Comme roi, il partageait la faiblesse commune à tant de rois, et cherchait volontiers sa pensée hors de lui-même ; il voyait par les yeux d'autrui ; il subissait à son insu, depuis le premier jour, la tutelle de son ministre, qui avait réussi à lui inspirer une inquiète jalousie contre don Pedro son frère, jeune prince très-aimé du peuple. Ce Pedro de Bragance avait trop de parti-

sans dans Lisbonne ; le roi n'en avait pas assez. C'est l'éternelle histoire des frères de rois et c'est surtout, en Portugal, l'histoire de Pedro, qui ont dénoué de temps en temps l'aventure de façon à ne point donner confiance à leurs aînés. Il n'y a pas d'occasion meilleure que celle-là pour asseoir le crédit d'un favori, car une mal'aria de défiance règne autour des trônes. A Constantinople seulement, une inquiétude trouve son remède: les sultans étranglent leurs frères, et tout est dit.

Depuis très-longtemps Pombal agissait sur le faible esprit de son souverain au moyen de vagues insinuations. Ce fut d'abord à propos de lui-même que Pombal prononça le mot assassinat ; il se prétendit menacé personnellement, et dès l'été de 1754, il fit signer à Joseph un décret véritablement extraordinaire, « pour le cas où un ministre d'Etat serait assassiné (1) ».

Joseph, néanmoins, n'a jamais passé pour fou — tout à fait. Il y a des nuances. Le décret susdit assimilait la future contingence du susdit assassinat au crime de lèse-majesté et un magistrat, le sénateur Gonzalès Cordeïro, fut chargé de faire autour de ce rêve *des informations continuelles et illimitées.*

Ne souriez pas ! ah ! gardez-vous-en bien ! Le nombre des prisons fut triplé du coup et la place y manqua. Quarante ans avant Paris, Lisbonne eut sa Terreur. Les délateurs se répandirent par la ville pour gagner la prime promise à tout inventeur d'un homme *ayant envie* d'assassiner le ministre d'Etat !

Les philosophes des bords de la Seine se fâchèrent presque et quand le bruit de ces excès arriva jusqu'à Paris, ils accusèrent le philosophe des bords du Tage de perfectionner les errements de l'Inquisition, mais Pombal ne s'inquiétait point de ces critiques. Il n'était qu'aux premiers pas de sa route et, en attendant, ses ennemis tombaient autour de lui comme des mouches. Je vous le répète : la noblesse portugaise avait eu tort de mépriser cet homme-là !

Il savait tout faire, les décrets, les libellés, les émeutes (2), les fouilles, les proscriptions, les confiscations ; il était ouvrier de plume, d'Etat, de verroux, de tortures ; il avait du talent,

(1) Il était dit, dans ce décret du mois d'août 1754, *qu'un ministre d'Etat pourrait bien être assassiné par le manège de quelqu'un.* (Crétineau-Joly, t. V, p. 124.)

(2) Témoin celle d'Oporto, soulevée en faveur des Anglais, pendant que le ministre combattait ostensiblement l'influence anglaise à Lisbonne.

énormément de talent. Et il était du côté des « idées généreuses » puisqu'il combattait l'Eglise !

Généreuse sa hache, généreuse sa torche, généreuse sa cautèle : tout est généreux de ce bord-là, même l'hypocrisie mariée à la férocité !

Bien entendu, malgré les fantastiques prévisions du décret de 1754, M. le marquis de Pombal ne fut pas du tout assassiné. Au bout de quatre ans même, le décret ayant rendu à peu près tout ce qu'il pouvait rendre d'arrestations arbitraires, d'exils, de condamnations et de spoliations, une lassitude commençait à se produire dans les rangs des délateurs à gages et les *fidalgues* respiraient quand se produisit l'attentat nocturne du 3 septembre.

Le roi sortait de l'hôtel de Tavora et rentrait au palais, non point dans son propre carrosse, mais dans celui d'un homme riche, de petite noblesse, nommé Antoine Tejeïra ; deux coups de pistolet, d'autres disent quatre, furent tirés par *quelqu'un* d'invisible sur sa Majesté, dans un carrefour. Qui était ce quelqu'un ? n'était-ce point en propre personne le fameux *quelqu'un* du décret ? Le roi avait été touché au bras droit. C'était deux années environ après le coup de couteau de Damiens...

Jésuites ! Quelle superbe occasion ! On avait accusé contre toute vraisemblance, contre tout bon sens même, le couteau de Damiens d'être jésuite (1), on accusa les pistolets sans nom d'être jésuites contre toute certitude.

Envers ces hommes qu'il avait arrêtés dans la chère voie de leur dévouement triomphant au-delà de la mer, qu'il avait pillés, outragés, persécutés de toutes les manières et jusqu'à l'impossible, Pombal se sentait si coupable qu'au fond de son cœur plein de haine il ne pouvait être rassuré contre eux que par leur mort.

Jésuites ! Il poussa ce cri entre tous sonore et qui éveille, à coup sûr, l'immense écho de toutes les mauvaises passions comme le nom même, le nom divin qu'il contient et enveloppe. Et il convia les Juifs à la fête éternelle du Calvaire.

Mais comme il détestait la grande famille de la noblesse por-

---

(1). Voltaire avait écrit, refusant de se compromettre dans l'impudeur de cette accusation (lettre du 3 mars 1763) : « Mes frères, je n'ai point ménagé les Jésuites, mais je soulèverais la postérité en leur faveur si je les accusais d'un crime dont l'Europe et Damiens les ont justifiés. Je ne serais qu'un vil écho des jansénistes... »

tugaise presque autant que la grande famille de Jésus, il voulut faire d'une pierre deux coups et massacrer tous ses ennemis à la fois.

De là l'impénétrable nuage qui plana constamment sur cette cause où Pombal fut tout ensemble accusateur, juge et bourreau. Il paraissait assurément très difficile d'impliquer les Jésuites, confesseurs et amis du roi, ainsi que de toute la famille du roi, dans un attentat contre la vie du roi. Quel intérêt aurait pu les pousser à ce crime ? *Reus is est cui prodest delictum*, dit la sagesse païenne des Romains : « Ne cherchez un coupable qu'en celui qui tire un profit du méfait. »

Pombal n'ignorait point cet axiome, lui, docteur de l'Université de Coïmbre, et peut-être eut-il la prescience que cet axiome le condamnerait lui-même devant le tribunal de la postérité. En effet, les écrivains ennemis de la croyance catholique le caressent bien quelque peu, comme ils le doivent par métier, en reconnaissance des nombreuses têtes de Jésuites qu'il eût la gloire d'abattre, mais il n'y a là de leur part ni chaleur ni sympathie. Sous l'éloge commandé par le Mot d'Ordre, on découvre une vague répugnance, — quelque chose de de la réserve que M. de Choiseul, Mme de Grammont et même l'Encyclopédie mettaient à toucher la main par trop rouge de ce boucher d'Etat. C'était un allié sujet à caution et qui faisait pudeur à ceux-là même dont il mâchait la honteuse besogne. Il n'a été vraiment et cordialement embrassé que par les Anglais, ses prétendus ennemis.

Est-ce à dire, cependant, qu'il faille accuser M. de Pombal d'être le *quelqu'un* des coups de pistolet ? Assurément non, si l'on entend par là qu'il voulut tuer son maître : il avait trop à perdre à la mort de son maître, comme la suite le prouva. Si l'on entend, au contraire, qu'il put risquer ici une audacieuse comédie destinée à frapper l'esprit timoré de Joseph, nous répondrons que rien ne le démontre historiquement et que cette opinion est née surtout du caractère de sauvage duplicité attaché à la mémoire du « tueur de Pères ». Comme il avait besoin de ce coup de pistolet pour son sanglant commerce, quelques-uns ont pensé qu'il se le procura, d'autant que l'instruction criminelle, qui fut exclusivement son œuvre, est un effronté modèle de ténèbres faites à plaisir.

Mais ce que l'on connaît des évènements dément cette présomption, aussi bien que l'opinion un instant très répandue qui faisait de l'attaque le résultat d'une simple méprise. Selon

cette dernière version, le roi eût été assailli dans le carrosse de Téjeïra qu'il occupait, par des ennemis personnels de Tejeïra dont la vengeance se trompait. Ce fut au moyen de cette version que Pombal mit en cause l'infortuné duc d'Aveïro réservé à un si épouvantable supplice.

Le vrai doit se trouver dans l'opinion populaire que les mémoires de M. de Pombal lui-même relatent en l'altérant légèrement. La voici :

Joseph de Bragance, sorte de Louis XV plus timide, avait lui aussi des aventures galantes, entachées, il est vrai, d'un bien moindre scandale, car à ce point de vue aucune autre cour ne rivalisait avec la nôtre. Les familiers seulement du palais d'Alcantara savaient que le roi dirigeait souvent ses promenades vers un hôtel de noble apparence, spacieux et isolé comme un château qui regardait l'embouchure du Tage par-dessus ses vastes jardins. Le maître de cette demeure était le vieux marquis de Tavora, l'un des premiers parmi les membres de la noblesse portugaise et qui passait pour chef de ceux qu'on appelait plus particulièrement les fidalgues (1). Pombal s'était vu refuser, pour son fils aîné, la main de la fille du marquis, et pareil affront lui avait été infligé dans d'autres familles. Il se souvenait.

A tort ou à raison, il était dit à la cour que le roi insultait de ses empressements la jeune et belle dona Térésa, marquise de Tavora, bru du marquis et femme de son fils aîné. En France, les mœurs de la cour étaient si bas tombées qu'un tel fait y eût été réputé presque à honneur comme notre histoire en cite de tristes exemples, mais en dépit de la contagion sceptique qui commençait à gagner Lisbonne, le vieux sang portugais gardait encore sa fierté.

Je suis très-éloigné de dire que le jeune marquis de Tavora fit bien de punir son roi qui l'avait outragé, je dis au contraire qu'un roi qui outrage mérite la pitié comme tout autre homme et plus que tout autre, puisqu'il est plus criminel, étant plus puissant, mais je dis que, en dehors des commandements de Dieu, qui réunissent dans la même réprobation le crime commis par le séducteur et la vengeance cherchée par l'époux, Tavora, selon la loi farouche de l'honneur portugais, était

(1). Hidalgos en Espagne. Ce nom, commun à tout gentilhomme, au-delà des Pyrénées, semble avoir pris, sous le ministère de Pombal, une signification quasi politique.

créancier de la vie de son roi. Je ne juge pas un procès, je cherche la vraisemblance d'un fait : chrétien, Tavora devait pardonner ; fidalgue, d'après le code des fidalgues et la jurisprudence des terribles rancunes péninsulaires, Tavora devait frapper même son roi.

Il est probable qu'il frappa. L'exception faite en faveur de la jeune marquise Térésa de Tavora au milieu des atroces cruautés infligées au reste de la famille prouve à la fois l'injure faite et la vengeance tentée. Il y a encore une autre preuve d'espèce absolument particulière c'est l'intérêt *sui generis* que l'ambassadeur de France, sur l'ordre exprès de sa cour, témoigna à la belle jeune femme, saine et sauve, tandis qu'il ne s'occupait en aucune façon ni du mari, coupable ou non, martyrisé au fond d'un cachot, ni du père innocent, ni de l'admirable mère, mourant dans les tortures. Tout Louis XV est là, et son siècle.

Et j'ajoute qu'au milieu de ces choses, il n'y a pas la moindre place pour les Jésuites, sinon celle que Pombal leur y fit de force.

Tous les écrivains ont remarqué l'immobilité que garda Pombal pendant trois longs mois après l'attentat commis. Le côté félin de son caractère ne se dément jamais. Il est chat-tigre ; il se rase avant de bondir comme toutes les bêtes à griffes. Il lui faut l'improviste pour se ruer sur la victime qu'il a endormie.

Le 12 décembre, après le coucher du soleil, des patrouilles de la garde à cheval parcoururent la ville, pendant que de nombreux détachements de fantassins prenaient position dans les rues étroites du quartier noble. Lisbonne se demandait quelle fête on allait célébrer, car nul ne songeait déjà plus à l'aventure du carrosse que beaucoup, d'ailleurs, révoquaient en doute, et cette opinion était partagée par la cour de France où M. de Choiseul avait dit : « C'est une gaieté de Carvalho ! ».

Vers sept heures du soir, une escouade de soldats, précédée par des familiers, arriva devant la principale porte de l'hôtel de Tavora dont toutes les autres issues étaient gardées à bas bruit. On heurta au nom du roi et en même temps des torches s'allumèrent.

Le roi avait soulevé plus d'une fois le marteau de cette chevaleresque demeure ; le roi était bon dans sa faiblesse esclave; le roi ne savait point ce qui se passait à cette heure : il faut croire cela par compassion pour la mémoire du roi.

On ouvrit. Des soldats et des familiers furent introduits et se répandirent dans toute la maison, traitée en pays conquis. Main basse fut faite sur toute créature humaine, depuis les plus infimes serviteurs jusqu'aux maîtres, et tout ce monde fut conduit dans la prison neuve, bâtie par Pombal sous le collège Saint-Antoine.

Il en bâtissait beaucoup, et certes ce n'était pas inutile, car en un certain moment, de son fait, Lisbonne compta plus de quatre mille prisonniers d'Etat. Notre 93 était d'avance vaincu, et une pareille *production* de captifs dans une capitale qui ne comptait pas alors 150.000 habitants dépasse les plus sinistres « curiosités » de l'histoire. Nos dictionnaires de l'éducation libérale ont bien raison de dire que Pombal ne fut pas un ministre *ordinaire !*

Eléonore, marquise mère de Tavora, celle-là même qui avait refusé la main de sa fille à Pombal, fut séparée de son mari et de ses enfants, et enfermée, par grâce peut-être, dans l'*in pace* d'un couvent. D'autres femmes, servantes et maîtresses, furent entassées au fond des pénitenciaires et soumises au secret le plus rigoureux.

Domestiques et maîtres, les hommes disparurent comme si la terre s'était refermée sur eux.

Grâce à la sollicitude si honorable, mais un peu exclusive, de M. le duc de Choiseul, dialoguant par lettres avec M. de Saint-Julien, chargé d'affaires français à Lisbonne, pour obéir à « l'humanité » de Mme de Pompadour, nous pouvons dire que l'intéressante marquise dona Térésa fut traitée avec une douceur exceptionnelle. Louis XV en parut bien content.

Une voix, au moins, s'est élevée (celle de Saint-Julien) pour affirmer que cette malheureuse jeune femme ne méritait ni l'outrageux intérêt de Choiseul ni l'infamante clémence de Pombal. Du reste, dans les mêmes correspondances, il est dit que Pombal s'irrita jusqu'à la rage des pauvres adoucissements apportés par la pitié des subalternes à la condition des captifs.

Outre les Tavora, il y eut un grand nombre d'autres fidalgues arrêtés cette nuit-là, entre autres don José de Mascarenhas y Lancastre, duc d'Aveïro, cousin de dona Eléonore et qui passait pour être le chef de la noblesse, un Souza, et un Melho, le premier parent du roi, le second parent du ministre, don Miguel de Atonguia, etc.

Dès cette même nuit aussi, il y eut quelques Jésuites « en-

levés », parmi lesquels le P. Hyacinthe da Costa, confesseur du prince don Pedro. Une grande stupeur s'empara de Lisbonne et un plus grand effroi. Cette alliance de mots « Etat de siège » n'était pas inventée, mais la chose existait. On ne vit plus que soldats mercenaires dans les rues, et le roi cessa de sortir de son palais. Une main de plomb pesait sur la ville. Quiconque témoignait un doute sur la culpabilité des personnes arrêtées ou laissait percer le moindre sentiment de pitié était incontinent arrêté. Parmi ces étranges prisonniers d'Etat, dont j'ai signalé le nombre extravagant, il y eut presque autant de gens de métiers que de gentilshommes.

Cependant il fallait un semblant de forme judiciaire quelconque, car le peuple regardait et le roi était honnête homme. Pombal se résolut de jouer la comédie d'une instruction. Elle fut mal jouée. Il perdait la mesure et le sens : sa haine lui montait au cerveau comme une ivresse.

Selon la loi portugaise, les accusés avaient droit au jugement de leurs pairs : Le duc d'Aveïro et le marquis père de Tavora étaient tous les deux grands de Portugal : Pombal leur refusa cette juridiction. Il ne les déféra pas non plus aux tribunaux ordinaires. Il fit ce que les protestants politiques et religieux de tous les temps reprochent incessamment à l'Autorité, pour enchérir sur elle dès que l'occasion s'en présente à eux : cela depuis Henri VIII et Calvin jusqu'à Robespierre : il créa une façon de tribunal révolutionnaire, sans compétence légale, qu'il nomma la *cour de l'Inconfiance* (1) (naïve fatalité des noms !), et il composa naturellement ce tribunal, comme ils font toujours, de ses propres créatures, parmi lesquelles étaient deux de ses collègues, da Cunha et Corte-Real.

Et il le présida lui-même !

Comme il ne s'agissait pas encore tout à fait des Jésuites, l'Encyclopédie se fâcha un peu à la vue de ces monstruosités. Les philosophes de Paris aimaient la noblesse dont ils vivaient. M. de Saint-Priest, cet autre juge peu équitable, ne cesse de constater dans son *Histoire de la chute des Jésuites* le « mauvais effet » produit dans le monde philosophiste par les épouvantables fredaines de Pombal.

On aurait bien voulu le soutenir, à cause de la communauté d'idées généreuses, mais il allait vraiment un peu trop loin

(1). Le nom existait avant Pombal.

« On eut pitié des victimes, on se moqua du bourreau. » Dans une pareille bouche, l'aveu n'est pas insignifiant, et pourtant, est-ce assez ? *On se moqua !* Le coin Choiseul était coutumier du fait depuis longtemps. Chez Mme de Pompadour, on regardait Pombal comme une bête encore plus ridicule que féroce.

On avait tort, vous allez voir : je l'ai déjà dit à propos de la noblesse de Lisbonne : jamais il ne faut mépriser les Pombal, jamais il ne faut rire des hyènes.

Non content de présider, lui ministre, la cour d'Inconfiance, Pombal se chargea de l'instruction, chose assurément inouïe et qui motiva les protestations des deux plus respectés légistes du Portugal, Freïro et Bucallao (le sénateur). Allant plus loin encore, Pombal rédigea la sentence qui existe, *écrite de sa main* (1).

Et quels furent les moyens employés pour parfaire cette instruction philosophico-diabolique ? Les témoignages imposés et même supposés, l'intimidation étalée sans vergogne, la torture, et surtout la torture, et ne craignez pas d'avoir mal lu : la torture est un moyen qui ne manque jamais son effet. C'est odieux entre les mains des vrais juges, mais entre les griffes des histrions qui profanent et caricaturent la justice, c'est excellent.

Le respectable dictionnaire à l'usage de la jeunesse auquel j'ai fait déjà quelques allusions reconnaissantes, dit en parlant de Pombal qu'il servit son pays avec passion (je crois bien !), qu'il fut un habile ministre (à preuve !), mais qu'il manifesta des tendances *un peu trop ardentes* vers les idées philosophiques.

Pourquoi trop ? on ne peut jamais chérir assez ardemment ce qui est bon, et il n'alla que jusqu'à la torture !

Il est vrai que cette torture amena un carnage judiciaire dont le récit fait dresser les cheveux, mais c'était pour un digne motif : torture et carnage amenèrent l'extermination des Jésuites. Ne faut-il pas tenir compte de cela ? Jésus a dit de la sœur de Lazare : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. » Pourquoi les dictionnaires ne diraient-ils pas de notre ministre philosophe : « Non-seulement beaucoup, mais tout lui sera pardonné, parce qu'il a horriblement haï ? »

Ceci avec approbation de qui de droit et toujours à l'usage

(1) Crétineau-Joly, tome V, p. 153.

de la jeunesse dont les incartades incommodent pourtant parfois les approbateurs de dictionnaires.

Moi, ce qui m'étonne... mais de quoi vais-je me mêler ? Ces émeutes sont querelles de famille entre grosses gens qui ont fait des dictionnaires et petites gens qui en feront.

Les Tavora et les autres accusés restèrent muets dans les douleurs de la question extraordinaire et libérale, mais l'infortuné duc d'Aveïro fut vaincu par les tourments. C'était un très-grand seigneur, ce n'était pas un cœur robuste. Il accusa ses co-prévenus de tout ce qu'on voulut, à demi-mort qu'il était. et il accusa aussi.... les Jésuites !

Il est vrai qu'il se rétracta dès qu'il eut recouvré ses sens, mais Pombal tenait son témoignage et ne le voulut point lâcher. On refusa de consigner la rétractation.

La sentence de mort fut rendue contre les parents et amis de Tavora le 12 janvier 1759. Pombal, craignant l'indignation populaire, fit dresser l'échafaud la nuit, hors de la ville, à Belem, sur la place qui fut occupée par deux régiments mercenaires. La plateforme, éclairée par des torches, était à dix-huit pieds du sol. Les soldats encombraient tellement la place et la rive que les spectateurs s'étaient réfugiés sur le fleuve même sillonné par mille barques d'où montaient des gémissements et des malédictions.

On attendit ainsi toute la nuit du 13 janvier.

Au petit jour, on vit arriver les domestiques du duc d'Aveïro qui furent attachés à l'un des angles de l'échafaud et *brûlés vifs*.

La marquise mère Eléonore de Tavora arriva ensuite seule, la corde au cou, le crucifix à la main et couverte de vêtements qu'avait déchirés la torture. Pombal devait être là, quelque part, car ses *Mémoires* racontent *de visu* la scène horrible et sublime,— mais où était cette belle Térésa qui prenait pour elle seule toute la tendre pitié du roi Louis XV et de son ministre Choiseul? Elle venait d'attirer la foudre sur la noble maison qui l'avait un jour accueillie en fille bien-aimée, et la foudre lui faisait l'injure de l'épargner. Nous aussi, nous la plaignons, — et nous ne plaignons qu'elle.

Qui donc plaindrait dona Eléonore, pressant Dieu contre son cœur et la tête haute sous ses cheveux gris ! Le bourreau voulut lui lier les pieds. Elle lui dit sans colère : « Homme, je te prie, n'oublie pas qui je suis ; ne me touche que pour me tuer. »

Le bourreau fléchit les genoux devant elle ; c'est Pombal qui a écrit cela.

Dona Eléonore tira son anneau de son doigt. Elle était de ces races qui payaient tout service rendu, même le dernier.

— Tiens, dit-elle à l'exécuteur en lui présentant la bague, toute œuvre vaut salaire : je n'ai que cela et je te le donne pour que tu fasses bien ton devoir.

Le bourreau se releva et fit son devoir. Après que ce premier et digne sang eut rougi le billot, les autres vinrent, le vieux marquis de Tavora d'abord, puis le mari de dona Térésa. Pauvre femme ! Vous imaginez-vous que je raille ? Non, pauvre, pauvre femme qui, selon l'opinion de M. de Choiseul, était *épargnée !*

Puis vinrent encore les autres fils d'Eléonore, dont le plus jeune n'avait pas vingt ans, son gendre et, quelques-uns disent, ses filles, — puis la longue file des officiers et serviteurs de sa maison qui moururent dans les tourments en chrétiens et en Portugais de brave roche.

Le dernier amené fut le malheureux duc d'Aveïro dont les jambes ne pouvaient pas supporter le poids de son corps. On l'attacha sur la roue, les épaules couvertes de haillons, par un stupide raffinement de vengeance.

Ce Pombal était insatiable ! Et le grand cardinal qui tuait grandement, lui, quand il tuait, doit sourire d'amère pitié, si les ministres ont connaissance, en l'autre monde, des insultants parallèles qu'on leur fait subir ici-bas.

En fait de vengeance, Aveïro, en mourant, versa pleine rasade à son ennemi qui put boire à petites gorgées car l'infortuné fut beaucoup de temps à mourir. Pendant près d'une heure, il lutta contre la roue qui lentement broyait ses os, et jusque dans Lisbonne on entendit les clameurs de son effrayante agonie. Pombal relate dans ses Mémoires, avec une certaine satisfaction, qu'il était grand maître héréditaire de la maison du roi, président de la cour du palais, grand de Portugal de première classe, etc., etc. La maison de Mascarenhas avait pour auteur George, fils naturel de Jean II, dit le Parfait.

Ensuite on mit le feu à la machine, à l'échafaud, à tout, et les cadavres à demi consumés s'écroulèrent dans le Tage.

Certes les « temps des ténèbres » présentent bien peu d'exemples d'un carnage aussi savamment réussi. La mise en train manqua peut-être un peu de vraisemblance et on aurait pu

souhaiter un peu moins de généreux sans-façon dans ce qui tint lieu d'inscription criminelle, mais l'exécution reste au-dessus de tout éloge : c'est complet absolument et je n'en parle qu'avec le respect qui est dû aux chefs-d'œuvre.

Pourquoi, cependant, les dictionnaires approuvés n'en disent-ils mot ? N'y croient-ils point malgré le témoignage de Pombal lui-même ?

Et ne serait-il pas équitable d'adoucir par le récit de cette action d'éclat le reproche, tout amical, il est vrai, qu'ils adressent à ce même Pombal pour avoir penché un peu trop vers les lumineuses idées de son siècle.

En somme, et quoi qu'on fasse, Pombal est un protégé compromettant. Dès son vivant, le sénat de l'Encyclopédie, cette mère des dictionnaires, l'aurait lestement lancé par-dessus bord s'il n'eût racheté son massacre de fidalgues par son hécatombe de Jésuites. Heureusement pour lui, le sang a lavé le sang.

Après ce qui précède, il importera peu de savoir que le grand marquis retint en prison tous les amis et parents des suppliciés qui n'avaient point partagé leur sort, qu'il fit raser leurs hôtels et palais et que par son ordre on *répandit du sel* sur la place où ces demeures s'élevaient. Les armoiries des Tavora et de leurs prétendus complices furent effacées dans la salle des chevaliers au château de Cintra où leurs écussons restent encore couverts d'un voile noir comme le portrait du Faliero au palais ducal de Venise.

Ce dernier fait est remarquable en ceci que l'inique jugement du 12 janvier 1759 n'a plus force ni vertu depuis longues années. Pombal vécut assez, en effet, pour sentir dès ce monde le poids de la main de Dieu. Toutes ses victimes furent réhabilitées de son vivant, par arrêt de grande cour, rendu solennellement le 7 avril 1781, et par le même arrêt, Pombal lui-même fut flétri.

Mais à l'heure dont nous parlons on était loin encore de cette tardive et insuffisante justice pour laquelle il fallut attendre la mort de Joseph, qui jamais ne secoua le joug de son tyran. Et c'est en cela que Pombal ressemble, en effet, de très-loin à Richelieu : son roi fut son esclave.

Quand il eut jeté bas assez de murailles, le grand marquis érigea un monument digne de lui : c'était un pilori de toute

beauté qui, par privilège spécial, était réservé exclusivement aux membres de la haute noblesse.

A ceux qui trouveraient ici que la mesure de sa vengeance est comble, nous répondrions qu'ils se trompent. La vengeance de Pombal devait aller plus loin que cela, et le fait mérite d'être rapporté.

Beaucoup plus tard, dans sa vieillesse implacable, il profita du dernier souffle de son crédit politique qui expirait pour marier de force une petite-fille de cette grande Eléonore, marquise mère de Tavora au comte de Oeyras, son fils. Cela ressemble, n'est-ce pas, à ces noces des temps fabuleux d'où sortit la tragédie antique ? Mais les voies de Dieu vont souvent au rebours de toute logique humaine. De cet hymen effrayant un paisible bonheur naquit. Ce mélange du sang des persécuteurs avec celui des victimes, qui aurait dû rester stérile ou produire des fruits funestes, aboutit à une prospère fécondité. La réconciliation jaillit de la suprême violence, et des tragiques convulsions qui agitèrent deux races si ardemment ennemies il ne reste que le bel honneur d'une famille nombreuse et tendrement unie.

Nous voudrions en avoir fini avec le marquis de Pombal, mais des deux objets de sa haine il n'avait encore atteint que le premier : la noblesse ; l'autre, le principal, lui échappait encore. On peut dire que le massacre des fidalgues lui servit surtout pour arriver au cœur de son véritable ennemi, la Compagnie de Jésus.

Il fit éclater un farouche transport de joie quand l'excès de la souffrance arracha au malheureux duc d'Aveïro son accusation contre les Pères. C'était un coup de partie, et ce jour-là, comme il le dit, il avait gagné son va-tout. A peine le duc avait-il parlé et à l'heure où, revenu à lui-même, il suppliait en vain qu'on l'admît à rétractation, Pombal, de la même plume qui allait libeller le fameux arrêt, signait l'ordre d'incarcérer dix Jésuites entre lesquels se trouvaient le provincial du Portugal, Henriquez, les Pères Malagrida, directeur spirituel de la marquise Eléonore, Oliveïra, confesseur de Marie duchesse de Bragance, Suarez Mattos, et aussi Joseph Moreïro, malgré sa dignité de confesseur royal.

Quant au Père Costa qui subit le premier la torture par le secret espoir que Pombal nourrissait de lui arracher un aveu compromettant pour son pénitent, le prince dom Pedro, il y avait déjà plusieurs jours qu'on le tenait dans les fers.

Malagrida, comme confesseur de la marquise Eléonore, Mattos comme ami des Ribeïra et des Atonguia, le Père Jean Alexandre comme étant revenu des Indes sur le même navire que les Tavora, furent tous les trois condamnés à mort par l'arrêt du 12 janvier, mais ils ne subirent point leur peine lors du massacre de la place de Belem. Pombal ici reculait encore pour mieux sauter, comme il avait fait après l'attentat sur la personne du roi. Le tigre se ramassait sur ses jarrets.

Le bond du tigre, le second et le plus large, eut lieu, toujours dans l'ombre, la nuit qui précéda le 16 février. Toutes les maisons de la Compagnie en Portugal, colléges aussi bien que résidences, furent cernées à la même heure par des familiers, escortés de soldats, et de cette façon, au matin, tous les Jésuites du royaume se réveillèrent prisonniers.

En masse et indistinctement, tous les Jésuites du royaume étaient accusés d'avoir trempé dans le complot régicide et, pour donner une idée de l'esclavage où vivait le malheureux roi, il suffira de constater que ni Joseph ni la reine ne purent *obtenir la permission* de voir le Père Joseph Moreïro pour qui l'un et l'autre avaient la plus tendre affection.

Outre l'accusation générale, la plupart des Pères étaient inculpés d'avoir été les conseillers privés et les amis des conjurés, d'avoir fomenté leur animadversion, excité leurs murmures, soit au tribunal de la pénitence, soit dans le privé de la vie.

A cette assertion si vague, il était donné un fondement plus vague encore. Tout venait *d'une visite* que le duc d'Aveïro avait rendue au collége de Saint-Antoine : une seule visite, expliquée de façon au moins plausible par le devoir que le duc avait, selon les lois de la courtoisie, d'assister à une thèse de philosophie, soutenue ce jour-là par un jeune parent à lui, héritier de grande maison. Evidemment Pombal ne prenait plus la peine de colorer ses audaces, puisque, sous un prétexte si futile, trois noms de Pères furent insérés dans la sentence de mort, commune au duc d'Aveïro, aux Tavora et à tant d'autres.

Parmi les Pères condamnés était le légendaire Gabriel Malagrida, dont nous raconterons le martyre.

Aucun Jésuite ne monta sur l'échafaud de la place de Belem. Ce fut seulement le 28 juin que le ministre lança contre eux son arrêt de proscription générale. Depuis des mois ils étaient entassés dans les prisons neuves et vieilles et soumis aux

plus indignes traitements. Le « tueur de Pères », comme on l'appelait dès longtemps dans l'Uruguay, n'avait pas été sans mériter abondamment ce titre ; lors des persécutions dirigées par lui contre les établissements de la Compagnie dans l'Amérique méridionale, plusieurs profès et des quantités de novices ou frères, sans compter une foule de naturels chrétiens qui étaient la famille même de Jésus, avaient arrosé de leur sang ces champs du Nouveau-Monde fertilisés par leur travail, et où les violences des agents portugais ramenèrent la stérilité, mais ce n'étaient là que de timides essais, et l'on ne peut pas même prendre ces égorgements isolés pour une lointaine répétition du grand drame de sang qui allait se jouer dans la mère-patrie.

Pombal s'enivrait du mal qu'il faisait : sa cruauté lui montait au cerveau ; il voyait rouge et l'apoplexie des féroces tournait sa tête. D'autres avant lui, et dès l'antiquité, s'étaient servis de la prison comme d'un mortel instrument de supplice, mais il perfectionna ce lâche et terrible outil à ce point que huit cents malheureux exténués sortirent seuls vivants de ses cachots qui avaient englouti près de *dix mille victimes* (1).

Les historiens ont reproduit diverses lettres de ces captifs, plus à craindre que les morts vivants des Plombs de Venise. Tous n'étaient pas des Jésuites, mais il y a telle lettre de Jésuite qui est restée célèbre par l'admirable mansuétude qu'elle exprime au milieu de tourments inouïs. Elle est signée du Père Kaulen (Laurent) qui ajoute à son nom cette désignation : « captif de Jésus-Christ. » Elle est datée de la prison ou fort de Saint-Julien à Lisbonne, le 12 octobre 1766. Il y avait donc sept ans que l'innocent, le saint plutôt, était dans les fers, n'ayant jamais laissé échapper un plainte et priant nuit et jour pour son bourreau, bien désigné aux infinies miséricordes de Dieu : dom Sébastien de Carvalho, marquis de Pombal...

Mais comment voulez-vous que Pombal et ses amis croient à de pareilles choses, en conscience, comment le voulez-vous ? Ce pardon au fond de la torture n'est pas vraisemblable, et j'ai peur qu'il n'y ait quelque malice dans le provocant plaisir que j'éprouve en exaltant, comme je le fais, de si patentes hypocrisies !

Jésuites ! Jésuites ! Jésuites ! assassins qui n'assassinez ja-

---

(1). Neuf mille six cent quarante, chiffre officiel de l'enquête, lors de la révision du procès, sous la reine Marie.

mais et qui êtes toujours assassinés ! orgueilleux qui baisez la terre, ambitieux qui faites vœu de n'accepter ni place ni honneurs, calomniateurs qui buvez la calomnie, qui l'absorbez sans démenti et qui rendez le bienfait pour l'injure, Jésuites, incroyables, Jésuites impossibles, héritiers de la divine infamie je ne vous comprends pas tout à fait, puisqu'il faudrait être un saint pour plonger au fin fond de vos consciences, mais je vous comprends assez pour vous admirer passionnément et pour éprouver une fierté peut-être coupable à le crier aussi haut que ma voix peut monter.

Je ne vous demande pas votre fameux secret, je crois le savoir : mon crucifix me l'a dit ; mais, je vous en conjure, Jésuites, ô Jésuites abhorrés de tous les écrivains qui se respectent, et tendrement chéris par moi qui essaye de me mépriser (hélas ! j'y ai de la peine !), confiez-moi seulement ceci, tout bas à l'oreille, je ne le répéterai point : apprenez-moi, égorgeurs des rois qui vous protègent et qui vous aiment, pourquoi vous ne fîtes pas planter dix, vingt, cent, mille et dix mille de vos poignards historiques dans la poitrine de ce Pombal !

Fut-ce le fait de votre incurable dissimulation ?

Est-ce pour mieux abuser l'univers, étonnants jongleurs, que vous tuez vos amis en laissant vivre vos ennemis ?...

Pombal dura quatre-vingt-deux ans. Pendant que vous tiriez des coups de pistolet à ce pauvre misérable roi Joseph, votre pénitent, donniez-vous donc à Pombal subrepticement, traîtreusement, jésuitiquement, des pilules de longue vie ?

Je me confesse d'avoir éprouvé un sentiment d'impatience et même de colère en lisant cette trop belle lettre du P. Laurent Kaulen en qui sept ans d'horrible captivité n'ont pu éveiller le moindre sentiment de rancune, au contraire. J'aurais dû m'agenouiller devant cette surhumaine grandeur d'âme, moi qui y crois pleinement, moi qui gémis de l'orgueilleuse satisfaction que j'éprouve à y croire, et de la pitié un peu méprisante que m'inspirent ceux qui n'y croient pas. Je l'aurais dû, et je ne dis pas que je ne l'aie point fait.

Mais, à travers mon admiration de chrétien, un sentiment d'homme passait, et je me demandais si l'héroïsme des martyrs a bien le droit d'encourager ainsi la lâcheté des persécuteurs.

Faut-il que la miraculeuse charité du saint aille jusqu'à fomenter l'audace de l'impie ?

Il est des heures où je me surprends à penser que les Jésuites ne résistèrent pas suffisamment au marquis de Pombal, qu'il y eut mollesse de leur part, mollesse de l'Eglise elle-même aussi bien à l'égard de cet homme qu'à l'égard de Choiseul, son imitateur moins hardi, et de tous les singes sanglants qui suivirent leur voie de meurtre et de spoliation.

Mollesse sublime, a dit un éminent écrivain ; mais moi, je ne sais pas s'il peut y avoir des mollesses sublimes.

La lettre du P. Laurent de Kaulen est citée au long dans le *Journal de la littérature et des arts*, publié par le protestant Christophe de Murr. Elle produisit en Europe un effet douloureux et précéda de bien peu la chute de Pombal. Elle était écrite du fond « d'un cachot souterrain, obscur et infect, où l'eau suintait, pourrissant les vêtements » ; et laissant le prisonnier presque nu ; le geôlier « d'une dureté extrême et ne cherchant qu'à faire souffrir » les malheureux, accablés déjà de si longues souffrances, « *offrait la liberté et toute sorte de bons traitements, à la condition d'abjurer l'institut...* » Avons-nous besoin de dire qu'aucun n'abjura ?

Ils étaient, dans cette prison de Saint-Julien où tout manquait, les soins aux agonisants et jusqu'à la consolation de l'Hostie, et l'air, et les vêtements, et le pain même qui était mesuré de façon à empêcher tout juste les patients de mourir; dans ces cachots hideux où tout se montrait avare excepté la prodigalité des traitements cruels, ils étaient « vingt-sept Pères de la province de Goa, un de la province de Malabar, dix de celle du Portugal, neuf de celle du Brésil, vingt-trois de celle du Maragnon, dix de celle du Japon, douze de la province de Chine », en tout quatre-vingt-deux. « Dans ce nombre il y avait un Italien, treize Allemands, trois Chinois, cinquante-quatre Portugais, deux Espagnols et trois Français.» Les Français furent réclamés, non point, bien entendu, par le gouvernement de M. de Choiseul, mais par la reine, Marie Leczinska en personne.

Sur ce nombre de quatre-vingt-deux, trente-sept Pères moururent martyrs dans la prison même. Dans les cachots d'Azeitao, sur soixante-treize, trente et un périrent de souffrance. Le « *Matador dos Padres* » méritait son nom en Europe comme dans le Nouveau-Monde.

Dans la liste interminable des martyrs se trouvent trois cousins de Pombal, Christophe et Jean de Carvalho, morts au fond des cachots d'Azeitao, et Joachim de Carvalho, mort

dans la prison d'Almeida. On y rencontre un Albuquerque, quatre da Costa, un da Cunha, un Fonseca, un Castro. La liste très-incomplète est dans le journal protestant de Murr (1).

Si on joint à ces victimes celles qui périrent sur mer, à fond de cale, et dans d'autres prisons, on arrive à dépasser sept cents, chiffre fourni par le P. Oliveira dans son mémoire à la reine Marie (2).

D'autres Pères et en bien plus grand nombre, avaient été entassés dans des navires marchands, sans provisions, pour être jetés à la côte, en Italie, après l'arrêt de proscription. On évalue à plus de deux mille le nombre des Pères ainsi expulsés, tant du Portugal que du Brésil et des autres colonies portugaises, et ce n'était que le trop-plein des prisons qui restèrent combles.

Parmi ceux qui demeurèrent captifs était le P. Moreira ; la reine, femme de Joseph, s'abaissa, dit-on, jusqu'aux supplications, jusqu'aux larmes en faveur du malheureux ami qui avait si longtemps dirigé sa conscience ; mais Pombal était le maître absolu.

Le pape Clément XIII protesta ; Pombal agita devant ses yeux le spectre d'un schisme tout prêt à s'établir en Portugal et le Pape se tut. Pour le remercier de son silence, Pombal renvoya insolemment son ambassadeur et confisqua les biens des Jésuites (1761).

Il y a des « écrivains d'imagination » qui, en racontant cette lugubre histoire, ont fait de Pombal la victime et des Jésuites les bourreaux. Quand il s'agit d'eux, aucune audace n'effraie le mensonge. En réalité, loin de frapper, ils ne parèrent même pas les coups. On peut dire qu'en Portugal les Jésuites furent défendus seulement par le Saint-Siège qui combattit pour eux paternellement, mais faiblement.

Eux, ils n'eurent de force que pour mourir.

Parmi les victimes du Tueur de Pères, la plus illustre est Gabriel Malagrida, que Pombal, par un excès d'ironie et malgré les idées généreuses dont il était le déterminé partisan, voulut, pour employer son style, « livrer aux bûchers de l'In-

(1). Année 1780.
(2). Journal de Murr, t. X, p. 149.

quisition » et qui mourut en effet dans les flammes, le 21 septembre 1761, sur la place des *auto-da-fé* de Lisbonne. C'est de lui que Voltaire a dit dans son *Siècle de Louis XV*, avec une indignation qui semble un peu de commande : « Le coupable ne fut brûlé que pour avoir été fou », ce qui était une calomnie, glissée sous le voile de la pitié. Malagrida n'était pas plus fou que François Xavier. Il est vrai que Voltaire avait dit quelques lignes plus haut, pour caractériser la conduite de Pombal en cette infâme aventure : « L'excès du ridicule et de l'absurdité fut joint à l'excès d'horreur (1) », mais on pouvait flétrir le bourreau sans insulter le martyr.

Ce fou était un des plus glorieux missionnaires que le Portugal ait produits. Il avait soixantre-treize ans ; il en avait passé quarante à conquérir des âmes au bonheur de Dieu dans les contrées sauvages et il répondait, dès le règne de Jean V, aux courtisans de ce prince qui lui demandaient de quel droit il *troublait la paix* des pauvres Indiens avec des idées de l'autre monde : « Du droit que Jésus m'a donné en mourant pour eux. »

Si vous trouvez ces courtisans de Jean V, bien vieux déjà pour leur âge, car le siècle n'avait pas quarante ans, et ils parlaient comme de bons écoliers de Raynal, je vous répondrai que les courtisans ont toujours été philosophes, de même que les philosophes ont toujours été courtisans. Acharnés à l'étroite petite tâche de leur égoïsme, les courtisans à toutes les époques ont regardé comme des fous ceux qui s'occupaient d'autrui, non point dans leur intérêt à eux-mêmes, mais pour l'avantage d'autrui.

Et, en effet, il faut l'excuse de l'intérêt pour toucher à autrui; le code est aussi de cet avis, formellement. Pour cette sagesse païenne, en dehors de l'intérêt, tout devient excessif, immoral et attentatoire à la notion philosophique de liberté qui donne à chaque homme droit absolu sur soi et rien de plus, et qui, accroupie dans sa platitude utilitaire, accuse d'extravagance la notion supérieure de charité.

Pour ceux-là, comme pour « les esprits pratiques » de notre ingénieuse époque, Malagrida était un fou : et que Dieu nous donne cette folie ! Que Dieu nous ôte la superbe raison des mathématiciens qui savent calculer algébriquement, à l'épaisseur d'un cheveu près, la distance séparant leurs bésicles du

(1). Tome XXII des *Œuvres*, p. 35.

soleil, mais qui, par contre, ne savent pas résoudre l'équation enfantine des quelques tristes heures de notre vie humaine, mises en balance avec l'incommensurable Eternité !

Dès ses plus jeunes années, Malagrida avait été ce fou-là. Aventurier de la foi, il s'était élancé vers les pays où les autres font fortune pour y conquérir la pauvreté, et dans cette atmosphère délirante des contrées d'or, il n'avait gagné que la fièvre charitable.

Quarante ans ! Y a-t-il beaucoup de chercheurs de richesses qui s'obstinent à fouiller la terre pendant quarante ans ? Il avait thésaurisé des milliers d'âmes et la soif de sa cupidité sublime n'était point assouvie. Il avait souffert tout ce qu'une créature humaine peut souffrir, les prédicants l'avaient chassé à courre dans les bois, les sauvages l'avaient lié au poteau de torture, et cent fois il avait entonné avec une allégresse toujours trompée le cantique de sa mort.

Il avait fait des miracles comme François-Xavier, il avait converti des pays entiers et l'odeur de sa sainteté avait traversé la mer. Son corps était couvert de tant de blessures, que les hommes chargés de le dépouiller à l'heure de son dernier supplice, renoncèrent à compter ces innombrables cicatrices du soldat de Jésus-Christ.... Allons ! nous avons eu tort de prendre à partie Voltaire. Voltaire avait raison : ce saint était un fou. Il n'y aura pas pour le nier un seul esprit pratique.

Il fut rappelé en 1749 des missions d'Amérique par ses supérieurs, parce que le roi Jean V le demandait pour mourir. Pombal, qui était alors un ambitieux sans réussite et tout maigrissant de convoitise, dut bien hausser les épaules à cette fantaisie du vieux roi, appelant le fou de si loin. On dit qu'il fut jaloux du fou et que là commença son implacable haine. Aurait-il pu, cependant, remplacer le fou au lit du mourant ?

Le pape Benoît XV dit, en parlant de Jean V décédé et de son fou : « Bienheureux roi qui a eu la main d'un apôtre pour le soutenir dans son dernier pas ! »

Malagrida retournait au désert à l'heure même où l'avénement de Joseph-Emmanuel appelait Pombal au pouvoir.

Pombal était déjà ministre depuis quelque temps, quand la reine, veuve de Jean V, manifesta la volonté de mourir entre les bras du fou. Ce fut Joseph qui donna l'ordre de rappeler Malagrida, et Pombal eut peur, car sa guerre contre les Jésuites était entamée dans les colonies et l'apôtre allait ap-

porter, en revenant des missions, de redoutables témoignages sur son compte. Pombal essaya de s'opposer à ce retour, il échoua, et la perte du saint vieillard fut jurée.

Il est un détail consigné par plusieurs historiens : à différentes reprises, quand son zèle intrépide l'avait mis en face de la mort, Gabriel Malagrida, qui parlait de ces choses avec l'assurance d'un prophète, avait dit : « Dieu m'a promis que je ne tomberais pas sous les coups des infidèles. J'aurai le *suprême bonheur de la suprême ignominie*. Je finirai en pays chrétien, entouré de chrétiens qui applaudiront à mon supplice. »

Pombal avait connaissance de cette prophétie. Un jour qu'il s'entretenait avec Paul Mendoza Carvalho, son frère, ministre de ses spoliations au Maragnon, il dit en riant : « Le révérend Père aura ce qu'il souhaite. » Et il entama ce ténébreux travail qui semble être le chef-d'œuvre d'un démon, cet effort long, patient, véritablement infernal, grâce auquel un saint, réputé pour tel dans toute la chrétienté, défenseur par excellence et propagateur héroïque de la foi, un prophète, honoré, dès son vivant, par la vénération du chef de l'Eglise et doué entre tous des plus précieuses faveurs du ciel, devait être transformé en une méprisable créature honteusement déchue, indigne de lier et de délier les âmes, en un hérétique, en un régicide, en un imposteur, en un corrupteur, en un jouet vil et impur des illusions brutales et des cauchemars imbéciles que suggère l'Esprit des ténèbres !

Je l'ai dit, ce fut le chef-d'œuvre d'un démon. Ce fut le chef-d'œuvre de Pombal.

Contre toute apparence de bon sens, Malagrida fut d'abord impliqué dans le procès des Tavora. Ce n'était qu'un prétexte pour refermer sur lui la porte d'un cachot.

Une fois qu'il est enfoui, peu importe le détail des abominables crautés qui s'accomplissent sur sa personne à vingt pieds sous terre. Pendant deux ans, l'infortuné vieillard est la propriété, la chose de Pombal, bien autrement savant que les Indiens en matière de tortures.

Perd-il la raison, en effet, sous le poids atroce de ses tourments ? Joue-t-on, dans cette nuit qui l'entoure, pareille à celle de l'enfer, le jeu des apparitions, des fantômes, des voix diaboliques qui parlent au fond des ténèbres ? Fait-on entendre ces odieux appels, réveils inhumains du captif un instant soulagé par la nature, et dont le geôlier du fils de Louis XVI,

au Temple, retrouva, dit-on, l'affreux secret ? Affole-t-on, en un mot, ce haut et grand esprit qui avait connu la langue même de Dieu ? Et Dieu permet-il, pour sa plus grande gloire, la repoussante exagération de cette torture, de façon à ce que son serviteur, sous le coup d'une démence inoculée, écrive, lui qui se mourait dans de complètes ténèbres, écrive, à l'aide de ses doigts paralysés, écrive, sans plume, sans papier, sans encre, deux gros volumes qui démentent sa foi, sa vie, sa mort, tout lui-même !

L'esprit se refuse à croire cela.

Et où sont ces livres : le *Règne de l'Antechrist* et la *Vie de la bienheureuse sainte Anne, dictée par Jésus et sa sainte Mère ?* Personne ne les a vus jamais.

On en connaît les titres et quelques extraits absolument extravagants.

Cela ne vous a-t-il pas odeur de Pombal ? Lequel est le plus aisé, en honnête conscience, de croire à deux volumes de blasphèmes, œuvres d'un saint, et qui n'existent pas, ou de croire à des extraits fabriqués par le fabricant de tant de pièces fabriquées et qui poussa l'audace, une fois, jusqu'à fabriquer un faux bref de Clément XIII ?

Les extraits, du reste, étaient manufacturés de main de maître. Il faut bien avoir quelque talent de plume pour mériter d'être comparé au cardinal de Richelieu, fondateur de l'Académie française. C'était superbe d'idiotisme et d'immoralité. Les uns crurent à la folie (le spiritisme n'était pas inventé), les autres à la dégradation. Dans tout le Portugal, une risée de dégoût s'éleva contre l'homme que tout le Portugal avait presque adoré. Personne n'y partagea l'insultante pitié de M. de Choiseul et de l'Encyclopédie, et quand Pombal déféra ce tas de stupides blasphèmes au tribunal de l'Inquisition, Lisbonne battit des mains.

Seulement, le tribunal de l'Inquisition refusa de juger parce qu'il voyait clair à travers la fraude. Un des frères du roi était grand inquisiteur.

Pensez-vous que Pombal s'arrête ? Non, il est plus puissant que le frère du roi puisque sa griffe étrangle le roi ! Il destitue le frère du roi et nomme à sa place.... qui ? Paul Mendoze Carvalho, son digne frère. — Mais il fallait à ce nouveau chef du saint office l'institution pontificale. Ce n'est pas un embarras : Pombal se fait pape pour conférer l'institution et

tout marche comme sur des roulettttes. Avais-je raison de vous dire que ce fut un chef-d'œuvre ?

« Etranglé d'abord, puis brûlé par la main du bourreau, sans que la tombe même gardât ses cendres ! » Ainsi parlait l'arrêt des inquisiteurs de fabrique. Reconnaissez-vous l'emphase de Pombal ? « la tombe », « les cendres! » Pour du talent, il en avait !

Dans la soirée du 21 septembre, en présence de Lisbonne entière solennellement convoquée, le vieux, l'illustre, le saint apôtre de la foi, les mains liées étroitement, un bâillon à la bouche et environné de ces burlesques et hideuses figures de démons que Pombal « trop incliné vers les généreuses idées de son siècle » avait retrouvées dans les greniers de l'Inquisition pour mieux provoquer les huées et les outrages, en un mot, dans tout l'attirail des sanglantes comédies du moyen âge, exhumé par un philosophe, Gabriel Malagrida parut sur l'échafaud.

Comment ? les cheveux épars, sans doute, les yeux égarés, avec la mine de l'homme frappé d'aliénation mentale et odieusement dégradé qui avait écrit le *Règne de l'Antechrist ?*

Eh bien, non ! les relations abondent et toutes constatent la vénérable sérénité du condamné. Il avait l'air modeste et joyeux de consommer ce sacrifice qui était la complète réalisation de sa prophétie ou plutôt de son passionné désir. Au moment de mourir, il fit effort pour bénir la foule et son front s'entoura d'une lumière si visible que le mot « miracle » courut de proche en proche, étouffé par une religieuse terreur.

Sa dernière parole, en quittant la prison, avait été (Jésuite !) pour pardonner à son assassin.

Clémbent XIII dit, au récit de cette mort : « C'est un martyr aux pieds de Jésus-Christ. »

Voltaire qui ne finit point étranglé, ni fou, ne passe pas pour avoir ressenti ce calme surnaturel aux environs de sa dernière heure.

Et Pombal ? Pombal fit mettre en prison les gens qui avaient murmuré le mot miracle et resta maître absolu de Lisbonne que la reine de France appelait « la ville des cachots ».

Quelques années après, le 24 février 1777, le pauvre roi Joseph mourut et aussitôt une immense clameur de réprobation s'éleva contre son ministre.

Je ne tire aucune conclusion de ce fait, les clameurs, à mon sens, ne prouvant rien.

Pombal fut chassé et les prisons s'ouvrirent, rendant le malheureux fonds des basses-fosses où tant d'innocents avaient langui leur agonie. La reine dona Maria ne se vengea point de Pombal qui l''avait opprimée. Elle voulut seulement, pour l'équité, que ses procédures politiques fussent revisées. La plupart furent cassées, entre autres l'arrêt Aveïro-Tavora-Malagrida.

A la suite de cette inutile et tardive justice, Pombal, condamné à de nombreuses restitutions et proclamé « criminel » par la bouche même de la reine qui, certes, se montra clémente en cette occasion, alla mourir en exil au château de son nom. Malgré les instances de son fils, il repoussa les derniers sacrements.

Cet homme, assurément doué de facultés remarquables, qui avait vécu si puissant et qui mourait dans un si obscur malheur, avait suscité de nombreuses haines, en dehors de la politique et surtout dans son coin natal. D'un côté, les habitants de la petite ville de Pombal s'opposèrent à ce que son corps fût inhumé dans l'église ; de l'autre, le marquis de Villanueva, ministre d'Etat, ne permit point que les restes mortels de son prédécesseur fussent transportés à Lisbonne, où les attendait un fastueux tombeau, élevé par Pombal lui-même au temps de ses grandeurs. Le corps fut simplement enfermé dans un cercueil, recouvert du drap mortuaire et déposé au couvent des Franciscains de Pombal.

Les événements ont de la patience en Portugal, témoin cette sculpture de la place de Lisbonne qui montre encore le ministre de Joseph Emmanuel aux pieds de son maître (1), après tant et de si éclatantes condamnations. Le cercueil de Pombal resta cinquante ans hors de terre et littéralement sans sépulture.

Ici se place un fait curieux et à propos duquel nous ne nous répandrons point en éloges, parce qu'il est trop facile de pardonner aux morts. Ce qui fut beau, ce fut la prière de Malagrida mourant pour Pombal vainqueur.

Voici tel qu'il est le fait que j'ai qualifié de curieux : En 1829, lors de la rentrée officielle des Jésuites en Portugal, le Père Delvaux fut chargé de la réinstallation qui eut lieu avec le concours empressé du gouvernement et de la population.

---

(1). Ce qui est une assez méchante ironie ; on devrait, pour la vérité, retourner le groupe sens dessus dessous.

Il partit de Lisbonne amplement escorté et commença son voyage par le diocèsce de Coïmbre. Mais laissons-lui la parole:

« ...Pombal, dit-il dans sa lettre-rapport, est la première population du diocèse de Coïmbre en venant de Lisbonne. Or, l'évêque avait envoyé l'ordre à toutes les paroisses que nous devions traverser de nous recevoir en triomphe, c'est donc à la lettre qu'il fallut me dérober à l'ovation pour courir au couvent des Fransciscains. » (N'oublions pas que le corps non inhumé de Pombal y était déposé.) « J'y courus, cependant ; c'était un besoin de cœur. J'y célébrai la messe. Je ne saurais dire ce que j'éprouvai en offrant la victime de propitiation, l'Agneau qui prie sur la croix pour ses bourreaux, en l'offrant, dis-je, pour le repos de l'âme de don Sébastien Carvalho, marquis de Pombal, *corpore præsente* (1) !

« Il y avait donc cinquante ans qu'il attendait là, au passage, cette Compagnie revenant de l'exil auquel il l'avait si durement condamnée, et dont, au reste, lui-même avait prédit le retour.

« Pendant que je satisfaisais à ce devoir religieux, le triomphe qu'on nous forçait d'accepter, ou plutôt d'endurer, ébranlait toute la ville et ses environs. Toutes les cloches sonnaient. Le prieur archiprêtre venait processionnellement chercher nos Pères pour les conduire à l'église où tout était illuminé. C'était comme un songe... »

En effet, et si les tristes restes du puissant avaient pu parler... Je répète qu'à mon sens la grandeur d'âme, ici, était aisée, mais j'ajoute qu'en fouillant l'histoire de cette Compagnie si proverbialement vindicative, au dire de certaine littérature qui la dépèce pour en vendre les morceaux à la voracité de sa clientèle, je n'y ai trouvé que ce seul trait bien caractérisé de la *vengeance des Jésuites*.

---

(1). « En présence de son corps »

CHOISEUL, D'ARANDA, TANUCCI

SIMPLE COUP D'ŒIL

J'ai donné une importance relativement considérable au drame de Lisbonne parce que le « grand marquis » fut, sinon le plus redoutable, du moins le plus populaire parmi les ennemis politiques de la Compagnie de Jésus : de même que Pascal personnifie pour le commun des lecteurs le type de l'ennemi des Jésuites dans la polémique.

Je suis bien éloigné assurément de comparer tous les adversaires d'Etat de la Compagnie à don Sébastien de Carvalho, le tueur de Pères, et moins disposé encore à honorer la plupart des libellistes qui ont calomnié les Jésuites en guindant leur médiocrité à la hauteur du génie de Pascal, mais, il est certain que ces deux hommes si différents résument en eux la haine persécutrice, implorée aux pieds de Dieu et obtenue par saint Ignace lors de la fondation de l'Ordre. Nul ne saurait dire lequel des deux fit à l'institut le plus de mal ou le plus de bien, puisqu'on ne peut appeler *mal* d'une façon absolue ce qui est l'essence même d'une œuvre et la grâce spéciale attachée à sa création.

Cependant, à considérer l'ensemble des faits, il paraît probable que la furieuse attaque de Pombal qui ouvrit la brèche à toutes les autres attaques et décida du sort visible de la bataille, n'était qu'un coup de main isolé, et que ce ministre d'un petit pays ignorait à la fois la tactique de la grande ligue protestante, attirant tous les rois dans son piège, et

aussi le plan étourdi des princes de la maison de Bourbon, réunis dans un pacte de famille pour secouer imprudemment ce qu'ils appelaient le *joug de l'Eglise.*

La faute n'en était pas à eux tout à fait ; un mouvement presque irrésistible les entraînait ; il faut s'en prendre surtout à leur entourage assez myope pour ne pas voir à trois pas devant soi, à leurs cours, bourdonnants essaims de nobles mouches, à leurs parlements, vêtus de fausse gravité, teinte dans la cuve janséniste, à leurs ministres, tous quarts ou moitiés de philosophes, visant des avantages chimériques, et butant contre la réalité de la ruine.

C'est une chose assurément remarquable que l'unanimité de ces malheureux rois à choisir pour « hommes de confiance » des ambitieux sans principes et sans foi : Choiseul, d'Albe, Aranda, Tanucci, du Tillot : quatre exemplaires de la même infidélité ! Et à l'unanimité aussi, ces prétendus « esprits forts » travaillèrent à leur propre chute avec une activité, un entrain, une passion vraiment dignes de pitié !

Mais ne peut-on en dire autant des protestants eux-mêmes, et sauf quelques-uns qui avaient la clairvoyance et la malice du démon, ne peut-on placer également dans ce tas des aveugles les philosophes entiers, voire les philosophes-et-demi, les vrais démolisseurs par état, par commerce qui étaient, au fond, d'enragés dévots du privilège, dès qu'ils y avaient grande ou petite part ? Se représente-t-on, par exemple, la frayeur de femmelette et l'horrible dégoût qu'aurait éprouvé Voltaire s'il avait vu, ne fût-ce qu'en songe, les bras sanglants et velus de la Révolution sa fille ?

Non, aucun de ces gens n'avait deviné le peuple. Tous jouaient leur pauvre jeu d'indolence repue ou de convoitise inquiète, poussant du coude à qui mieux mieux ce qui les gênait, ce qui les dominait, ce qui les maintenait dans le chemin droit et détesté, indifférents à Dieu ou se moquant de Dieu ou haïssant Dieu, tous ignorants, même les savants, tous rongés par la lèpre égoïste de ce siècle qui acceptait en riant la fin du monde pourvu que la fin du monde attendît juste le lendemain de sa mort (et elle arriva, — juste) : tous chantant, persiflant, raillant, blasphémant, doutant ou faisant mine de douter pour avoir tournure, ne respectant plus rien, pas même leurs mères et ayant presque raison, tant la femme était désespérément vautrée et tant le mariage qui est la sainteté humaine de la femme pendait bas !

Jamais on ne vit de temps si vide ni si étranger à Dieu, jamais d'heure si évidemment marquée au sceau de l'agonie et de l'impénitence finale.

J'ai regretté un instant en moi-même de n'avoir point la compétence qu'il faudrait pour traiter utilement la question de savoir si les Jésuites et au-dessus d'eux l'Eglise auraient pu agir autrement qu'ils ne le firent et mieux combattre ; mais à quoi bon ? La main de la Providence est ici partout visible. Cette fin de siècle apparaît comme une vieillesse sans dignité, cassée dans son vice, infirme jusqu'à provoquer la répugnance, et qui est prise tout à coup par une convulsion. Elle s'agite en criant, puis se tait et ne bouge plus. Elle a vécu.

Or, écoutez ce que disent les professeurs assez autorisés pour compiler les dictionnaires de la jeunesse. Ils disent que cette bête morte s'appelait « le vieux monde ». Et ils montrent je ne sais quoi naissant au même moment pour s'appeler « le monde nouveau ».

C'est bien trouvé comme image, mais ne vous y trompez pas et craignez l'obésité soufflée de ces gros mots dont le sens tiendrait dans la tête creusée d'une épingle. Laissez dire les bavards qui battent le flanc sonore de leur parole. Ils font moins de mal qu'on ne le croit, car il y aurait sans eux exactement le même nombre d'intelligences obtuses et d'esprits palmés dans la mare aux banalités. Rien n'est mort, rien n'est né. Le vieux monde est le monde, le jeune aussi. Tous deux ont le même âge, jour par jour, et ces enterrements et ces baptêmes de mondes sont des poires pour la soif des remueurs de phrases.

Il y eut une naissance du temps d'Adam, un baptême du temps du Christ, et entre deux un déluge qui jamais ne reviendra. Tout au plus le grand âge du monde subit-il des crises qui vont se rapprochant, et auxquelles un remède unique est applicable : la foi.

Voilà le vrai : nous sommes très vieux. La question, la voici :

La Révolution a-t-elle ravivé la foi ? Peut-être. Alors, que la Révolution soit bénie, même dans ses hontes les plus profondes !

La Révolution a-t-elle amoindri la foi ? Alors qu'elle soit maudite, même dans ses incontestables grandeurs !

Mais je ne crois pas à l'amoindrissement de la foi et le progrès de la foi s'impose à moi par l'évidence. Dieu est bien plus

chez nous si malheureux et si humiliés qu'il n'était chez nos fortunés pères ; Dieu est chez nous bien plus attaqué, bien mieux défendu — puisqu'il faut employer ces expressions si impropres pour désigner l'immortelle bataille du doute contre la foi et ce grand choc des deux étendards que l'extase d'Ignace avait vu dans la plaine mystique.

Dieu nous tient. Notre léthargie a tressailli, éveillée par sa colère aussi féconde que sa miséricorde même. Dieu fait en nous de grandes choses cachées, lui qui remplit un jour de joyeux enfants la maison désolée de la stérile.

C'est la saison des semences et le père de famille est à l'œuvre. Comme toujours, partie du grain semé par lui tombe sur la marge de la route et c'est pour les oiseaux, partie dans les pierres et c'est la proie du hâle desséchant, partie dans les épines qui étoufferont la jeune tige, partie enfin dans la bonne terre qui compensera toutes les pertes et fera rendre au semis cent grains pour un grain.

Mais dans la bonne terre même, voici que l'ennemi se glisse à la male heure et sème traitreusement l'ivraie par-dessus le froment... O Dieu ! que de peines pour former un épi !

Si le germe de votre parole échappe à ces oiseaux voraces, nos vices pullulants comme les passereaux des sentiers, s'il évite la chaleur du midi, nos passions qui brûlent, s'il passe même à travers les épines, ces broussailles de l'intérêt humain : la convoitise, l'ambition et l'orgueil, il n'est pas encore sauvé, le bon germe, car l'ennemi qui ne dort jamais est venu de nuit et a sursemé l'ivraie, — plante inutile, c'est-à-dire nuisible, dont la tige est droite comme celle du blé, dont la fleur est éclatante et belle, mais qui ne sait nourrir ni l'homme ni le bétail : symbole de l'erreur toute parée de menteuse franchise et de l'hérésie cachant ses vieilles lèpres sous les séduisantes couleurs de la nouveauté... O Dieu ! comment mûrira jamais l'épi de votre parole ?

Il mûrira pourtant, il a mûri en dépit des passereaux pillards, de la sécheresse, des broussailles, qui sont la guerre de la nature, en dépit même de l'ivraie qui est la guerre de l'homme méchant. Il a mûri et il mûrira, parce que votre miséricorde, Sauveur Jésus, oppose éternellement la vertu à la nature et la caution du dévouement surnaturel aux ruses de l'ennemi qui révolte les choses naturelles contre le maître de la nature.

La tige frêle et l'épi qui la courbe ont un tuteur providen-

tiel : jusqu'à la fin des temps, l'éducation protégera l'épi, la prédication sarclera le champ et la moisson viendra, sans cesse appauvrie, toujours suffisante.

Depuis le jour où ce chef-ouvrier, gagé par le sursemeur nocturne, M. le duc de Choiseul, mit en notre terre de France une telle abondance d'ivraie que la moisson fut étouffée pour une fois et que le monde affamé tomba d'épilepsie, croyez-vous que l'ivraie ait gardé dans le champ la place énorme qu'on lui avait donnée par traîtrise ? Non, l'ivraie a disparu, j'entends spécialement l'ivraie semée par M. de Choiseul et consorts, l'ivraie janséniste ; elle est morte, on n'en veut plus même au marché de l'ivraie ; elle a disparu si bien, cette mauvaise herbe envahissante, régnante, illustre qui infestait alors la noblesse, le clergé, les parlements, la bourgeoisie, le gouvernement ; elle a été fauchée si ras que la jeunesse des dictionnaires en fouille vainement la définition dans les dictionnaires de la jeunesse ! Les candidats-bacheliers se révoltent quand on leur joue le méchant tour de les interroger sur ces antiquailles. Qui a jamais vu un janséniste vivant ? Il en reste peut-être dans les musées, mais ce doit être d'un prix fou, et les collectionneurs seuls, assez heureux pour avoir exhumé de la couche tertiaire un sternum d'épiornis ou les dents de lait d'un mégathérion pourraient se procurer par l'échange une si rare curiosité.

Ce fut cette chose-là pourtant dont un siècle a suffi pour anéantir la dernière trace, ce fut cette ivraie d'espèce perdue qui eut un jour assez de funeste puissance pour rompre l'équilibre des moissons de l'intelligence, pour produire une longue, une mortelle famine dans les cœurs. Instruments haineux et aveugles du protestantisme qui lui-même suivait, les yeux fermés, une route inconnue, les jansénistes, ennemis des protestants, ennemis des philosophes, ressuscitèrent la coalition des pharisiens et des sadducéens dont parle l'Evangile, pour atteindre la Compagnie de Jésus, objet de leur implacable jalousie.

Ils entouraient le trône, ils encombraient les parlements, ils tenaient les ministères et leur austérité ne les empêchait point de connaître parfaitement la géographie de cette île d'Armide où Pompadour, enchanteresse quadragénaire, égarait la précoce décrépitude du roi. La ligue se forma entre cette malheureuse femme dont nous avons trop de fois prononcé le nom, le ministre dirigeant, les parlements, l'Université et les jansénistes, parmi lesquels un homme de vertu sévère, Fran-

çois de Fitz-James, évêque de Soissons, fut le premier à demander la suppression de la Compagnie, tout en faisant cette réserve au moins étrange : « On leur rend volontiers la justice de reconnaître qu'il n'y a point d'ordre dans l'Eglise dont les religieux soient plus réguliers et plus austères dans leurs mœurs. »

Pascal au moins les injuriait !

Mais laissons parler un peu les protestants : Schlosser d'abord, professeur d'histoire à l'Université de Heidelberg : « Les diverses cours de la maison de Bourbon, dit-il, ne voyant pas qu'*elles allaient mettre l'instruction entre des mains bien différentes* (de celles qui avaient jusqu'alors formé les générations), se réunirent contre les Jésuites (1). »

Cet aveuglement de la royauté sautait aussi aux yeux des philosophes qui s'en amusaient de tout leur cœur. D'Alembert en poussait de véritables cris de joie. Schlosser ajoute, en parlant des jansénistes : « Ils avaient fait perdre aux Jésuites, par des moyens souvent équivoques, l'estime acquise depuis des siècles (2).

Et Schoell : « Les jansénistes, sous l'apparence d'un grand zèle religieux, et les philosophes, en affichant des sentiments de philanthropie, travaillaient au renversement de l'autorité pontificale... Mais pour renverser la puissance ecclésiastique il fallait l'isoler en lui enlevant l'appui de cette phalange qui s'était dévouée à la défense du trône pontifical. » Toute la vérité de l'histoire est dans ces aveux. Quelques lignes plus loin, Schoell dit encore : « Les imprudences commises par quelques-uns de ses membres fournirent des armes pour combattre l'Ordre, et la guerre contre les Jésuites devint populaire, ou plutôt persécuter un Ordre dont l'existence tenait à celle de la religion catholique et du trône devint un titre qui donnait le droit de se dire philosophe. »

Ce style est tudesque, mais il dit beaucoup.

« Ils tenaient en main les générations futures... Rien d'hostile au Saint-Siège et par conséquent à la religion ne pouvait réussir tant que les Jésuites seraient là... Les Jésuites étaient inébranlables dans leur foi... On conspira contre eux ; on les déclara coupables, puisqu'ils refusaient de s'associer aux trames qui enveloppaient le Saint-Siège et les monarchies (3). »

---

1. Schlosser, t. I.
2. *Cours d'histoire*, t. XLIV, p. 71.
3 Crétineau-Joly, *Hist. de la Comp. de Jésus*, V, p. 180.

Et chose assurément étrange, les monarchies se mirent à la tête du complot, ourdi contre leurs plus fermes défenseurs ! *Quos vult perdere*... disait déjà le poète, au temps de Jupiter. Dieu ôte le sens à ceux que sa Providence a condamnés. Les rois entamaient l'œuvre lente de leur suicide.

Au milieu de ces noires nouvelles du Portugal qui journellement arrivaient à Paris affriandant la curiosité du public, divertissant l'ennui de la cour, faisant naître une émulation de procédure au sein des parlements et indiquant à M. de Choiseul une voie qu'il pouvait côtoyer sans tout à fait baigner ses talons de petit-maître dans le sang, l'affaire du Père de Lavalette, simple au début, s'aggravait dans des péripéties que la Compagnie ne faisait point naître certainement, mais auxquelles nul remède énergique n'était appliqué. Le Père de Lavalette était décidément coupable, sinon comme homme, du moins comme religieux. Pour parer à des pertes qui étaient nées, non point des hasards d'une guerre loyale, mais d'un crime manifeste contre le droit des gens, inscrit dans la longue liste des méfaits analogues, que l'histoire laisse à la charge de l'Angleterre (1), le Père de Lavalette dépassa d'abord un peu, puis beaucoup, les bornes posées par la Règle. Il fut un commerçant, il fut même un spéculateur.

La preuve existe que le Père Visconti, général de la Compagnie, prit à son égard dès le premier moment des mesures très sévères. Les visiteurs, chargés de le juger et munis des pouvoirs les plus étendus, partirent en temps utile, mais il semble que tout conspira pour leur barrer le passage : la guerre, les tempêtes, la captivité, la mort. Quand le Père de la Marche, cinquième ou sixième visiteur nommé, aborda enfin aux Antilles avec un sauf-conduit du gouvernement britannique, il y avait sept ans que le gouffre se creusait. Le Père de la Marche, assisté des membres principaux de la Compagnie résidant à la Martinique, rendit un jugement célèbre qui condamnait Lavalette à l'interdiction tant spirituelle que temporelle, et Lavalette acquiesça au jugement, déclarant en outre qu'il avait agi seul, sans aucune autorisation ni conseil de ses supérieurs.

---

1. Des écrivains ont dit que la prise des vaisseaux du Père de Lavalette était un *coup protestant*, mais c'était tout bonnement un *coup anglais*, et le résultat d'une vieille habitude : *Fides anglica mercurialis fides.*

Il renouvela ces dires à Londres, après avoir été expulsé de la Compagnie, et ne s'est jamais démenti, malgré les nombreux efforts tentés auprès de lui dans le cours du procès.

Le fait même du jugement rendu par le Père de la Marche ne pouvait manquer de tuer le crédit de ce qu'on a appelé « les comptoirs du Père de Lavalette », lesquels étaient déjà en péril. Les opérations engagées restaient néanmoins considérables et la fermeture des dépôts avilissant les valeurs et grossissant d'autant le passif creusa le déficit dans les proportions d'un désastre.

Ce n'était toutefois qu'un cas d'argent qui pouvait être guéri par de l'argent. Le premier mouvement du général (c'était le bon) fut de payer indistinctement tous les créanciers, bien que l'Ordre ne fût responsable ni par les Constitutions, ni par la jurisprudence ordinaire, mais des membres du barreau français lui conseillèrent d'atermoyer et de faire déclarer la banqueroute du Père Lavalette « pour avoir action revendicatoire contre le gouvernement anglais ».

C'est ici qu'il faudrait voir peut-être la perfidie bien plutôt encore que dans la conduite des Anglais eux-mêmes, car plusieurs membres du parlement, ayant été sondés, appuyèrent cet avis avec beaucoup de chaleur. La trappe s'entr'ouvrait tout doucement. Mme de Pompadour ne bougeait pas, M. de Choiseul faisait semblant de regarder d'un autre côté, la philosophie se cachait pour bien rire, et Paris, tout occupé de l'édit qui venait de mettre cent soixante-dix capitaines à la réforme, chantait une chanson mal rimée qui menaçait, au nom du roi, « le capitaine Jésus » de lui enlever aussi « sa Compagnie ».

Le roi dormait.

Un matin, la trappe parlementaire se referma sur un lambeau imprudent de parchemin qu'on y avait laissé choir, et tout aussitôt un mouvement extraordinaire se fit autour du piège. Tout à la fois, Mme de Pompadour, M. le duc, la philosophie, les jansénistes, le parlement, la cour, la ville tendirent le cou pour voir ce qui venait d'être pris.

Ce n'était rien, mais c'était tout, et le roi fut éveillé aux trois quarts par le joyeux bruit qui se faisait autour de son trône : LA CAUSE DES JÉSUITES ÉTAIT AU PARLEMENT !

Sous prétexte de juger le procès Lavalette, le parlement, exécutant un plan dès longtemps concerté, ordonna le dépôt d'un exemplaire des Constitutions de l'Ordre au greffe. Pour le coup, le roi se réveilla tout à fait, — mais il se rendormit.

« Mme de Pompadour aspirait surtout à se donner une réputation d'énergie, et elle croyait en avoir trouvé l'occasion en montrant qu'elle savait frapper un coup d'Etat. La même petitesse d'esprit avait aussi de l'influence sur le duc de Choiseul. De plus, tous deux étaient bien aises de détourner l'attention publique des événements de la guerre (1). » Ceci est de Sismondi, et ce n'est pas mal trouvé pour un Génevois, d'autant que les événements de la guerre, bravement faite sur le terrain par nos généraux et nos soldats, mais dirigée de Paris avec une déplorable ineptie, étaient de ceux qu'on ne saurait trop faire oublier.

Je ne peux pourtant pas clore la citation sans dire ce que Sismondi ajoute à la gloire indivise de la favorite et du ministre : « Ils espéraient (2) acquérir de la popularité en flattant à la fois les philosophes et les jansénistes, et couvrir les dépenses de la guerre par la confiscation des biens d'un Ordre fort riche, au lieu d'être réduits à des réformes, etc. »

Préférez-vous le bon Lacretelle ? Son texte est le même, presque identiquement : « Le duc de Choiseul, dit-il dans son *Histoire de France pendant le* XVIIIe *siècle*, et la marquise de Pompadour fomentaient la haine contre les Jésuites. La marquise qui... n'avait pu justifier ses prétentions à l'énergie du caractère, était impatiente de montrer, en détruisant les Jésuites, qu'elle savait frapper un coup d'Etat. Le duc de Choiseul n'était pas moins jaloux du même honneur. Les biens des moines pouvaient couvrir les dépenses de la guerre et dispenser de recourir à des réformes... Flatter à la fois deux partis puissants, celui des philosophes et celui des jansénistes, était un grand moyen de popularité. »

J'espère qu'on ne m'accusera pas de servir à mes lecteurs de la prose « cléricale ! »

Sismondi, le calviniste, et Lacretelle, l'ennemi déclaré de ceux qu'il appelait des *moines* pour mieux témoigner de son mépris pour eux, ne sont très éloquents ni l'un ni l'autre, mais

1. *Histoire des Français*, t. XXIX, p. 233.
(2) *Ibid.*

il est impossible à deux esprits, laids ou beaux, de se rencontrer plus exactement dans les termes. Comme ils étaient à peu près contemporains, je ne sais et il importe peu de savoir lequel des deux a copié l'autre.

Mais voici M. de Choiseul qui prend lui-même la parole pour leur donner à l'un et à l'autre un éclatant démenti : Louis XVI n'aimait pas M. de Choiseul ; il a exprimé au moins une fois cette aversion d'honnête homme et de chrétien d'une façon qu'on peut appeler terrible, mais ce n'était pas à propos des Jésuites. Bien longtemps après le procès Lavalette et Louis XVI étant roi, M. de Choiseul lui écrivait dans son *Mémoire justificatif :* « ...On a dit au roi que j'étais l'auteur de l'expulsion des Jésuites. Le hasard seul a commencé cette affaire, l'événement arrivé en Espagne l'a terminée... A la fin d'une guerre malheureuse, accablé d'affaires, je ne voyais qu'avec indifférence *subsister* ou *détruire* une communauté de moines... »

Ce n'est pas tout à fait pour souligner une faute de grammaire que j'ai cité ce texte ministériel, mais pour montrer que M. le duc, une fois tombé, se souvenait du proverbe : « Tout mauvais cas est niable. »

Aussitôt que le parlement eut les *Constitutions* entre ses mains, il ne s'occupa plus du tout des créanciers de Lavalette « qui ne furent jamais complètement payés, dit Crétineau-Joly, pas même après la confiscation des biens de la société ». Et le même auteur ajoute dans une note (1) : « La Maison de la Martinique et les terres de la Dominique, biens propres de Lavalette, furent achetés par les Anglais vainqueurs au prix de *quatre millions.* » Pourquoi le parlement ne fit-il pas désintéresser les porteurs des créances qui ne se montaient au total qu'à 2 *millions* 400 *mille livres ?*

Il s'agissait bien des créanciers ! Lacretelle et Sismondi vous l'ont dit : Tout cela n'était que prétextes ; il fallait plaire aux philosophes en écrasant un peu *l'infâme*, plaire aux jansénistes d'Athènes en exilant Aristide, et « payer les frais de la guerre ! »

Le roi bougea enfin qu'il était déjà bien tard. Il déféra le cas à son conseil. Le conseil du roi donna un avis favorable aux Jésuites, et les évêques de France, réunis sur sa demande.

1. *Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. V, p. 204.

répondirent à l'unanimité (moins six voix de jansénistes) par un magnifique éloge de l'institut.

Mais le roi ne pouvait rester éveillé bien longtemps; aussitôt qu'il eut refermé les yeux, Mme de Pompadour fit un signe à M. de Choiseul qui le transmit au parlement, et, le 1er avril 1762, tous les collèges de Jésuites furent fermés.

Voici avec quelle gaieté d'Alembert annonce la chose : « On reçut à la fin de mars la triste nouvelle de la prise de cette colonie (la Martinique)... On imagina, pour faire diversion, d'offrir aux Français un autre sujet d'entretien, comme autrefois Alcibiade avait imaginé de couper la queue à son chien..., etc. etc. (1) ». Dans sa joie, il était prophète et il s'écriait encore : « Je vois tout couleur de rose ! Je vois les jansénistes mourir l'année prochaine de leur belle mort après avoir fait périr, cette, année, les Jésuites de mort violente... » Les jansénistes sont morts, en effet, mais pour tout de bon; — et les Jésuites vivent.

Cependant, tout n'était pas dit encore. Le clergé de France fit entendre sa voix jusqu'au pied du trône : « ...Sire (2), la religion vous recommande ses défenseurs, l'Eglise ses ministres, les âmes chrétiennes les dépositaires des secrets de leurs consciences, un grand nombre de vos sujets les maîtres respectables, qui les ont élevés, toute la jeunesse de votre royaume ceux qui forment les esprits et les cœurs... » Ce dernier membre de phrase touchait le nœud même de la question, et l'archevêque de Narbonne, chargé de présenter au roi le *vœu du clergé*, en fit sentir toute la portée. Le Dauphin, de son côté, droite intelligence et grand cœur, ne négligea rien pour faire comprendre au roi le danger, le terrible danger qu'il y avait à livrer au hasard, dans des temps si menacés, l'éducation de la jeunesse. Il faut bien dire que ce danger était dès lors apprécié par tout le monde : seulement, tandis qu'il était un sujet de crainte pour les amis du trône, il exaltait l'espoir des conspirateurs de parti pris et des casse-cous plus nombreux dont la curiosité voyageait, un bandeau sur la vue, à la découverte des abîmes où la civilisation allait faire la culbute.

La Révolution n'avait pas encore de nom, mais chacun la sentait venir, et chacun sentait aussi qu'en s'attaquant aux Jésuites on faisait sauter le plus solide parmi les derniers

---

(1) D'Alembert, *Destruction des Jésuites*, p. 168.
(2) *Vœu du clergé de France.*

obstacles élevés en travers de la pente sur laquelle le monde glissait. Chasser les Jésuites, c'était livrer toute la génération au chaos d'aspirations, de doutes, de mensonges, d'ignorances malsaines, de sciences indisciplinées, d'ambitions, de trahisons, d'égoïsmes, d'impiétés qui s'amalgamaient, dans ce qu'on appelait « les idées nouvelles », avec l'entêtement des castes, le préjugé des sectes et la passion des privilèges, particulière à certains corps, tels que les parlements et les Universités.

Le jour viendra où l'histoire bien faite et dégagée de la bourre déclamatoire qui la gonfle en l'obscurcissant, établira la clarté populaire de cet axiome : que la Révolution à son début ne fut qu'une fièvre des castes, une conspiration des sectes et une révolte des priviléges, à tout quoi le peuple ne s'intéressait point, parce que son grand instinct, non encore empoisonné, n'y voyait que l'intérêt des castes, des sectes et des privilèges, mis en rut par l'excitation des sophistes.

Il n'y avait pas besoin de la Révolution pour que le progrès se fît dans la mesure où le progrès est possible selon la permission divine. Au-delà de cette mesure, le progrès est un mensonge et une ironie, comme on le peut bien voir par les périodiques et constantes reculades de la Révolution qui dure toujours et qui, peut-être, ne finira jamais. Ceux qui vivent longtemps acquièrent presque tous la certitude que les révolutionnaires intelligents ne croient pas à la Révolution.

Nous serions plus avancés dans cette voie assez vague qu'ils appellent le progrès et qui est du moins marquée par de splendides étapes au point de vue des conquêtes matérielles et de pure science physique, si les révolutionnaires ne prenaient la peine, de temps en temps, d'assassiner Louis XVI ou de jouer toute autre tragédie hautement insensée pour amener la réaction indispensable en criant sur les toits qu'ils sont le mal idiot, le mal féroce, le mal incurablement aveugle et qu'il faut se garer d'eux.

Il y a un symptôme écrasant pour eux, plus écrasant même que l'histoire de leurs avortements politiques qui sera la longue surprise de la postérité : en philosophie, qu'ont-ils trouvé, mise à part la négation de Dieu ? Voltaire croyait en Dieu. Il l'a dit maintes et maintes fois dans sa prose étincelante et dans ses pitoyables vers. Et c'est pitié de voir Voltaire parmi eux, et même Diderot, qui était, par places aussi, un homme de génie. Ceux-là étaient abondamment Français par l'esprit, quoiqu'ils fussent naturalisés Prussiens par le cœur. Voltaire surtout avait le tort de mépriser et de détester le peuple fran-

çais, et il le laissait voir avec une cynique effronterie parce que, tout grand esprit qu'il fût, et peut-être à cause de cela, il était le contre-pied exact d'un grand seigneur. Sous le manteau quasi royal que l'engouement très concevable de ses contemporains drapait sur ses épaules, le parvenu perçait implacablement.

Et c'est burlesque à dire, mais voilà pourquoi l'*infâme* le *gênait* si fort : on lui avait élevé ce trône de théâtre, il souhaitait naïvement un vrai autel, et Dieu l'offusquait comme tenant trop de place. Voltaire, en tuant Dieu, espérait hériter.

D'autres ont eu, depuis Voltaire, et avec moins d'excuse que lui, ce travers lugubre et comique qui est l'imbécillité du génie.

Mais, eux tous, y compris Voltaire, vivant de l'éloquence de ses haines, qu'ont-ils trouvé ? A la place de Dieu bafoué, qu'ont-ils mis ? La vapeur est superbe, le télégraphe électrique éblouit à la façon des prodiges, il y a de féeriques ébahissements dans cette boîte où la lumière travaille pour produire les photographies d'un sou...

Mais, tout cela, c'est Dieu.

Où est l'invention vraiment humaine ? Je répète le mot : où est la notion philosophique apportée par les révolutionnaires ?

Néant ! à cet égard, ils sont moins riches, en vérité, que la plus indigente des hérésies dont les piteux cadavres pourrissent dans le fossé, tout le long de la grande route du catholicisme. Il y eut de ces hérésies qui durèrent des siècles, il y en a qui durent encore pour le malheur du monde, mais eux, les dévots de la matière, les *systémateux* du bien-être mathématique, les chercheurs du binôme qui remplacera Dieu dans leur église vide et la liberté dans leur république esclave, néant ! néant !

Néant ! ceux qui vivent depuis cinquante ans ont vu leurs utopies effrayantes ou risibles défiler par milliers, s'étaler sans pudeur dans l'obscénité de leur niaiserie, crier leurs annonces, coller leurs affiches, agiter leurs drapeaux, enluminer leurs baraques comme celles des charlatans à la foire, et disparaître noyées sous le flot d'une plus nouvelle sottise qui montait.

Qu'est-ce au fond ? Une boutique.

La boutique des gens qui, ne voulant pas croire au désintéressement du véritable apostolat, se font les apôtres de toute sorte de drôleries pour gagner de la réputation, de l'influence ou de l'argent ; la boutique rapetissée de Voltaire et la bou-

tique aussi des castes, des sectes, des privilèges ; la boutique, hélas ! de la cour de France au XVIIIe siècle, des protestants, des jansénistes et la boutique des parlements !

Est-ce à dire que, pour combattre cette invasion du charlatanisme bourgeois, qui naissait à peine et qui était déjà si puissant, il n'y eut de possible que l'effort de la Compagnie de Jésus ? Telle n'est assurément pas notre opinion. La Compagnie de Jésus n'est qu'un bataillon de la grande milice de l'Eglise et l'Eglise garde toute sa vertu providentielle indépendamment de tout ce qui n'est pas l'Eglise même, — mais puisque nous avons parlé d'armée à propos de l'Eglise, il faut bien compter avec l'élément de toute armée : le soldat.

Il pouvait y avoir dans l'armée de l'Eglise d'aussi bons soldats que les compagnons de Jésus, il n'y en avait pas de meilleurs, et leur force était décuplée par cette merveilleuse discipline à laquelle l'unanimité de leurs adversaires a constamment rendu hommage. A cause de cette discipline qui les massait au centre de l'Eglise, ils étaient comme le cœur de l'Eglise, et les ennemis de l'Eglise, massés aussi, tous et serrés dans un effort suprême, se ruèrent sur ce cœur. Si l'Eglise n'en mourut pas, c'est qu'elle est immortelle.

Non seulement, l'Eglise n'en mourut pas : elle n'en fut pas même ébranlée, mais tout ce qui n'était pas l'Eglise et qui vivait de l'Eglise, sans le savoir et en le niant, les trônes, les castes, les parlements, tout, — tout chancela, languit et tomba!

Le plus sévère châtiment qu'on puisse infliger non seulement à la mémoire de M. de Choiseul dont la partialité pesa d'un poids si lourd sur la conscience du parlement, mais au parlement lui-même, c'est la publication intégrale de l'arrêt qui expulsa les Jésuites et des considérants de cet arrêt. Le génie comique de Molière n'eût jamais inventé l'immense ridicule de ces nomenclatures, monument inouï de mauvaise foi, d'ignorance et d'impuissance.

Le parlement était un corps illustre, et quand nous prononçons à propos de lui le mot *ignorance*, ce n'est pas faute de savoir ou de reconnaître qu'il renfermait les jurisconsultes les plus « forts en droit » qui fussent en France et probablement en Europe, mais outre que l'équilibre de ses votes se trouva vicié par la présence d'un assez grand nombre de jeunes courtisans, créatures avouées de cette Pompadour dont la pesti-

lente influence pénétrait partout, il est certain que la théologie, poussée par les épaules et à l'improviste dans le sanctuaire demi-païen de Thémis, y apporta un trouble extrême, traduit aussitôt par le plus désopilant de tous les pédantismes. Les petits « robinets », âmes damnées d'Antoinette Poisson, déguisés en pères des conciles, ne présenteraient à l'esprit que l'idée d'un carnaval, si les conséquences de la mascarade n'avaient été si funestes.

Le 6 août 1762, le parlement, jugeant cette grande cause en une seule vacation et négligeant ou à peu près le fond du procès, rendit un jugement que sa longueur même accusa d'avoir été libellé à l'avance et qui déclare « la société dite Compagnie de Jésus inadmissible dans tout Etat policé comme contraire au droit naturel, attentatoire à toute autorité spirituelle et temporelle, et tendant à introduire dans l'Eglise et dans les Etats, sous le voile spécieux d'un institut religieux, non un ordre qui aspire véritablement et uniquement à la perfection évangélique, mais un corps politique (1) dont l'essence consiste dans une activité continuelle pour parvenir par toutes sortes de voies, directes et indirectes, sourdes et publiques, d'abord à une indépendance absolue et successivement à l'usurpation de toute autorité. »

Ceci n'est que vague, emphathique et écrit à contre-sens, puisque l'Ordre, « attentatoire à toute autorité spirituelle », était défendu à la fois par le témoignage infaillible du Saint-Siège, par l'unanimité du conseil apostolique et par tout le clergé de France, évêques en tête.

La suite vaut mieux en ce qu'elle précise les méfaits dont les Jésuites sont accusés : « La simonie, le blasphème, le sacrilège, la MAGIE et le MALÉFICE, *l'astrologie*, l'irréligion de tous les genres, *l'idolâtrie* et la superstition, *l'impudicité...*, le *vol*, le parricide, l'homicide, le suicide et le régicide. »

Tout cela non seulement en pratique, mais en doctrine, *avec l'approbation de leurs supérieurs et généraux !*

Où était le Béarnais qui savait si bien jouer avec la tartuferie des parlements ! S'il y avait eu sur le trône de France, je ne dis pas un Henri IV, ni même la moitié, le quart non plus, mais seulement la dixième, la centième partie d'un roi...

---

(1) On avait d'abord mis le mot *secret*, et le président Rolland, le même qui fut plus tard si parfaitement dévalisé par la cagnotte janséniste (*la fameuse boîte à Perrette*), avait comparé les Jésuites aux francs-maçons qui faisaient quelque bruit depuis l'attentat de Damiens.

Hélas ! il n'y avait que Louis XV, entre Pompadour et Choiseul !

Les Juifs, dit l'Evangile, eurent quelque peine à se procurer des témoignages mensongers contre Notre-Seigneur. Il paraît que le parlement de Paris ne rassembla pas, lui non plus, sans difficulté, les sources de ce non-pareil jugement, car le même président Rolland dont nous parlions tout à l'heure, quand il attaqua en justice les jansénistes pour avoir escamoté la succession de son oncle Rouillé des Filletières dans leurs austères gobelets, se plaignit amèrement « *d'avoir dépensé de son argent plus de soixante mille livres dans l'affaire des Jésuites* », et il ajouta non sans candeur : « En vérité, les travaux que j'ai faits, relativement aux Jésuites qui n'auraient pas été *éteints* (mot suave !) si je n'eusse consacré à cette œuvre mon temps, ma santé et *mon argent*, ne devaient pas m'attirer une exhérédation de mon oncle ! »

Surtout en faveur des jansénistes ! Allons, c'est vrai, et cet infortuné président avait sujet de pleurer : la boîte à Perrette ne s'était pas montrée aimable envers lui !

Quelle honteuse et piteuse comédie ! Le parlement des d'Aguesseau, des Lamoignon, des Molé ! Au moins Pombal accommoda lui-même son arrêt et ne déshonora pas la justice de son pays !

Mais poursuivons les considérants de l'arrêt Choiseul ; il faut les lire pour y croire : « Leurs doctrines de tous les temps ont été favorables au schisme des Grecs ; attentatoires au dogme de la procession du Saint-Esprit ; favorisant l'arianisme, le socinianisme, le sabellianisme le nestorianisme ; ébranlant la certitude d'aucuns dogmes sur la hiérarchie, sur les rites du sacrifice et du sacrement ; renversant l'autorité de l'Eglise et du Siège apostolique ; favorisant les luthériens (1), les calvinistes et autres novateurs du seizième siècle ; reproduisant l'hérésie de Wiclef ; renouvelant les erreurs de Tichonius, de Pélage, des semi-pélagiens, de Cassien, de Fauste, des Marseillais ; ajoutant le blasphème à l'hérésie ; injurieuses aux saints Pères, aux Apôtres, à Abraham, aux Prophètes, à saint Jean-Baptiste, aux Anges ; outrageuses et blasphématoires contre la bienheureuse Vierge Marie ; ébranlant les fondements de la Foi chrétienne ; destructives de la divinité de Jésus-Christ, attaquant le mystère de la Rédemption ; favorisant l'impiété des déistes ; ressentant l'épicuréisme ; apprenant aux hommes

(1) Qui l'eût cru ?

à vivre en bêtes et aux chrétiens à vivre en païens ; offensant les oreilles chastes ; nourrissant la concupiscence et induisant à la tentation et aux plus grands péchés ; éludant la loi divine par de fausses ventes, des sociétés simulées et autres artifices et fraudes de ce genre ; palliant l'usure ; induisant les juges à la prévarication ; propres à fomenter des artifices diaboliques ; troublant la paix des familles ; ajoutant l'art de tromper à l'iniquité du vol ; ébranlant la fidélité des domestiques ; ouvrant la voie au violement de toutes les lois, soit civiles, ecclésiastiques ou apostoliques ; injurieuses aux souverains et aux gouvernements, et faisant dépendre de vains raisonnements et systèmes la vie des hommes et la règle des mœurs ; excusant la vengeance et l'homicide ; approuvant la cruauté et les vengeances personnelles ; contraires au second commandement de la charité, et étouffant même dans les pères et les enfants tous sentiments d'humanité ; exécrables, contraires à l'amour filial ; ouvrant le chemin à l'avarice et à la cruauté ; propres à procurer des homicides et parricides inouïs ; ouvertement opposés au Décalogue ; protégeant les massacres ; menaçant les magistrats et la société humaine d'une perte certaine ; contraires aux maximes de l'Evangile, aux exemples de Jésus-Christ, à la doctrine des Apôtres, aux opinions des saints Pères, aux décisions de l'Eglise, à la sûreté de la vie et de l'honneur des princes, de leurs ministres et de leurs magistrats, au repos des familles, au bon ordre de la société civile ; séditieuses, contraires au droit naturel, au droit divin, au droit positif et au droit des gens ; aplanissant la voie au fanatisme et à des carnages horribles ; perturbatives de la société des hommes ; créant contre la vie des rois un péril toujours présent ; doctrine dont le venin est si dangereux, et qui ne s'est que trop accréditée par les sacrilèges effets qu'on n'a pu voir sans horreur. » Ouf ! ! !

Jamais, assurément, nos journaux gourmands de Jésuites n'ont amoncelé tant de pitoyables plaisanteries. Rien n'égale l'absurdité merveilleuse de cet arrêt si ce n'est son infamie.

Mais il y eut quelque chose de plus infâme que l'arrêt lui-même, ce fut l'inutile rigueur apportée à son exécution. Le roi fut triste et touché autant qu'il pouvait l'être. Le Dauphin entrevit les sinistres perspectives de l'avenir et mourut peu de temps après. Les accusations portées par la conscience publique contre M. de Choiseul au sujet de cette mort n'ont pas été prouvées, mais Horace Walpole écrivait (octobre 1765) : « Le Dauphin n'a plus infailliblement que peu de jours à vivre. *Les philosophes sont dans la joie.* »

Lacretelle, au contraire, constate l'immense deuil de Paris. Les philosophes et le peuple savaient avec quelle ardeur le Dauphin travaillait au rétablissement des Jésuites qui étaient, dans toute la force du terme, populaires et qui avaient en outre pour eux la reine, Stanislas de Pologne, et le roi lui-même, si le roi comptait pour quelque chose. Le roi avait écrit à M. de Choiseul : « Toutes les hérésies les ont toujours détestés. » Choiseul savait assez son histoire moderne pour ne point ignorer cela, et certes ce n'était point une raison pour qu'il les aimât.

Ecoutons une grande voix, Lamennais, parlant à un demi-siècle de distance (1820) : « Ils le savaient », s'écrie-t-il (le dévouement de l'Ordre à la religion et à l'humanité), « ils le savaient, ceux qui l'on détruit, et c'était pour eux une raison de le détruire, comme c'en est une pour nous de lui payer du moins le tribut de regrets et de reconnaissance qu'il mérite pour tant de bienfaits. Eh ! qui pourrait les compter tous ? Longtemps encore on s'apercevra du vide immense qu'ont laissé dans la Chrétienté ces hommes avides de sacrifices comme les autres le sont de jouissances, et l'on travaillera longtemps à le combler. Qui les a remplacés dans nos chaires ? qui les remplacera dans nos collèges ? qui, à leur place, s'offrira pour porter la Foi et la civilisation, avec l'amour du nom français, dans les forêts de l'Amérique ou dans les vastes contrées de l'Asie, tant de fois arrosées de leur sang ? On les accuse d'ambition : sans doute ils en avaient, et quel corps n'en a pas ? Leur ambition était de faire le bien, tout le bien qui était en eux ; et qui ne sait que c'est souvent ce que les hommes pardonnent le moins ? Ils voulaient dominer partout : et où dominaient-ils, si ce n'est dans ces régions du Nouveau-Monde, où, pour la première et la dernière fois, l'on vit se réaliser sous leur influence ces chimères de bonheur que l'on pardonnait à l'imagination des poètes ? Ils étaient dangereux aux souverains : est-ce bien à la philosophie à leur faire ce reproche ? Quoi qu'il en soit, j'ouvre l'histoire, j'y vois des accusations, j'en cherche les preuves, et ne trouve qu'une justification éclatante. »

Cette page, extraite des *Réflexions sur l'état de l'Eglise de France au dix-huitième siècle*, précéda de bien peu le rétablissement des Jésuites qui eut lieu de fait, mais sans avoir été sanctionné par le gouvernement si chrétien des Bourbons. Sous la Restauration, l'ombre de Choiseul rôdait encore dans les corridors des ministères.

Aussi toutes les portes de l'Administration se trouvèrent à point entrebâillées pour laisser entrer cette bourgeoise émeute qui eut nom la Révolution de 1830...

Mais revenons à la fin du XVIII[e] siècle et quittons ici la France pour l'Espagne, où l'ombre de Choiseul nous suit au delà des Pyrénées. Rien n'avait pu désaltérer la soif de haine qui brûlait le cœur de cet homme, et Sismondi, après s'être étonné de la rapidité avec laquelle la persécution contre les Jésuites s'étendait de pays en pays, l'explique ainsi : « Choiseul (1) faisait de cette persécution, pour lui-même, une affaire personnelle. Il s'attachait surtout à les faire chasser de tous les Etats de la maison de Bourbon... » C'est que Choiseul n'aimait pas plus les Bourbons que les Jésuites. Il minait, il sapait le trône aussi bien que l'autel. Sa dent de rongeur put mordre le bois doré du trône, mais elle se brisa contre la pierre de l'autel. Le trône avait besoin des Jésuites, c'est-à-dire de l'éducation, et après l'empoisonnement d'une seule génération qui suivit l'expulsion des Jésuites, le trône tomba.

L'autel, qui n'a besoin de rien ni de personne resta debout, miraculeusement dressé au milieu des ruines.

Choiseul, principal ouvrier des abaissements de la France, résumé tiède et doucereux de toutes les rages anti-catholiques, c'est-à-dire anti-nationales, Choiseul, plus nuisible que Voltaire lui-même et plus coupable, parce qu'il était à la fois plus responsable et plus intéressé, Choiseul eut beau faire, *non prævaluit :* son travail accoucha d'un désastre imprévu qui épouvanta sa dernière heure, mais à sa dernière heure il vit l'autel et la lampe de l'autel soulevés jusque dans les nuages, dominer le désastre et rendre gloire à Dieu de plus près avec l'encens qui jaillit de la mort des martyrs.

Non prævaluit : il n'avait rien fait. *Non prævalebunt ;* ils ne feront rien ! Rien ne peut contre l'Eglise qui est la pierre de Jésus-Christ !

Dans le singulier mémoire que M. de Choiseul, inquiet, mais non point du tout repentant, adressa sous le règne suivant à Louis XVI et dont nous avons cité déjà quelques lignes, il accuse « l'événement d'Espagne d'avoir seul déterminé en France la chute de la Compagnie ». Outre que les dates semblent donner un fâcheux démenti à cette justification puérile et peu digne d'un homme d'Etat, considérable au moins par les

---

(1) *Histoire des Français,* t. XXIX, p. 369.

décombres qu'il avait entassés sur sa route et les grandes blessures qu'il avait faites à la patrie (1), le dire de M. de Choiseul est suffisamment réfuté par les faits. Non seulement l' « événement d'Espagne » ne dirigea point la conduite du ministre français, mais il est démontré que le ministre français fut, sinon l'auteur, du moins l'instigateur de l'événement d'Espagne.

Charles III, en effet, ne ressemblait en rien ni à Joseph-Emmanuel, ni à Louis XV ; c'était un homme, c'était un roi, c'était même un chrétien, et nous nous souvenons que, loin d'être par système l'ennemi des Jésuites, il avait fait brûler ignominieusement les premiers pamphlets de Pombal contre la Compagnie. Pour pousser un pareil prince, envers la même Compagnie, jusqu'aux excès de la plus furieuse persécution, il fallait une intrigue menée savamment ; pour mener l'intrigue, il fallait ce personnage que les amateurs de notre théâtre populaire appellent « le traître » et qui est la personnification du mal, *doué de talent*, comme le Méphistophelès de Gœthe.

Le traître vint.

Les faits historiques revêtent ici une telle couleur qu'ils ne peuvent être exprimés avec toute garantie d'impartialité que par les plumes non catholiques. La moindre phrase, prise dans un écrivain ami de la religion, serait suspecte. Que ce récit soit donc écrit d'un bout à l'autre avec de l'encre protestante.

Il y eut à Madrid, en 1766, plus de trois ans après « l'événement » de France qui avait frappé les *ci-devant* Jésuites, comme les appelait le parlement, inventant déjà tout de 93, même son langage, — il y eut à Madrid une assez violente émeute, dite « des chapeaux », dont le motif apparent et frivole importe peu ici, mais qui avait ses origines cachées à Lisbonne et à Paris. L'autorité royale fut un instant méconnue et Charles III se vit obligé de faire retraite à Aranjuez, protégé à grand'peine par ses gardes wallonnes.

---

(1) L'histoire de ce ministre, telle que la résument les dictionnaires à l'usage de la jeunesse, est le chef-d'œuvre du genre ; on y voit tranquillement passer un homme bien élevé (ce qui n'est pas un mensonge), doué de talents (ce qui est la vérité), *ami des lettres* (il en écrivait beaucoup à l'étranger), administrateur habile (à la façon du fameux intendant qui vend le château), et la jeunesse doit être tentée de croire que ce galant homme chassa les Jésuites pour avoir fait la fortune coloniale de l'Angleterre, servi l'Autriche sans nuire à la Prusse, engraissé Pompadour, trahi le Canada, perdu l'Inde, cédé la Louisiane, affamé la France, etc., c'est-à-dire l'œuvre entière de M. de Choiseul, le tout hypocritement, comme ils font toutes choses et les mains dans les manches de leurs soutanes. C'est l'art de mentir modérément, mais impudemment, avec approbation et privilège du roi... de Prusse

L'émeute que les régiments de Flandre ni la garde n'avaient pu réduire fut apaisée par les Jésuites, plus populaires encore en Espagne qu'en France et que la reconnaissance publique entourait. Malheureusement, la foule réconciliée les accompagna en triomphe jusqu'à leurs maisons en criant : « Vivent les Pères ! »

Charles III avait de très belles qualités, mais il était orgueilleux, jaloux et rancunier comme un Castillan. Il avait pris la fuite ; les Pères avaient dominé le peuple qui venait de le mettre en déroute. Au moment de sa plus grande colère, une voix lui arriva de Paris qui disait : « Les Jésuites ont eu d'autant moins de peine à calmer l'émeute qu'*ils l'avaient excitée.* »

Or, M. de Choiseul avait gagné dès longtemps les bonnes grâces de Charles III en concédant à ses ambassadeurs la préséance sur les ambassadeurs de France. Ce qui était à la France ne coûtait jamais rien à M. de Choiseul, aussi prodigue de notre honneur que de nos finances.

Après l'affaire des Sombreros, un ministère, ami de M. de Choiseul (et surtout de l'Encyclopédie), fut institué à Aranjuez même. Le chef de ce cabinet était un diplomate fort distingué, don Abarca de Bolea, comte d'Aranda, que le luthérien Schoell représente comme affolé par les louanges que Paris, incrédule, lui prodiguait. Son collègue, le duc d'Albe, était un véritable vétéran de la philosophie et peu scrupuleux sur le choix des moyens, quand il s'agissait de frapper l'*infâme*, car un second protestant, Christophe de Murr, nous le montre (1) fabriquant de *fausses* lettres qu'il attribuait aux Jésuites.

A commencer par Pombal, tous les persécuteurs de la Compagnie étaient ornés de moralités pareilles et c'est ce qu'il nous importe de constater *hérétiquement*. Selon C. de Murr, le duc d'Albe, repentant, donna déclaration écrite à Charles III des faux commis par lui dans l'affaire des Jésuites. En outre, il déclara par-devant l'évêque de Salamanque, grand inquisiteur, qu'*il avait fomenté l'émeute des chapeaux tout exprès pour l'imputer aux Jésuites.*

Nous sommes ici, comme vous voyez, dans un monde absolument malpropre, quoique ces philosophes espagnols, loin d'être de roture comme les nôtres, eussent des quartiers de noblesse à revendre.

Mais il fallait autre chose que l'émeute de Madrid pour détruire la sympathie qui liait ce fervent catholique Charles III à la Compagnie de Jésus. Un troisième protestant, l'historien

(1) Tome IX du Journal, p. 222.

anglais Coxe, nous jette tout à coup dans une romanesque manœuvre, prise de très loin et qui remet en scène M. de Choiseul : « Dès 1764, le ministère français (1) se proposa d'achever la chute des Jésuites dans les autres pays, surtout en Espagne... Choiseul leur attribuait toutes les fautes qui pouvaient entraîner la disgrâce de leur Ordre. Il ne se fit pas le moindre scrupule de faire circuler des lettres apocryphes sous le nom de leur général et autres supérieurs et de répandre d'odieuses calomnies contre quelques individus de la société. »

Ces calomnies, par le fait, étaient plutôt dirigées contre le roi et contre Elisabeth Farnèse, femme de Philippe V, sa mère. Elles nous ramènent à la missive fabriquée et mise sous le nom de Ricci, général de la Compagnie, par le duc d'Albe. L'intrigue, on le voit, était nouée fortement, et Coxe, déplaçant les responsabilités, attribue à M. de Choiseul l'accusation d'illégitimité portée contre Charles III par la prétendue correspondance du Père Ricci.

Je ne crois pas que la fausse provenance de ces lettres ait été niée par un seul historien ami ou ennemi de la Compagnie. Seulement, tel protestant attribue le faux au duc d'Albe, tel autre au ministre français. Ce procès ne vaut pas la peine d'être jugé.

Coxe parle d'une autre lettre fausse du Père Général : « On fabriqua (2) une lettre qu'on supposait avoir été écrite de Rome au Provincial d'Espagne. Cette lettre lui ordonnait d'exciter des insurrections ; elle avait été envoyée *de manière à être interceptée* (3), on y parlait des richesses immenses et des propriétés de l'Ordre : c'était une amorce pour obtenir son abolition... mais la cause principale de leur expulsion (des Jésuites) fut le succès des moyens employés pour faire croire au roi que l'émeute de Madrid avait eu lieu par leurs intrigues et qu'ils fomentaient d'autres machinations contre sa famille et sa personne... Charles, de protecteur zélé qu'il était, devint pour eux un implacable ennemi... il s'empressa de *suivre le gouvernement français* et chassa de ses Etats une société si dangereuse. »

Ainsi, honte d'avoir fui, honte d'avoir été secouru, honte de voir sa naissance taxée d'illégitimité, l'orgueilleux fils de Phi-

(1) *L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon*, t. V, p. 4.

(2) *Ibid.*, p. 9.

(3) Tous moyens adroits et bien connus, mis invariablement sur le compte des Jésuites dans les publications *généreuses*.

lippe V était aiguillonné comme un taureau de tous côtés ; les *picadores* de Paris et de Madrid qui le harcelaient s'entendaient à cette besogne. Les lettres apocryphes auraient pu se dispenser d'exciter ses craintes, les blessures de sa vanité suffisaient.

Un quatrième protestant, Ranke (1), ajoute pourtant : « On persuada à Charles III que les Jésuites voulaient mettre à sa place son frère don Luiz, » — comme les Jésuites voulaient mettre don Pedro à la place de Joseph en Portugal : quand une perfidie est bonne, pourquoi la changer ?

Un cinquième protestant, Sismondi, va plus loin : « Des bruits de complots (2), des accusations calomnieuses, des lettres apocryphes, *destinées à être interceptées et qui le furent, en effet*, achevèrent de décider le roi. »

Un sixième enfin, l'Anglais Adam, quoiqu'il semble un peu craindre de blesser les convenances (anglaises), croit pouvoir révoquer en doute (3), les crimes et mauvaises intentions attribués aux Jésuites, et il déclare « plus naturel de croire qu'un parti ennemi, non seulement de leur établissement, *mais même de la religion chrétienne en général*, suscita une ruine à laquelle les gouvernements se prêtèrent d'autant plus volontiers qu'ils y trouvaient leurs intérêts. » Arrêtons-nous à cette demi-douzaine de témoins protestants, mais il y en a d'autres.

Pombal, avec l'audace de sa nature, avait usurpé la main de justice et s'était créé lui-même magistrat ; Choiseul, meilleur comédien, s'était dissimulé dans la coulisse pour régler la mise en scène de ses parlements sur les théâtres judiciaires de Paris et de la province. Le comte d'Aranda n'y mit point tant de façon. Quelques lignes signées : « Moi le roi », et tout fut dit.

Avec cette lettre de change, arrachée à l'erreur d'un prince que la fièvre de vengeance affolait, le ministre espagnol se mit à l'œuvre et dépassa en cruautés grandes et petites M. de Choiseul lui-même. Il y eut manifestement émulation. L'hidalgo voulut rivaliser avec le gentilhomme, et montrer à messieurs de l'Encyclopédie que le pays d'Ignace de Loyola lui-même, traité chimiquement par les « idées généreuses », pouvait arriver aux mêmes excès que la patrie de saint Vincent de Paul, médicamentée par la philanthropie !

Et le comte d'Aranda n'avait point trop présumé de ses

---

(1) *Histoire de la papauté*, IV, 494.
(2) *Histoire des Français*, XXIX, 370.
(3) *Histoire d'Espagne*, t. IV, p. 271.

mérites. Dans cette campagne de persécution contre des religieux désarmés qui, loin de se défendre, priaient ardemment pour leurs bourreaux (1), il déploya la vaillance du Cid. A part la roue, les chevalets et le bûcher qui rentraient davantage dans le talent de Pombal, l'Espagne poussa la philosophie jusqu'aux limites du plus révoltant arbitraire et jeta, en un seul jour, six mille prêtres à fond de cale dans des navires, la plupart hors d'usage et qui faisaient eau de partout. Il y en eut qu'on fut obligé de décharger parce qu'ils menaçaient de couler bas avant même qu'on eût mis à la voile.

De même qu'en Portugal et en France, il était fait de très belles promesses aux membres de la Compagnie qui eussent consenti à abjurer leurs vœux. Est-il besoin d'ajouter que ces promesses furent vaines ? C'est à peine si, dans la péninsule et les colonies, sur plus de six millle religieux, il y eut quelques désertions dont le très petit nombre étonne les écrivains protestants que nous avons cités.

Nous ne parlerons ni de la patience des victimes, ni de la gratuite dûreté des tourmenteurs. A quoi bon ? Les uns et les autres faisaient leur état, mais nous devons dire que l'indemnité alimentaire allouée aux Jésuites espagnols par l'Espagne qui confisquait l'immense bien des pauvres, fut un peu moins ridicule que l'aumône jetée aux Jésuites de France par les parlements Choiseul. Chaque père espagnol reçut 100 piastres par an, au lieu des 20, 18 et 12 sous donnés par jour aux Pères de chez nous, où le Trésor bénéficiait de plus de 60 millions. Au fond de tout, il n'y eut de volé que les pauvres.

Le pape Clément XIII, qui aimait Charles III d'une tendre affection, défendit ici les Jésuites comme il l'avait fait en France et en Portugal, mais avec un insuccès pareil. La volonté de Dieu allait, suivant ses voies dont nul ne connaît les miséricordieux détours.

Ferdinand IV, le Bourbon de Naples, avait naturellement un philosophe pour ministre. Bernard, marquis de Tanucci, avait été le factotum de Charles III pendant que ce dernier était roi de Naples. Quand Charles III ceignit la couronne d'Espagne et céda Naples à son fils, Ferdinand Tanucci resta le factotum de Ferdinand. Les dictionnaires le citent comme étant un des

(1) Jésuites ! ! !

plus déterminés ennemis de l'Eglise et, par conséquent, digne de toute considération. Tanucci, ayant dicté un petit « moi, le roi » à Ferdinand presque enfant, fut un instant à la mode dans les bons coins de Paris, et comparé même à Pombal pour l'excellence de sa brutalité envers les Pères, qu'il expulsa militairement.

Il y avait encore un plus petit Bourbon que celui de Naples, le duc de Parme, qui était assez heureux pour posséder comme tout le monde son ministre-marquis-philosophe, du Tillot, seigneur de Felino.

Cet homme d'Etat, tout particulièrement obscur, n'a pas d'autre gloire que d'avoir jeté les Jésuites de Parme à la porte. Cela suffit. Les dictionnaires inscrivent son nom en reconnaissance de ce grain de sable qu'il apporta au tas révolutionnaire. C'était une racine cubique de Choiseul.

Du fond de leur respecté malheur, les descendants de la plus illustre race royale qui soit au monde, étudiant le passé pour mieux connaître l'avenir, maudissent les noms de ces traîtres grands et petits qui ont fait plus de mal encore aux peuples qu'aux rois.

Tout était dit ; les Jésuites n'avaient plus d'asile qu'à Rome.

Alors tous ces ministres des Bourbons déçus, endormis ou aveuglés, Choiseul, Aranda, Tanucci, Felino, de complicité avec Pombal, mirent le couteau sous la gorge du Pape. Le mot n'est pas trop fort, et croyiez-vous que le martyre de Louis XVI n'eût rien à expier ?

Le Pape résista, héroïque et saint vieillard, mais il mourut, parce que la mesure des amertumes qui avaient abreuvé ses longs jours était comble.

Il mourut, et son dernier regard, plein d'une prophétique tristesse, compta les fils dégénérés de saint Louis qui chancelaient sur les trônes catholiques.

Et Laurent Ganganelli, élu souverain pontife, déchira la bulle de Paul III.

La Société de Jésus tomba sans proférer une plainte, mourant comme elle avait vécu dans l'obéissance ABSOLUE.

Cette page de l'histoire de la Compagnie est peut-être la plus grande et la plus belle. Je pourrais dire ici que je la réserve pour mon autre livre plus étendu et plus complet, mais ce serait un mensonge : cette page, jamais je ne l'écrirai.

En effet, mon respect pour la chaire de saint Pierre est sans bornes...

DERNIER MOT

Au début de son grand ouvrage excellent et plein de faits, Crétineau-Joly déclare, comme un témoin à l'audience, qu'il n'est ni l'ami, ni l'admirateur, ni l'adversaire des Jésuites. Les Jésuites sont pour lui, dit-il, ce que Vitellius, Othon et Galba étaient pour Tacite.

A la fin de mon petit livre, hâtif et incomplet, moi, je déclare au contraire que j'admire les Jésuites et que je les aime. Il n'est pas besoin d'être indifférent pour être impartial, et au-dessus de cette vertu neutre, l'impartialité, il y a la Vérité qui domine tout.

J'ai dit la vérité : la vérité qui oblige par la loi souveraine de justice à flétrir le mal persécuteur, à venger le bien persécuté. Un chrétien n'a pas besoin de constater qu'il n'a aucun intérêt humain à mentir ; son intérêt, c'est la loi de Dieu qui a dit : « Tu ne mentiras point » et tous les intérêts humains réunis n'excuseraient point la transgression de cette loi.

Montrer son drapeau est bon et sage. La première de toutes les habiletés est la franchise. J'ajoute que montrer son drapeau, arborer loyalement sa cocarde est la condition même de l'impartialité. En disant : « J'aime les Jésuites et je condamne leurs ennemis », je me découvre dans la sincérité de mon cœur, et je déchire tout voile qui pourrait obscurcir le sens de mes jugements.

Cela me plaît, parce que cela me force à motiver d'autant plus solidement mon verdict.

J'ai voulu principalement dans ce livre, après avoir dessiné un trait rapide de l'œuvre si lumineuse des Jésuites, esquisser aussi le travail obscur et tortueux de leurs ennemis ; j'ai voulu montrer à quel point extraordinaire les gens qui ont fait du mot *Jésuite* une injure étaient eux-mêmes le portrait exact et

frappant de la créature monstrueusement déloyale qu'ils appellent un Jésuite. C'est le côté original des choses.

Les écrivains protestants se sont chargés pour moi de montrer Tartufe philosophe ou janséniste, employant, prodiguant toutes les roueries, toutes les ruses, toutes les infamies, on peut le dire, que ce roi des hypocrites reproche à la postérité de Loyola.

Pombal est le Tartufe-Tigre que Molière n'a pas fait, mais M. de Choiseul, englobant les Jésuites dans le *cas de conscience* de la Pompadour, a des mains de noble escamoteur assez blanchettes pour tâter, sans la marquer de rouge, l'étoffe de la robe d'Elmire ; il est de comédie, ce ministre qui ne touche au mélodrame que les jours où il coupe le cou de Lally-Tollendal.

Le restant de la semaine, il ne coupe que la queue du chien d'Alcibiade, amusant ainsi les Athéniens, pendant qu'il ruine et déshonore Athènes, au supplice de ceux qui l'avaient glorifiée et enrichie.

Voilà bien le Tartufe des dictionnaires et l'ennemi normal des Jésuites. C'est celui-là qui s'est regardé dans sa conscience comme en un miroir, et ne voyant au monde rien de plus accompli que lui-même, en fait d'hypocrisie, a commandé son propre masque chez le cartonnier et a écrit dessus *Jésuite* pour que le mépris du monde entier accable ce mannequin expiatoire !

Et ce n'est ni pour socinianisme que les Jésuites sont chassés, ni pour arianisme, ni pour sabellianisme, ni à cause de Tichonius dont le nom merveilleusement trouvé procura à l'arrêt du Parlement un si large succès de rire, ni même à cause de saint Jean-Baptiste ou d'Abraham ; les Jésuites sont chassés parce que Choiseul et Pompadour, — M. et Mme Tartufe — ont eu besoin de jouer leur petite farce politique, d'assouvir leurs rancunes musquées et de prestidigiter quelques millions.

Ces choses sont-elles moins vraies pour être dites par un homme qui ne cache pas son mépris pour les bas comédiens, calomniateurs de leurs victimes, et son admiration pour les saints qui demandent à Dieu le salut de leurs bourreaux ?

Il y eut un contre-coup profond ; quand les Jésuites manquèrent, un vide se fit dans tout, mais principalement dans la prédication et dans l'éducation.

Les échos de ce désastre retentirent jusques aux confins de l'univers et se prolongèrent à travers les années. On entend ce cri d'étonnement et de douleur, non seulement dans la litté-

rature chrétienne, mais dans les œuvres philosophiques et universitaires. Chateaubriand n'a pas d'autre sentiment là-dessus que Fontanes, Joubert parle comme de Maistre, Lamennais comme Voltaire et Frédéric de Prusse comme Lally-Tollendal: « L'Europe savante fait une irréparable perte ! » Voilà l'aveu, voilà la plainte de l'intelligence. Ah ! qu'elles sont loin, les accusations d'ignorantisme et d'obscurantisme !

« Il y a eu parmi eux, disait Voltaire, des écrivains d'un rare mérite, des savants, des hommes éloquents, des génies ! (1) » — « Les Jésuites, ajoutait d'Alembert, se sont exercés avec succès dans tous les genres : éloquence, histoire, antiquités, géométrie, littérature profonde et agréable, il n'est presque aucune classe d'écrivains où ils ne comptent des hommes de premier mérite (2). »

Frédéric II, écrivant à Voltaire que « cet ordre avait porté et fourni à la France des hommes du plus grand génie », lui déclarait qu'il voulait « en conserver la précieuse graine, pour en fournir à ceux qui voudraient cultiver chez eux une plante si rare (3) ».

Lalande ne tarissait pas sur l'éloge des Jésuites ; il reprochait à leurs ennemis « d'avoir détruit une société qui présentait la plus étonnante réunion qu'on ait jamais vue, de science et de vertu. »

« Carvalho (Pombal) et Choiseul, ajoutait-il, ont détruit le plus bel ouvrage des hommes, dont aucun établissement sublunaire n'approchera jamais, l'objet éternel de mon admiration, de ma reconnaissance et de mes regrets. » Il avouait « qu'il avait eu jadis l'envie d'entrer dans cet Ordre et regrettait de n'avoir pas suivi une vocation qu'il devait à l'innocence et au goût de l'étude (4) ».

Et Lally-Tollendal : « ...La destruction des Jésuites... était l'acte le plus arbitraire et le plus tyrannique qu'on puisse exercer : il en résulta le désordre qu'entraîne une grande injus-

(1) Dictionnaire philosophique, au mot *Jésuites*.

(2) *Destruction des Jésuites*, p. 36, 37. Il est vrai que d'Alembert ajoute (même ouvrage, p. 206) ces paroles remarquables comme aveu : « Les Jésuites étaient des troupes régulières, ralliées et disciplinées sous l'étendard de la « superstition ». C'était la phalange macédonienne qu'il importait à *la raison* de voir rompue et détruite. Les jansénistes ne sont que des Pandours dont la raison AURA BON MARCHÉ QUAND ILS COMBATTRONT SEULS... Les Jésuites, expulsés par eux et les entraînant dans leur chute, peuvent adresser à leur fondateur saint Ignace cette prière pour leurs ennemis : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » La philosophie jetait ainsi par avance cette fleur de moquerie sur la tombe de ses bons amis jansénistes qui avaient tiré pour elle les marrons du feu.

(3) *Œuvres de Voltaire*, t. LXXXVI, p. 286.

(4) *Journal des Débats*, 3 février 1799 : cité par de Maistre, *Considérations sur la France*, appendice, p. 164.

tice, et une plaie incurable fut faite à l'instruction publique (1).

Il se pourrait faire ici un recueil de ces jugements sévères portés sur les meurtriers de l'Ordre, jugements empruntés aux opinions les plus diverses et signées des noms les plus disparates dans leur célébrité, et un recueil aussi des louanges les plus explicites prodiguées aux œuvres de l'Institut.

Là, se trouveraient réunis Jean-Jacques Rousseau, Lamartine, Diderot, Talleyrand, Silvio Pellico, Jean de Müller, — Mac-Aulay qui a écrit sur ce sujet de si éloquentes pages, — Chaptal, Fontanes, Dumouriez, que sais-je ?... Mais ce métier de collecteur de phrases ne m'est pas familier et me fatigue ; le maladroit usage que je ferais de tant de citations lasserait la patience du lecteur. Je ne transcrirai plus que ces lignes de Kern, le professeur de Goettingen, terminant ainsi une sorte de concordance des jugements protestants sur la compagnie : « Les plus grands esprits et les plus nobles cœurs se sont, en tout temps, montrés favorables aux Jésuites. Ainsi, Frédéric le Grand à qui on demandait leur expulsion, répondait : « Je ne connais pas de meilleurs maîtres pour mes sujets catholiques »... Catherine, François Bacon, Hugo Grotins, Pierre Bayle, Leibnitz, Lessing, Herder, Ranck, Beckedorf, se sont tous prononcés en faveur des Jésuites, tandis que les esprits et les âmes viles se sont toujours attaqués à eux avec acharnement (2). Kern est en Allemagne une des lumières de l'enseignement.

Mais le deuil de l'intelligence n'est rien auprès du trouble profond qui fut porté dans les consciences et qui contribua si fort à précipiter la fin des rois. Ignace de Loyola avait créé l'Ordre au XVIe siècle dans le but spécial, et très-hautement avoué, de l'opposer à une révolution imminente, et devant l'Ordre naissant, la Révolution avait, en effet, reculé.

Ce n'est pas moi qui dis cela, c'est la Révolution, ou plutôt ce sont les Révolutions : aussi bien celle qui avorta du temps de Luther, que celle qui aboutit du temps de Marat. Nul partisan des Jésuites ne leur accorda jamais une importance égale à celle dont la haine de leurs adversaires essaie de les accabler, non seulement dans le passé, mais aussi, mais surtout dans le présent.

Comment ! dans le passé ? ne sont-ils donc point morts

---

(1) *Mercure* du 3 janvier 1806.

(2) Widerlegung der langischen Behauptung einer gezetzl. Sünde. — Anbefehlung unter den Jesuiten. 1824.

puisqu'on les tua si abondamment par la hache, par la roue, par l'exil, par la famine, par la réunion de toutes les tortures connues avant eux, ou inventées pour eux ? sont-ils donc décidément comme ces arbres des tropiques qui deviennent forêts quand on les coupe ? ont-ils le don d'immortalité ?

Leur trépas fit tressaillir le monde et creusa un abîme. Autour de leurs funérailles il s'éleva un concert de plaintes et d'acclamations qui ébranla les deux hémisphères, et voilà qu'en ouvrant n'importe quel papier quotidien, héritier des gazettes philosophiques, je vois que rien n'a changé, qu'ils sont là, qu'ils tiennent encore les familles esclaves de leur détestable pouvoir, qu'ils oppriment le clergé, qu'ils englobent Rome, qu'ils taquinent la Prusse, qu'ils magnétisent la Turquie et trouvent le temps de cimenter, à l'aide de ruses vraiment infernales, des mariages hyperdramatiques entre toutes les mystérieuses demoiselles, dotées de mystérieux millions, et tous les anciens zouaves du Pape !

Ils ont des collèges un peu plus qu'autrefois et dans leurs collèges un peu plus d'élèves. Et, comme le disait Henri IV, ces élèves-là *sont à eux :* vous pouvez les exiler en Amérique, ces élèves-là les y suivront !

C'est de la fascination, du maléfice, on dirait vraiment que plus ces braves journaux se démènent proscrivant, déraisonnant, hurlant, mieux les pères de famille s'obstinent dans leur choix.

Je ne me charge pas d'expliquer, je constate, et j'affirme que si ces chers messieurs du journal à un sou et de la « réunion privée » fondaient quelque jour des collèges (pourquoi pas ?), moi, pour éviter leur enseignement, j'enverrais bien volontiers mes enfants jusqu'aux Jésuites de Tombouctou !

Nous sommes comme cela, en France, un assez bon nombre de mauvais pères. Des goûts il ne faut point discuter.

Mais alors, à quoi servirent, en définitive, toutes ces choses énormes et de mauvaise odeur, la collaboration Choiseul-Pompadour, la ligue des pieux jansénistes et des philosophes athées, les pertes d'argent de ce pauvre président Rolland et consorts, l'arrêt cruel et prodigieusement drôle du parlement, le cure-dent de M. de la Chalotais, — et les fauves atrocités de Pombal, et le gros *moi, le roi* d'Aranda, et le petit *moi, le roi* de Tanucci, et le microscopique *moi, le duc* de Felino, et tant d'impures intrigues, et tant de lâches barbaries ?

A rien.

Ne serait-ce pas vraiment un peu pour cela que les Jésuites

ne prennent jamais la peine de se défendre ? Ils meurent, et que leur importe ? La plus grande gloire de Dieu vit.

Ce n'est pas à eux de se défendre, c'est à ceux qui tiennent à ne pas revoir les désastres que leur chute annonce et précède toujours. Eux sont faits pour tomber sous le poids de la croix. C'est leur bonheur et leur honneur. Ils prient ici aussi bien que là ; quand on leur arrache leurs richesses amassées pour l'œuvre patriotique de l'enseignement et pour l'aumône, leurs biens, leurs fameux biens qui ne sont pas à eux, mais à l'œuvre, à la civilisation, à l'évangélisation, à l'éducation, leurs biens dont ils n'ont jamais besoin pour eux-mêmes, riches qu'ils sont incommutablement de leur vœu de pauvreté, ils travaillent dans la misère et n'en sont que mieux bénis.

Seulement, leur travail nous profite moins — et à qui la faute ?

Pour eux le profit est toujours le même, Dieu ne change jamais le prix de leur journée.

Il arrivera quelque jour à ceux qu'on appelle des « conservateurs », à quelque nuance politique qu'ils appartiennent, à ceux qui recherchent avec un si unanime empressement, pour leurs fils, l'éducation des Jésuites, il leur arrivera quelque jour de comprendre que le bien des Jésuites est leur bien à eux, le bien de leurs enfants, que l'existence et la liberté des Jésuites sont l'éducation et l'avenir de leurs enfants : c'est-à-dire, pour une part considérable, l'avenir et la moralité de la France. Quands ils comprendront bien cela, les conservateurs, peut-être qu'ils défendront ceux qui ne doivent point se défendre eux-mêmes.

Le 7 août 1814, Pie VII rétablissait la Compagnie dans tout l'univers. La Compagnie de Jésus obéit à ce commandement qui lui disait, comme Jésus avait dit à Lazare : Lève-toi et marche !

Sortait-elle cependant d'un tombeau ? Pas tout à fait. L'Ordre était mort dans l'absolu de son obéissance, mais les membres de l'Ordre vivaient et nous en trouvons des témoignages éclatants dans l'histoire. Dès 1775, un an après la mort du malheureux roi qui eut M. de Choiseul pour ministre, en plein Paris de l'Université, du parlement et de la philosophie, le Père de Beauregard, « un Jésuite », monta dans la chaire de Notre-Dame et vous allez voir qu'il avait la voix d'un vivant ! Il parla, ou plutôt il prophétisa ainsi : « C'est au roi, c'est à la religion que les philosophes en veulent. *La hache et le mar-*

teau sont dans leurs mains... Vos temples, Seigneur, seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre *culte proscrit*. Aux saints cantiques qui faisaient retentir les voûtes sacrées succèdent les chants lubriques et infâmes... Et toi, divinité obscène du paganisme, tu viens ici-même prendre la place du Dieu éternel, t'asseoir sur le trône du Saint des Saints et recevoir l'encens parjure de tes aveugles adorateurs ! »

Dix-huit ans à l'avance était-il possible d'annoncer plus clairement l'avènement de la *déesse Raison*, adorée sous les traits d'une Pompadour de bas étage, à l'heure où le sang des membres des parlements, coulant à flot, expiait (je le souhaite) l'appui qu'ils avaient prêté aux ennemis de l'autel et du trône.

Non prævalebunt. L'impiété a beau faire : les Jésuites ne sont pas immortels, mais ils ne meurent pas. Ils ont une promesse de martyre sans fin qui vaut presque la pérennité, car il faut vivre pour souffrir. Ouvrez la porte basse du ministère à Choiseul et même à Pombal, et même aux sauvages produits de ces fils du néant qui, par un mystérieux envers de la doctrine de Darwin, arrivent à procréer des singes : on mènera les Jésuites au supplice, quelque infortuné Huron de Paris, marchant derrière Pierre Olivaint qui s'élance, joyeux, vers le ciel, lui enfoncera sa baïonnette dans le talon, et vingt fusils qui n'osent pas tirer sur l'ennemi trouveront, dans une rue déserte et maudite, le courage de l'assassinat.

C'est bien ; cela doit être ainsi : Olivaint tombe dans l'éternité de la vie.

Où voyez-vous là rien qui ressemble à la mort ?

Les meurtriers eux-mêmes vivent peut-être à l'heure qu'il est du souffle ardent de sa prière, car il prie pour eux, et le pauvre malheureux égaré qui déchirait la chair de son talon sur la route du calvaire fut désigné par son geste irrésistible à la pitié du Sauveur !

Il y a dans de semblables morts des trésors inouïs de vie, non pas pour les Jésuites à qui la vie n'est rien, mais pour la France et pour le monde.

Si bien qu'après le sacrifice accompli, la patrie poignardée se redresse — et marche dans la voie bordée d'abîmes, comme si un miraculeux équilibre s'établissait entre les mortelles influences du crime et le vivifiant mérite des martyrs.

Ils prêchent, ils instruisent, ils se dévouent, donc ils vivent. « Te voilà bachelier », disait un très-spirituel sceptique dont

j'ai l'honneur d'être l'ami, à son fils, confié aux Jésuites de mauvaise grâce, et seulement pour exaucer les supplications de la mère chrétienne, « mais que t'ont-ils appris ? »

L'enfant se souvenait d'avoir attristé autrefois ce père excellent par un précoce esprit de révolte. Il répondit : « Ils m'ont appris à te respecter et à t'aimer ». Mon cher confrère dans les lettres n'est peut-être pas devenu partisan des Jésuites, mais une fois qu'il me racontait cela, je lui ai vu des larmes dans les yeux. Et son second fils a été confié, *de bonne grâce*, à ces maîtres qui, sans négliger le baccalauréat, enseignent aussi le respect et l'amour. Ah ! ils vivent !

Je n'ajouterai pas qu'ils enseignent aussi *la vertu*, c'est un mot passé à l'état comique et qui excite une gaieté folle ; il est bien certain d'ailleurs que tous les élèves des Jésuites ne sont pas des saints. Voltaire était leur élève et vivait en un temps bien sali, mais où il était encore permis de prononcer le mot « vertu » sans porter les gens à se tenir les côtes. Nous avons fait de grands progrès depuis lors, et si j'ose parler vertu, en demandant pardon de la liberté grande, c'est que je prends le mot dans Voltaire qui le laisse tomber à tout bout de champ quand il s'agit de ses maîtres.

Il les égratigne, c'est vrai, mais chapeau bas.

Le moindre défaut de la postérité de Voltaire, c'est de n'avoir jamais lu Voltaire, ni Rousseau, ni personne de lisible ailleurs que dans les almanachs. Voltaire et Rousseau ont fait la Révolution, je ne dis pas non, mais par contre la Révolution les a faits, et c'est entre eux un échange de quiproquos, car la Révolution ne sait pas plus ce qu'elle fait en adorant Rousseau et Voltaire que Voltaire et Rousseau ne savaient ce qu'ils faisaient en préparant la Révolution.

Voltaire était le plus déterminé des aristocrates, sans parler même de sa courtisanerie, et Rousseau se proclamait lui-même le plus éloquent adversaire de la démocratie *dans les grands pays*. Tout au plus aurait-il toléré la république démocratique à Monaco.

Et pour revenir aux Jésuites, tandis que la postérité de Rousseau et de Voltaire vomit contre eux tout son français de cabaret en invectives, en outrages, en menaces, Voltaire employait son admirable français à déplorer leur suppression (à laquelle son français admirable avait donné, il est vrai, un joli coup d'épaule), et Rousseau, en un langage plus magnifique encore, *refusait péremptoirement de tremper dans le complot odieux* qui réunissait les cagots du jansénisme et les

fanatiques de l'athéïsme contre les soldats du vrai Dieu qu'il respectait sans les aimer.

Mais ces choses ont été écrites cent fois, et c'est peine perdue de les écrire. Le cabaret ne lit que les almanachs quotidiens qui lui servent son Jésuite (celui que M. de Pombal avait à cheval sur son nez) bien haché et poivré dans une prose à l'ail qui eût fait fuir Voltaire comme Rousseau jusqu'aux antipodes. Cela suffit au cabaret, le cabaret ne veut que cela.

C'est assurément une misère profonde que l'abâtardissement de tout un peuple par deux ou trois milliers de Mercadets politiques qui ne méritent même pas le nom de tribuns. On dirait qu'il ne leur reste qu'un sens : l'instinct de la prétrophobie. Le prêtre ou, comme ils disent, le Jésuite est pour eux la dernière digue qui s'oppose au déluge définitif des almanachs. Ils croient que si le Jésuite était mort, le déluge passerait tout naturellement par-dessus l'armée, la magistrature, la propriété, le capital, les arts, les lettres, et que l'almanach deviendrait gouvernement.

Ils ont raison peut-être, d'autant qu'un instant, cela s'est vu. Les épreuves de ce siècle qui a commencé dans le sang ne sont pas terminées ; il y aura d'autres martyrs. Je dis ce siècle, parce que ce ne sont pas les centuries qui délimitent les âges du monde, mais bien le groupement des faits. Le cycle où nous sommes, cette ère faite de tant de grandeurs et de tant d'ignominies, a juste quatre-vingt-quatre ans. Nous sommes nés en 93, comme siècle, et nous mourons de la politique des almanachs comme nos pères sont morts de la philosophie des dictionnaires.

La philosophie, fluxion de l'intelligence, s'adressait aux masses par le mensonge intelligent. La politique des almanachs, paralysie du cœur et monstrueux gonflement de l'égoïsme pressé de jouir, verse à son immense clientèle un breuvage innommé, amalgame de convoitise et de haine, de colère et de promesses qui n'est pas même une invention, car on retrouve la charlatanesque formule chez les énergumènes du XVI[e] siècle, au début de la grande maladie inoculée au monde par Luther. Les tonneaux de cette cervoise protestante étaient déjà en perce dans toute l'Allemagne, en Suisse, en Angleterre et ailleurs, au moment où Loyola et ses compagnons jurèrent le vœu de Montmartre. C'était contre la Révolution, devinée dans son germe, au fond de cette lie, que le pacte était signé ; la Révolution, arrivée à son épanouissement, a donc tout motif d'abhorrer les éternels adversaires qui arrêtèrent son premier

pas, qui la tinrent en échec pendant des centaines d'années, qu'elle écrasa un jour par surprise avec l'aide inattendue des rois, des nobles, des magistrats, — qu'elle vit mourir, et qu'elle retrouve debout — vivants en face de sa victoire !

Aussi l'almanach quotidien, moins lettré que la philosophie et dédaignant la métaphore, ne dit-il plus : « Détruisons l'infâme, » mais tout uniment : « A bas les Jésuites ! ».

Seulement, c'est la même chose si parfaitement et si évidemment que la classe des indifférents commence à réfléchir.

De même que l'*infâme* comprenait, par le fait, le trône et tout ce qui entourait le trône, de même le *Jésuite* des almanachs comprend l'Eglise d'abord, ensuite tout ce qui reste sur pied autour de l'Eglise, sans tenir en quoi que ce soit à l'Eglise, sans aimer ni honorer l'Eglise, en étant même hostile jusqu'à un certain point à l'Eglise : c'est-à-dire l'administration, toute administration, le gouvernement, tous gouvernements, les académies, la propriété et même la philosophie, tout, tout, tout ce qui n'est pas almanach, cabaret ou taverne, tout ce qui n'est pas le néant avide et aveugle de la démolition.

Tout le monde voit cela, même les plus myopes.

Aussi nous assistons à un effort très-incomplet encore, mais très-grave. Un mouvement se fait qui a tardé jusqu'à la dernière minute, et il a fallu pour le provoquer la vue même du précipice béant. Les hommes qui s'intitulent eux-mêmes des *conservateurs*, non point parce qu'ils défendent en commun des principes bien définis, mais parce qu'ils ont, en effet, quelque chose de matériel à conserver, — comme le passant qui ne veut point qu'on lui vole sa bourse dans sa poche, — ces hommes se sont regardés entre eux et ils ont regardé autour d'eux l'émeute de ces autres hommes qui n'ont rien à conserver, mais qui veulent tout prendre ; et de même que ces autres-là se réunissaient pour ravager, les premiers semblent vaguement enclins à se réunir pour protéger.

On s'étonne qu'ils aient ouvert les yeux si tard.

Car il est tard.

Et le temps presse.

Et peut-être que la peur qui rassemble les confédérés nouveaux n'est pas un lien de très bonne qualité. Leurs intérêts qui ne sont pas les mêmes se croisent et pourront s'entre-froisser le long du chemin. Ils ne viennent pas du même lieu, ils ne vont pas vers le même but, — tandis que leurs ennemis sont unis dans une homogénéité terrible, presque aussi robuste que l'unité même du Bien dont elle est l'envers et la négation, puisqu'ils sont engendrés par le Mal.

C'est un principe, cela ! négatif, il est vrai, mais absolu.

Dieu veuille que la ligue tardive et un peu friable de la conservation trouve son principe et son absolu ! L'effort est bon en soi ; il a déjà produit ce résultat de trancher la ligne de démarcation entre ceux qui ont intérêt à détruire et ceux qui ont besoin de conserver, de sorte que, pour un moment, il n'y a plus que deux partis en France : ceux qui veulent tuer, ceux qui ne veulent pas être tués (1).

Cela suffit-il ? A mon sens, non, les coalitions d'intérêts sont fugaces et ressemblent à des maisons dont les pierres ne seraient point liées par un ciment. Les intérêts se déplacent, se coudoient mutuellement et s'offensent... Ah ! il y a longtemps qu'on le crie ! C'est rebattu jusqu'à la banalité : On cherche un terrain commun où réunir les intérêts « respectables » ; les craintes s'entendent assez bien, mais les espoirs se montrent les dents.

Cette alliance de mots *intérêts respectables* date déjà de loin, je ne la critique pas, mais je me demande quelle épithète caractérisera désormais les désintéressements. Seraient-ils devenus méprisables ?

Et ma question n'est pas tout à fait oiseuse. Je ne suis point un homme *pratique*, mais j'ai regardé fort attentivement l'histoire de mon temps et étudié de même l'histoire des temps passés. J'ai toujours vu que les désintéressements seuls étaient utiles à la patrie et à eux-mêmes, tandis que les intérêts, fussent-ils respectables, se perdaient eux-mêmes en perdant la patrie.

Carthage était encombrée d'intérêts respectables et les désintéressements sans épithètes habitaient Rome.

Mais ceci n'est rien. Il s'agit de trouver un *terrain commun*, ne sortons pas de là. En opposant le désintéressement à l'intérêt, je n'ai pas eu d'autre but que de faciliter la solution du problème qui semble poser pour notre époque la question de vie et de mort.

Il n'y a pas de terrain commun possible pour les intérêts. Si larges que soient les déserts de l'Afrique, je vous défie d'y placer deux intérêts respectables sans qu'ils s'y combattent.

Au contraire, tous les terrains sont communs aux désintéressements.

Je ne vais certes pas jusqu'à engager les intérêts à se tourner

(1) Il y a bien une troisième catégorie : les doctrinaires affolés : ceux qui se jettent dans les rangs ennemis par frayeur de la bataille ; on prétend qu'ils sont nombreux. Mais que dire de Jocrisse se noyant pour fuir la pluie ?

du jour au lendemain en abnégations, je leur dis seulement avec toute la vénération qui leur est due : « Si vous voulez un centre de ralliement, — et il faut bien que vous le veuillez, car votre désunion, c'est votre agonie, — ne cherchez point ce centre où il n'est pas. Soyez le moins intérêts que vous pourrez et le plus désintéressements qu'il vous sera possible. Pour l'emporter les uns sur les autres, dans vos compétitions, vous avez l'habitude de concéder beaucoup à vos ennemis communs ; ne leur concédez plus rien, et entre vous élargissez la mesure des concessions en dehors même des limites de ce qui vous semble être le sage et le possible. Ces sacrifices, en temps de guerre, s'appellent la discipline ; nulle armée n'existe sans discipline et vous êtes une armée ; pourquoi seriez-vous dispensés du sacrifice ?

« Qui sait s'il vous reste plus d'une bataille à livrer ? Pour la gagner, ayez la discipline. Votre égoïsme est votre faiblesse. Soyez désintéressés dans votre intérêt.

« Et cherchez, trouvez le lien qui vous engerbera, vous aussi ; cherchez votre cohésion, trouvez votre force. Il a un nom, le plus grand de tous les noms, ce point de ralliement où les désintéressements se rassemblent, ce vaste centre d'où les victoires inespérées jaillissent, mais parmi nous il est une telle multitude de bons cœurs qui l'ont oublié ! L'armée de la conservation est presque aussi indifférente à ce nom que l'armée du ravage.

« Il est utile, cependant, et plus qu'utile, il est nécessaire, il est suprême que ce nom soit crié au-dessus de votre combat, car depuis Constantin et Clovis, ce nom n'a rien perdu de sa magie toute puissante. Votre point de ralliement, c'est la Foi ; votre drapeau, le seul drapeau sous lequel des millions de volontés opposées, de passions diverses et d'espérances contraires peuvent marcher sans heurt, sans gêne, dans la réconciliation et dans la paix, c'est la Croix. Vous vaincrez en ce signe. Sans lui vous serez vaincus.

« Vos ennemis ont tout contre vous, excepté Dieu. Par quelle aberration n'opposez-vous pas Dieu à vos ennemis ? ....

....

« Et n'abandonnez personne des vôtres, pas même les Jésuites, à l'heure qui précède la mêlée. Jamais, quelques douceurs qu'il vous présente dans sa main, « pleine de richesses (1) », jamais ne sacrifiez les hommes de l'éducation catholique à la

(1) ...*In quorum manibus iniquitates sunt. Dextera eorum repleta est muneribus...*

caresse de Tartufe païen. Souvenez-vous des cris de joie poussés par l'Encyclopédie, c'est-à-dire par la Révolution, au moment où le pervers conseiller de Louis XV, pour faucher les Jésuites, coupait en herbe les jeunes moissons de l'avenir et détruisait l'équilibre de l'éducation en France !

« Je ne méconnais pas la gloire de l'Université, mais je dis : A côté de ce palais qui doute, il faut la maison qui croit.

« C'est la nécessité des consciences.

« On n'abandonne l'éducation que sous peine de mort. La Compagnie de Jésus, c'est chez nous la grande moitié de l'éducation chrétienne. S'il ne s'agissait que de la Compagnie de Jésus elle-même, je vous répéterais une fois de plus qu'elle n'a besoin ni de vous ni de moi, mais c'est moi, mais c'est vous qui avons besoin d'elle — pour nos enfants, — pour la France de l'avenir.

« Pères de familles, rendez à César tout ce qui appartient à César, fidèlement, largement, mais rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu. Dans nos malheureux temps, il arrive parfois que Tartufe païen nous gouverne, vous le savez, vous l'avez vu ; rendez-lui tout, c'est la loi, — mais gardez votre conscience, votre foi et l'éducation de vos enfants :

« Cela est à vous, parce que cela est à Dieu.

« Que Tartufe athée sourie, caresse ou menace, soyez de fer dans votre droit : vous avez charge de famille et charge de patrie. Français, défendez la France ; pères, protégez vos enfants ! »

J'ai fini, et ce petit livre, cahier de préparation, est à bien peu de chose près ce que je voulais qu'il fût. Il contient, en germe, toutes les idées que je ferai valoir plus tard. Il esquisse la naissance splendide d'une grande chose, opposée à l'origine sinistre d'un plus grand désastre. Il indique la voie droite suivie par une obéissance qui jamais ne s'est égarée, — il montre l'héroïque prière de Loyola, exaucée par le miracle de la persécution sans trêve ni fin, — il laisse voir que pendant plus de deux siècles la sentinelle posée en faction par le vœu de Montmartre a tenu fidèlement sa garde sur le chemin de la Révolution, et qu'un jour la sentinelle ayant été poignardée dans sa guérite par ceux-là même qu'elle gardait, la Révolution put s'emparer de l'enseignement, et passa.

Il dit aux gens de bien, paresseux ou craintifs : « Soyez vigilants, soyez braves dès qu'il s'agit d'enseignement, parce que l'enseignement est la brèche par où passe toujours votre

ruine. » Il leur dit encore : « Les peuples, les castes, les part qui, pour ne point mourir, aliènent ce souverain droit de cho sir les maîtres de leurs enfants meurent tout de même, me rent plus vite et meurent déshonorés. »

Il n'est pas, ce petit livre, même en abrégé, l'histoire de Compagnie ; il serait plutôt une page arrachée au recueil d méfaits qui composent l'histoire des ennemis de la Compagni On y a crayonné en effet quelques profils des rhéteurs persécu teurs, protégés par les dictionnaires au même titre que Julie l'Apostat, ce favori des dictionnaires ; on y a collé quelqu silhouettes découpées sur nature des tyranneaux, ardents leur commerce, ne reculant devant aucun mensonge, si grossie qu'on le puisse rêver, devant aucun *faux*, devant aucune frauc et jetant leur manteau d'infamie sur les épaules du Crucifi en criant : *Ecce homo !* Voici l'infâme !

C'est ce qu'un écrivain moderne a appelé la manœuvre d *contre-pied* et qu'il caractérise ainsi : « Tartufe-Judas rencon tre Jésus au coin d'un bois, il le tue, le dépouille et lui clou sur la poitrine son propre nom à lui, Judas. » Le tour est fai et voilà les dictionnaires édifiés pour des siècles !

Nous avons tous été assez jeunes pour nous laisser prendr aux escamotages de Judas ou de Tartufe ; nous avons tous plu ou moins foulé aux pieds ce cadavre deux fois assassiné d Juste, transformé en malfaiteur par l'industrie de Caïphe d'Hérode, de Pombal ou de Choiseul, devenus rédacteurs d'al manachs (dure chute !). Et comme la jeunesse des foules es incurable, malgré toutes les évidences, le nom de celui qui commis le crime reste en honneur auprès des foules, tandi que l'assommoir quotidien continue de battre la religion, l droit, la loi, l'autorité, la liberté, la vérité, la charité, l'honneur le talent, la gloire même sur le dos de l'infâme victime.

Ce petit livre ne changera point cela.

Heureux s'il peut, non pas apprendre, mais rappeler à toutes ces grandes choses battues par l'assommoir quotidien et à ceux qui servent encore ces grandes choses qu'il n'est plus temps de dormir ni de faiblir, que la dernière concession possible est faite à Judas et que parmi les barrières qui défendent la jeune génération contre la barbarie, la plus haute, la plus ferme celle qu'il faut soutenir, MÊME QUAND ON NE L'AIME PAS, c'est le mur de la maison de Jésus.

FIN

ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

ŒUVRES DE PAUL FÉVAL

Seule Édition revue et corrigée

Les Merveilles du Mont-Saint-Michel.
I. La Louve.
II. Valentine de Rohan.
La Fille du Juif-Errant.
Le Loup blanc.
Chouans et Bleus.
I. Frère Tranquille.
II. La Fête du Roi Salomon.
Fontaine aux Perles.
Le Régiment des Géants.
I. Les Compagnons du Silence.
II. Le Prince Coriolani.
Romans enfantins.
Les Couteaux d'Or.
La Première Aventure de Corentin Quimper.
Les Errants de Nuit.
Le Mendiant Noir.
Le Capitaine Simon.
La Fée des Grèves.
Rollan Pied-de-Fer.
Les Parvenus.
Pas de Divorce.
Jésuites !
Les Fanfarons du Roi.
I. Les Etapes d'une Conversion.
II. Pierre Blot.
III. La Première Communion.
[illegible]. Le Coup de Grâce.
I. Le Chevalier de Kéramour.
II. La Bague de Chanvre.
Le Poisson d'Or.
Le Chevalier Ténèbre.
I. Roger Bontemps.
II. Le Rôdeur Gris.
I. A la plus Belle.
II. L'Homme de Fer.
I. La Chasse au Roi.
II. La Cavalière.
Le Dernier Chevalier.
I. Une Histoire de Revenants.
II. L'Homme sans Bras.
I. La Reine des Epées.
II. Reine Chérie.
I. Diane et Cyprienne.
II. L'Aventurier.
III. Les Filles de Penhoël.
Corbeille d'Histoires.
La Belle Étoile.
Les Éclaireurs secrets.
I. La Quittance de Minuit.
II. Les Libérateurs de l'Irlande.
Veillées de la Famille.
Contes de Bretagne.
I. Le Maçon de Notre-Dame.
II. Les deux Femmes du Roi.
Le Château de Velours.
Chateaupauvre.

ETS. DHUIÈGE, IMP. - BAGNEUX (SEINE)